

LES
INCAS

2

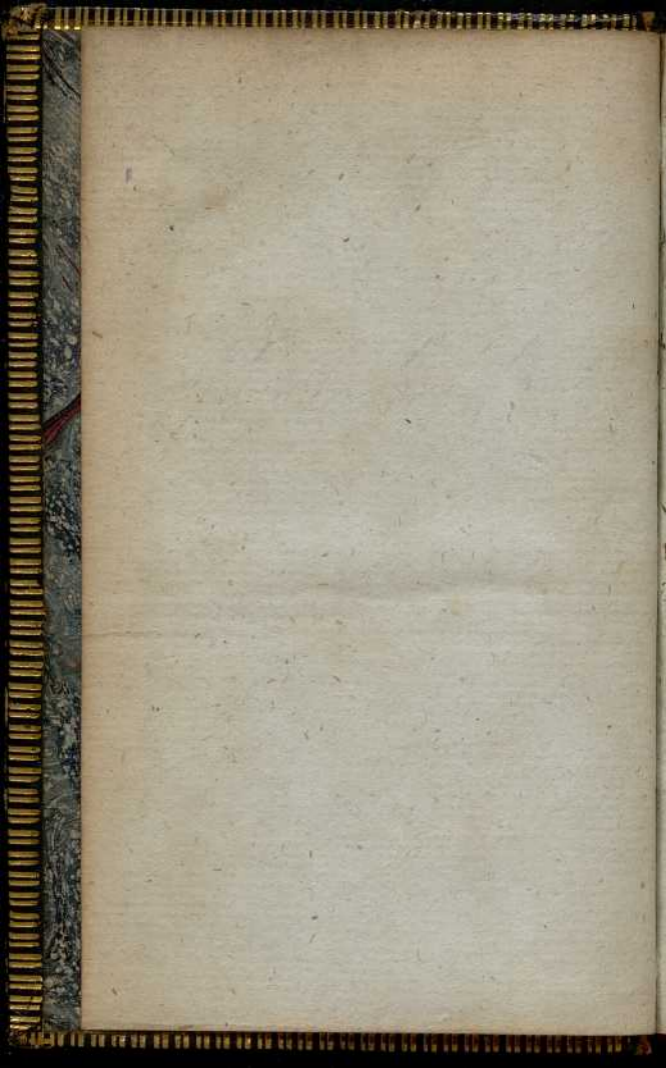
A
11
501





James Mc Donald

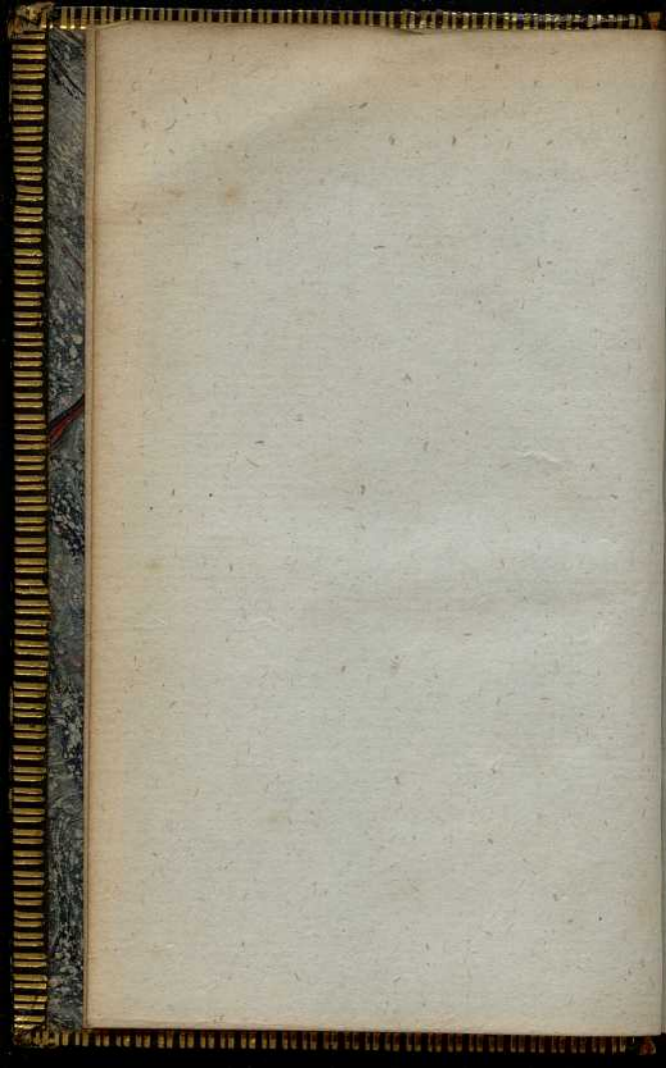


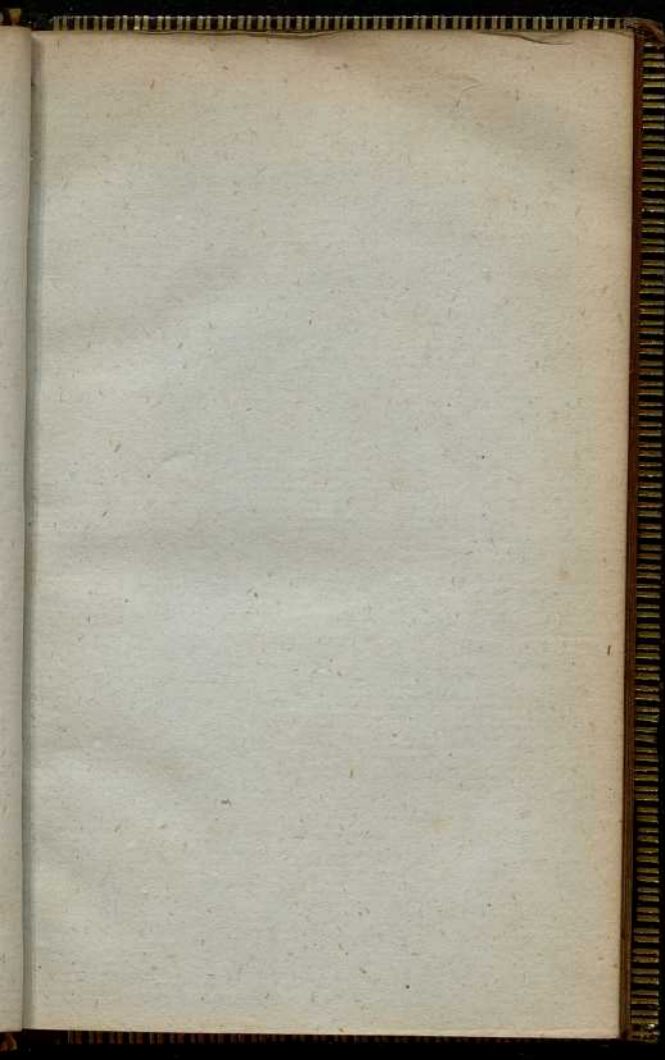


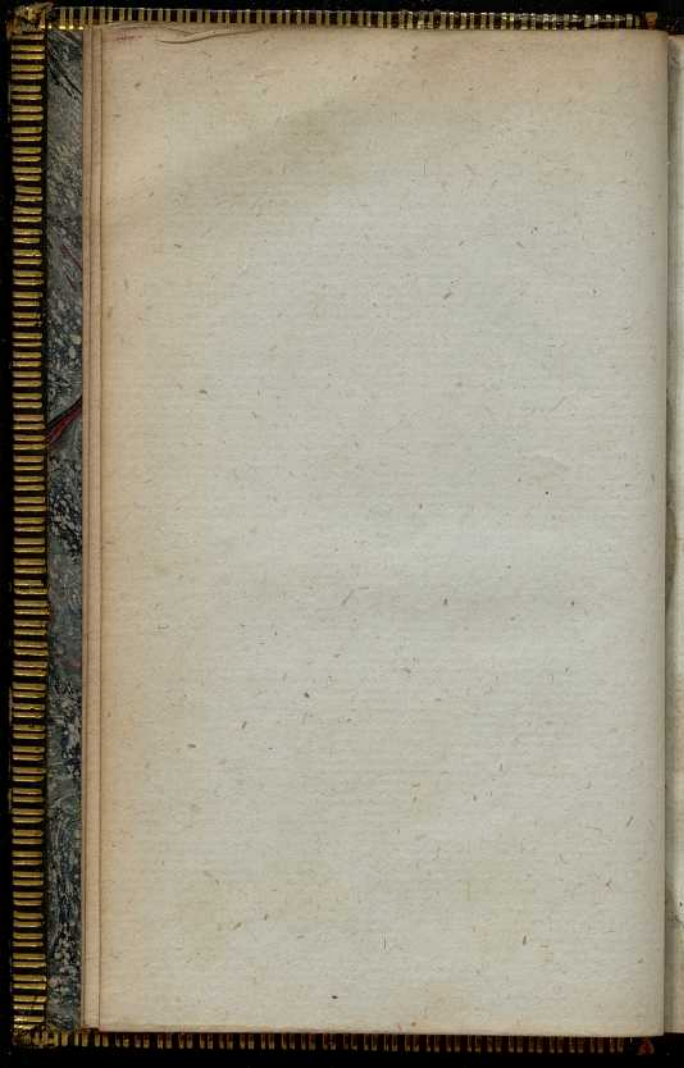
A
M
501

A
11
502

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13











le C. Girard (N. J. in a. 18. 18. 18.)

*La Religion protégeant l'Humanité contre
le Fanatisme.*

LES INCAS,
OU
LA DESTRUCTION
DE L'EMPIRE
DU PEROU,
PAR M. MARMONTEL.

TOME SECOND.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

FÉNELON, *Direction pour la conscience d'un Roi.*

A PARIS.

L'AN III^e DE LA RÉPUBLIQUE.

J. W. WALKER

INDEPENDENT

DE WALKER

DE WALKER

PART M. WALKER

WALKER

WALKER

WALKER

WALKER


WALKER

WALKER

WALKER

A. WALKER

WALKER



LES INCAS.

CHAPITRE XVIII.

PIZARRE, au milieu de ses compagnons découragés, marquoit encore de la constance, & cachoit, sous un front serein, les noirs chagrins qui lui rongeoient le cœur. Mais se voyant réduits au choix de périr par la faim, ou par les fleches des Sauvages, ils remontent sur leur navire, &, à force de voile, ils cherchent des bords plus heureux.

Ils découvrent une campagne riant & cultivée, où tout annonce l'industrie & la paix : c'est la côte de Catamès, pays fertile & abondant, dont le Peuple est en petit nombre. Les Espagnols y descendent; & ce Peuple exerce en-

vers eux les devoirs naturels de l'hospitalité. Mais lui-même, exposé sans cesse aux ravages de ses voisins, il avoue à ses hôtes que chez lui leur asyle seroit mal assuré. » Etrangers, leur dit le Cacique, la Nature, qui nous a faits doux & paisibles, nous a donné des voisins féroces. Dites-nous si par-tout de même les bons sont en proie aux méchans. — Chez nous, lui dit Pizarre, le ciel a réuni la douceur avec l'audace, la force avec la bonté. — Retournez donc chez vous, lui dit tristement le Cacique; car les bons, parmi nous, sont foibles & timides, & les méchans, forts & hardis. » Pizarre l'en crut aisément, & il se retira dans une isle voisine (l'isle *del Gallo*,) où, peu de temps après, Almagre vint lui porter quelques secours.

Mais tout avoit changé sur l'isthme. Davila n'avoit pu survivre à la honte & à la douleur d'être abandonné par son fils. Il étoit mort dans les angoisses du

remords & du désespoir. Son successeur (Pedre de Los-rios) s'étoit laissé persuader que les compagnons de Pizarre ne demandoient que leur retour, & que lui-même il ne s'obstinoit dans sa malheureuse entreprise que par un orgueil insensé. Il fit donc partir deux vaisseaux, sous la conduite d'un Castillan nommé Tafur, pour ramener les mécontents.

A la vue de ces vaisseaux qui s'avançoient à pleines voiles, Pizarre tressaillit de joie. Mais cette joie fit bientôt place à la plus profonde douleur.

» Je ne fais, dit-il à Tafur qui lui déclaroit l'ordre dont il étoit chargé, quel est le fourbe qui, pour me nuire, a fait parler mes compagnons; mais, quel qu'il soit, il en impose. Ces nobles Castillans s'attendoient, comme moi, à des périls, à des travaux dignes d'éprouver leur constance. Si l'entreprise n'eût demandé que des cœurs lâches & timides, on l'auroit achevée avant

nous, & sans nous. C'est parce qu'elle est pénible, qu'elle nous est réservée : les dangers en feront la gloire, quand nous les aurons surmontés. On a donc fait injure à mes amis, lorsqu'on a dit au Vice-Roi de l'isthme qu'ils vouloient se déshonorer. Pour moi, je n'en retiens aucun. De braves gens, tels que je les crois tous, ne demanderont qu'à me suivre ; & les hommes sans cœur, s'il y en a parmi nous, ne méritent pas mes regrets. Faites tracer une ligne au milieu de mon vaisseau. Vous serez à la proue ; je serai à la poupe avec tous mes compagnons. Ceux qui voudront se séparer de moi, n'auront qu'un pas à faire de la gloire à la honte.»

Tafur accepta ce défi ; & quels furent l'étonnement & la douleur de Pizarre, lorsqu'il vit presque tous les siens passer du côté de Tafur ! Indigné, mais ferme & tranquille, il les regardoit d'un œil fixe. L'un d'eux le regarde à son tour ; & voyant sur son front une noble trif-

tesse, une froide intrépidité, il dit à ceux de qui l'exemple l'avoit entraîné : » Castillans, voyez qui nous abandonnons ! Je ne puis m'y résoudre ; & j'aime mieux mourir avec cet homme-là, que de vivre avec des perfides. Adieu. » A ces mots, il repasse du côté de Pizarre, & jure, en l'embrassant, de ne le plus quitter. Ce guerrier étoit Aléon. Quelques-uns l'imiterent ; ce fut le petit nombre : mais leur malheureux chef n'en fut que plus sensible à ce dévouement généreux. Il ne lui étoit échappé contre les déserteurs ni plainte, ni reproche ; mais lorsqu'il vit que douze Castillans vouloient bien lui rester fideles, résolus à mourir pour lui, plutôt que de l'abandonner, son cœur soulagé s'attendrit ; il les embrasse ; & la reconnoissance lui fait verser des larmes, que la douleur n'a pu lui arracher. » Tu vois, dit-il à Tafur, que mon navire brisé s'entr'ouvre & va périr ; laisse-moi l'un des tiens. » Tafur

lui refusa durement sa priere. » Je puis vous ramener, dit-il, mais je ne puis rien de plus. — Ainsi, lui dit Pizarre, on met de braves gens dans la nécessité du choix, entre leur déshonneur & leur perte inévitable ! Va, notre choix n'est pas douteux. Laisse-nous seulement des munitions & des armes. Celui qui t'envoie aura honte de nous avoir abandonnés. »

Au moment fatal où Tafur mit à la voile & quitta le rivage, Pizarre fut près de tomber dans le plus affreux désespoir. Il se vit presque seul, sur des mers inconnues & dans un nouvel univers, abandonné de sa Patrie, foible jouet des élémens, en butte à des dangers horribles, en proie à ces Peuples sauvages, dont il falloit attendre ou la vie ou la mort. Son ame eut besoin de toutes les forces pour soutenir la pesanteur du coup dont il étoit frappé. Ses compagnons qui l'environnoient, gardoient un morne silence ; & le héros,

pour

pour relever leur courage abattu, rappela tout le sien.

Il commence d'abord par les éloigner du rivage, d'où ils suivoient des yeux les voiles de Tafur; & s'enfonçant avec eux dans l'isle, » Mes amis, félicitons-nous, leur dit-il, d'être délivrés de cette foule d'hommes timides qui nous auroient mal secondés; la fortune me laisse ceux que j'aurois choisis. Nous sommes peu, mais tous déterminés, mais tous unis par l'amitié, la confiance & le malheur. Ne doutez pas qu'il ne nous vienne des compagnons jaloux de notre renommée; car dès ce moment elle vole aux bords d'où nous sommes partis: les déserteurs vont l'y répandre. Oui, mes amis, quoi qu'il arrive, treize hommes qui, seuls, délaissés sur des bords inconnus, chez des Peuples féroces, persistent dans la résolution & l'espérance de les dompter, sont déjà bien sûrs de leur gloire. Qui nous a rassemblés? La noble ambi-

tion de rendre nos noms immortels ? Ils le font : l'événement même est désormais indifférent. Heureux ou malheureux, il sera vrai du moins que nous aurons donné au monde un exemple encore inoui d'audace & d'intrépidité. Plaignons notre Patrie d'avoir produit des lâches ; mais félicitons-nous de l'éclat que leur honte va donner à notre valeur. Après tout, que hasardons-nous ? La vie ? Et cent fois, à vil prix, nous en avons été prodigues. Mais, avant de la perdre, il est pour nous encore des moyens de la signaler. Commençons par nous procurer un asyle moins exposé aux surprises des Indiens. Ici nous manquerions de tout. L'isle de la Gorgone est déserte & fertile ; la vue en est terrible, & l'abord dangereux ; l'Indien n'ose y pénétrer ; hâtons-nous d'y passer : c'est là le digne asyle de treize hommes abandonnés & séparés de l'univers. »

L'isle de la Gorgone est digne de

son nom. Elle est l'effroi de la Nature. Un ciel chargé d'épais nuages, où mugissent les vents, où les tonnerres grondent, où tombent, presque sans relâche, des pluies orageuses, des grêles meurtrières, parmi les foudres & les éclairs; des montagnes couvertes de forêts ténébreuses, dont les débris cachent la terre, & dont les branches entrelacées ne forment qu'un épais tissu, impénétrable à la clarté; des vallons fangeux, où sans cesse roulent d'impétueux torrens; des bords hérissés de rochers, où se brisent, en gémissant, les flots émus par les tempêtes; le bruit des vents dans les forêts, semblable aux hurlemens des loups & au glapissement des tigres; d'énormes couleuvres qui rampent sous l'herbe humide des marais, & qui de leurs vastes replis embrassent la tige des arbres; une multitude d'insectes, qu'engendre un air croupissant, & dont l'avidité ne cherche qu'une proie : telle est l'île de la Gorgone, &

rel fut l'afyle où Pizarre vint se réfugier avec ses compagnons.

Ils furent épouvantés à l'aspect de ce noir séjour, & Pizarre en frémit lui-même ; mais ils n'avoient point à choisir. Son vaisseau n'eût pas résisté à une course plus longue. En abordant, il déguisa donc, sous l'apparence de la joie, l'horreur dont il étoit saisi.

Son premier soin fut de chercher une colline où la terre ne fût jamais inondée, & qui, voisine de la mer, permît de donner le signal aux vaisseaux. Malgré l'humidité des bois dont la colline étoit couverte, il s'y fit jour avec la flamme. Un vent rapide alluma l'incendie ; & le sommet fut dépouillé. Pizarre s'y établit, y éleva des cabanes environnées d'une enceinte.

» Amis, dit-il, nous voilà bien. Ici la Nature est sauvage, mais féconde. Les bois y sont peuplés d'oiseaux ; la mer y abonde en poissons ; l'eau douce y coule des montagnes. Parmi les fruits

que la Nature nous présente, il en est d'assez favorable pour tenir lieu de pain. L'air est humide dans les vallons; il l'est moins sur cette éminence; & des feux sans cesse allumés vont le purifier encore. Sous des toits épais de feuillages, nous serons garantis de la pluie & des vents. Quant à ces noirs orages, nous les contemplerons comme un spectacle magnifique; car les horreurs de la Nature en augmentent la majesté. C'est ici qu'elle est importante. Ce désordre a je ne fais quoi de merveilleux qui agrandit l'ame, & l'affermir en l'élevant. Oui, mes amis, nous sortirons d'ici avec un sentiment plus sublime & plus fort de la Nature & de nous-mêmes. Il manquoit à notre courage d'avoir été mis à l'épreuve du choc de ces fiers élémens. Du reste, n' imaginez pas que leur guerre soit sans relâche; nous aurons des jours plus sereins; & pendant le silence des vents & des tempêtes, le soin de

notre subsistance fera moins pour nous un travail qu'un exercice intéressant. »

Ce fut ainsi que d'un séjour affreux, Pizarre fit à ses compagnons une peinture consolante. L'imagination empoisonne les biens les plus doux de la vie, & adoucit les plus grands maux.

Les Castillans eurent bientôt construit un canot, dans lequel, quand la mer étoit calme, ils se donnoient, non loin du bord, l'utile amusement d'une pêche abondante. La chasse ne l'étoit pas moins : car, avant que les animaux d'un naturel doux & timide aient appris à connoître l'homme, ils semblent le voir en ami. Dans cette confiance, ils tombent dans ses pièges, & vont au-devant de ses coups. Ce n'est qu'après avoir éprouvé mille fois sa malice & sa perfidie, qu'épouvantés de son approche, ils s'instruisent l'un l'autre à fuir devant leur ennemi commun.

Trois mois s'écoulerent, sans que Pi-

zarre & ses compagnons vissent paroître aucun vaisseau. Leurs yeux, tournés du côté du nord, se fatiguoient à parcourir la solitude immense d'une mer sans rivages. Tous les jours l'espérance renoissoit & mouroit dans leurs cœurs plus découragés. Pizarre seul les relevoit, les animoit à la constance. » Donnons à nos amis le temps de pourvoir à tout, disoit-il. Je crains moins leur lenteur que leur impatience. Le vaisseau que j'attends seroit trop tôt parti, s'il ne m'apportoit que des hommes levés à la hâte & sans choix. S'il est chargé de braves gens, il mérite bien qu'on l'attende. »

Il étoit loin d'avoir lui-même la confiance qu'il inspiroit. La rigueur du climat de l'isle, son influence inévitable sur la santé de ses amis, la ruine de son vaisseau, que la vague battoit sans cesse, & qu'elle achevoit de briser, l'incertitude & la foiblesse du secours qu'il pouvoit attendre, son état présent, l'avenir,

pour lui plus effrayant encore , tout cela formoit dans son ame un noir tourbillon de pensées , où quelques lueurs d'espérance se laissoient à peine entrevoir.

Ses amis , moins déterminés , se laissoient de souffrir. L'air humide qu'ils respiroient , & dont ils étoient pénétrés , dépofoit dans leur sein le germe d'une langueur contagieuse ; & leur courage , avec leur force , diminuoit tous les jours. » Nous ne te demandons , disoient-ils à Pizarre , qu'un climat plus doux & plus sain. Fais-nous respirer ; sauve-nous de cette maligne influence ; allons chercher des hommes qu'on puisse fléchir ou combattre ; oppose-nous des ennemis sur qui du moins , en expirant , nous puissions venger notre mort. »

Pizarre cede à leurs instances ; & des débris de leur navire , il leur fait construire une barque , pour regagner le continent. Mais lorsqu'on y travaille

avec le plus d'ardeur, l'un d'eux croit, du haut du rivage, appercevoir dans le lointain les voiles d'un vaisseau. Il pousse un cri de surprise & de joie, & tous les yeux se tournent vers le nord. Ce n'est d'abord qu'une foible apparence; on craint de se tromper; on doute si ce qu'on a pris pour la voile, n'est pas un nuage léger; on observe long-temps encore; & peu à peu l'espérance, en croissant, affoiblit la crainte, comme la lumière naissante pénètre l'ombre & la dissipe au crépuscule du matin. Toute incertitude enfin cesse; on distingue la voile, on reconnoît le pavillon; & ce rivage, qui n'avoit jusqu'alors répété que des plaintes & des gémissemens, retentit de cris d'algresse. Mais le vaisseau, en abordant, étouffe bientôt ces transports. Les matelots qui le conduisent, sont l'unique secours qu'on envoie à Pizarre; & ce qui l'afflige encore plus, lui-même on le rappelle, on l'oblige à partir. Il en

est outré de douleur. » Eh quoi ! dit-il, on nous envie jusques au triste honneur de mourir sur ces bords ! » Et puis, rappelant son courage, » Nous y reviendrons, reprit-il ; & je ne veux m'en éloigner qu'après avoir marqué moi-même le rivage où nous descendrons. » Avant de quitter la Gorgone, il voulut y laisser un monument de sa gloire. Il écrivit sur un rocher, au bas duquel les flots se brisent : *Ici treize hommes (& ils étoient nommés,) abandonnés de la Nature entiere, ont éprouvé qu'il n'est point de maux que le courage ne surmonte. Que celui qui veut tout oser, apprenne donc à tout souffrir. »*

Alors montant sur le navire qu'on leur amenoit, ils s'avancent jusqu'au rivage de Tumbès.

 CHAPITRE XIX.

LA, tout ce qui s'offre à leurs yeux annonce un Peuple industrieux & riche. Pizarre fait dire à ce Peuple qu'il recherche son amitié ; & bientôt il le voit s'assembler en foule sur le port. Il voit son navire entouré de radeaux (ces radeaux s'appeloient des *balzes*,) chargés de présens : ce sont des grains , des fruits & des breuvages , dont les vases d'or sont remplis. Sensible à la bonté , à la magnificence de ce Peuple doux & paisible , Pizarre s'applaudit d'avoir enfin trouvé des hommes ; mais ses compagnons s'applaudissent d'avoir trouvé de l'or.

Les Indiens , sans défiance comme sans artifice , sollicitoient les Castillans à descendre sur le rivage. Pizarre le

permet , mais seulement à deux des siens , à Candie & à Molina. A peine sont-ils descendus , qu'une foule empressée & caressante les environne. Le Cacique lui-même les conduit dans sa ville , les introduit dans son palais , & leur fait parcourir les demeures tranquilles de ses Indiens fortunés. Ces hommes simples les reçoivent comme des amis tendres reçoivent des amis ; & avec l'ingénuité , la sécurité de l'enfance , ils leur étalent ces richesses qu'ils auroient dû ensevelir.

» Quoi de plus touchant , disoit Molina , que l'innocence de ce Peuple ? — Il est vrai qu'il est simple & facile à civiliser , disoit Candie ; » & cependant , le crayon à la main , au milieu des Sauvages , il levoit le plan de la ville & des murs qui l'environnoient. Les Indiens , enchantés de l'art ingénieux avec lequel sa main traçoit comme l'ombre de leurs murailles , ne se laissoient pas d'admirer ce prodige nou-

veau pour eux. Ils étoient loin de soupçonner que ce fût une perfidie. » Que faites-vous ? lui demande Alonzo. — J'examine, répond Candie, par où l'on peut les attaquer. — Les attaquer ? Quoi ! dans le moment même qu'ils vous comblent de biens, qu'ils se livrent à vous sans crainte & sur la foi de l'hospitalité, vous méditez le noir projet de les surprendre dans leurs murs ! Etes-vous assez lâche ? . . . — Et vous, reprit Candie, êtes-vous assez insensé pour croire qu'on passe les mers & qu'on vienne d'un monde à l'autre pour s'attendrir, comme des enfans, sur l'imbécillité d'un Peuple de Sauvages ? On feroit de belles conquêtes avec vos timides vertus. — Peut-être, dit Alonzo. Mais est-ce bien Pizarre qui fait lever le plan de ces murs ? — C'est lui-même. — J'en doute encore. — Vous m'insultez. — Je l'estime trop pour vous croire. » Et à ces mots, l'impétueux jeune homme arrache des

mains de Candie le dessin qu'il avoit tracé.

Tout à coup, se lançant l'un à l'autre un regard de colere, ils écartent la foule; & l'épée étincelle comme un éclair dans leurs vaillantes mains. Les Sauvages, persuadés que ce combat n'étoit qu'un jeu, applaudissoient d'abord, avec les regards de la joie & les signes naïfs de l'admiration, à l'adresse dont l'un & l'autre paroient les coups les plus rapides. Mais, lorsqu'ils virent le sang couler, ils jeterent des cris perçans de douleur & d'effroi; & leur Roi, se précipitant lui-même entre les deux épées, s'écrie: » Arrête! arrête! C'est mon hôte, c'est mon ami, c'est le sang de ton frere que tu fais couler. » On s'empresse, on les retient, on les défarme, on les mene sur le vaisseau.

Pizarre, instruit de leur querelle, les reprit tous les deux; mais quelque égalité qu'il affectât dans ses reproches,

Alonzo crut s'appercevoir que Candie étoit approuvé. Un noir chagrin s'empara de son ame. Il se rappela les conseils du vertueux Barthelemi ; il se retraça le supplice du vieillard Indien qu'on avoit fait brûler, la guerre injuste & meurtrière qu'on avoit livrée à ces Peuples, l'avidité impatiente de ses compagnons à la vue de l'or. Enfin, l'exemple du passé ne lui fit voir dans l'avenir que le meurtre & que le ravage ; & dès-lors il se repentit de s'être engagé si avant.

Comme il étoit chéri des Indiens, c'étoit lui que Pizarre chargeoit le plus souvent d'aller pourvoir aux besoins du navire. Un jour qu'il étoit descendu, il fut accueilli par ce Peuple avec une amitié si naïve & si tendre, qu'il ne put retenir ses pleurs. » Dans quelques mois peut-être, disoit-il en lui-même, les fertiles bords de ce fleuve, ces champs couverts de moissons, ces vallons peuplés de troupeaux, seront tous ravagés ;

les mains qui les cultivent seront chargées de chaînes ; & de ces Indiens si doux & si paisibles , des milliers seront égorgés , & le reste , réduit au plus dur esclavage , périra misérablement dans les travaux des mines d'or. Peuple innocent & malheureux ! non , je ne puis t'abandonner ; je me sens attaché à toi , comme par un charme invincible. Je ne trahis point ma Patrie en me déclarant l'ennemi des brigands qui la déshonorent , & en cherchant moi-même à lui gagner les cœurs. » Telle fut sa résolution ; & il écrivit à Pizarre. » J'aime les Indiens ; je reste parmi eux , parce qu'ils sont bons & justes. Adieu. Vous trouverez en moi un médiateur , un ami , si vous respectez avec eux les droits de la Nature ; un ennemi , si , par la force , le brigandage & la rapine , vous violez ces droits sacrés. »

Pizarre , affligé de la perte d'Alonzo , le fit presser de revenir. On le trouva au milieu des Sauvages , éclairant leur

raison, & jouissant de leurs careffes.
 » Racontez à Pizarre ce que vous avez
 vu, dit-il à ceux qui venoient le cher-
 cher; & que mon exemple lui ap-
 prenne que le plus sûr moyen de cap-
 tiver ces Peuples, c'est d'être juste &
 bienfaisant. »

L'un des regrets de Pizarre, en quit-
 tant ces bords, fut d'y laisser ce vaillant
 jeune homme. Mais celui-ci n'avoit
 jamais été plus heureux que dans ce
 moment. Se voyant au milieu d'un
 Peuple naturellement simple & doux,
 il jouissoit du calme des passions; il
 respiroit l'air pur de l'innocence; il
 prenoit plaisir à l'entendre célébrer les
 vertus des Incas, enfans du Soleil, &
 mettre au rang de leurs bienfaits l'heu-
 reuse révolution qui s'étoit faite dans
 ses mœurs, lorsque, par la raison, plus
 que par la force des armes, les Incas
 l'avoient obligé de suivre leur culte &
 leurs loix. Alonzo, à son tour, leur
 donnoit une idée de nos mœurs & de

nos usages, des progrès de nos connoissances, & des prodiges de nos arts. Ce merveilleux les étonnoit. Le Cacique lui demanda ce qui l'avoit engagé à se séparer de ses amis, & à demeurer sur ces bords. » Ceux avec qui je suis venu, lui répondit Alonzo, m'ont dit, Allons faire du bien aux habitans du Nouveau Monde; aussitôt je les ai suivis. J'ai vu qu'ils ne pensoient qu'à vous faire du mal, & je les ai abandonnés. » Il lui raconta le sujet de sa querelle avec Candie. L'Indien en fut pénétré de reconnoissance pour lui. Il le regardoit avec une admiration douce & tendre; & il disoit tout bas: » Il en est digne, il en est plus digne que moi. » L'heure du sommeil approchoit; le Cacique prit congé d'Alonzo; mais, en s'en allant, il retournoit vers lui les yeux, & levoit les mains vers le ciel.

Le lendemain, il vint le trouver dès l'aurore. » Eveille-toi, Roi de Tumbès, lui dit-il en lui présentant

son diadème & ses armes, éveille-toi, reçois de ma main la couronne. J'y ai bien pensé, je te la dois. J'ai ton courage & ta bonté, mais je n'ai pas tes lumieres. Prends ma place, regne sur nous. Je serai ton premier sujet. L'Inca l'approuvera lui-même. » Alonzo, confondu de voir dans un Sauvage cet exemple inoui de modestie & de magnanimité, sentit, ce que l'orgueil ignore, que la véritable grandeur & la simplicité se touchent, & qu'il est rare qu'un cœur droit ne soit pas un cœur élevé. Il rendit grace au Cacique, & lui dit : » Tu es juste & bon : tu dois être aimé de ton Peuple. Laissons-lui son Roi. D'autres soins doivent occuper ton ami. »

Bientôt après, il vit venir les plus heureuses meres, celles qui pouvoient s'applaudir d'avoir les filles les plus belles, & qui, les menant par la main, les lui présentoient à l'envi. » Daigne agréer, lui disoient-elles, cette jeune

& douce campagne. Elle excelle à filer la laine , elle en fait les plus beaux tissus ; elle est sensible , elle t'aimera. Tous les matins , à son réveil , elle soupire après un époux ; & du moment qu'elle t'a vu , tu es l'époux que son cœur désire. Tous mes enfans ont été beaux ; les siens le seront encore plus ; car tu feras leur pere ; & jamais nos campagnes n'ont rien vu de si beau que toi. »

Molina se fût livré sans peine aux charmes de la beauté , de l'innocence & de l'amour. Mais se donner une campagne , c'étoit lui-même s'engager ; & ses desseins demandoient un cœur libre. Il avoit appris du Cacique qu'au-delà des montagnes, deux Incas, deux fils du Soleil se partageoient un vaste Empire ; & dès-lors il avoit formé la résolution de se rendre à leur Cour. » L'Inca , Roi de Cusco , lui disoit le Cacique, est superbe , inflexible ; il se fait redouter. Celui de Quito , bien

plus doux, se fait adorer de ses Peuples. Je suis du nombre des Caciques que son pere a mis sous ses loix.» Alonzo, pour se rendre à la Cour de Quito, demanda deux fideles guides. Le Cacique auroit bien voulu le retenir encore. » Quoi ! si-tôt, tu veux nous quitter ! lui disoit-il. Et dans quel lieu seras-tu plus aimé, plus révééré que parmi nous ? — Je vais pourvoir à ton salut, lui répondit Alonzo, & engager l'Inca à prendre avec moi ta défense ; car vos ennemis vont dans peu revenir sur ces bords. Mais ne t'alarme point. Je viendrai moi-même, à la tête des Indiens, te secourir. Ce zele attendrit le Cacique ; & les larmes de l'amitié accompagnerent ses adieux. Lui-même il choisit les deux guides que son ami lui demandoit ; & avec eux Alonzo, traversant les vallées, suivit la rive du Dolé, qui prend sa source vers le nord.

 CHAPITRE XX.

APRÈS une marche pénible, ils approchoient de l'équateur, & alloient passer un torrent qui se jete dans l'Émeraude, lorsqu'Alonzo vit ses deux guides, interdits & troublés, se parler l'un à l'autre avec des mouvemens d'effroi. Il leur en demanda la cause. » Regarde, lui dit l'un d'eux, au sommet de la montagne. Vois-tu ce point noir dans le ciel ? Il va grossir, & former un affreux orage. » En effet, peu d'instans après, ce point nébuleux s'étendit, & le sommet de la montagne fut couvert d'un nuage sombre.

Les Sauvages se hâtent de passer le torrent. L'un d'eux le traverse à la nage, & attache au bord opposé un long

tissu de liane (1), auquel Alonzo, suspendu dans une corbeille d'osier, passe rapidement; l'autre Indien le suit; & dans le même instant, un murmure profond donne le signal de la guerre que les vents vont se déclarer. Tout à coup leur fureur s'annonce par d'effroyables sifflemens. Une épaisse nuit enveloppe le ciel, & le confond avec la terre; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur; cent tonnerres qui roulent, & semblent rebondir sur une chaîne de montagnes, en se succédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse & qui se renfle comme celui des vagues. Aux secouffes que la montagne reçoit du tonnerre & des vents, elle s'ébranle, elle s'entr'ouvre; & de ses flancs, avec un bruit horrible, tom-

(1) Ces ponts s'appellent tarabites. La liane est une espèce d'osier.

bent de rapides torrens. Les animaux épouvantés s'élançoient des bois dans la plaine ; & à la clarté de la foudre , les trois voyageurs pâlifans voyoient passer à côté d'eux le lion , le tigre , le linc , le léopard, auffi tremblans qu'eux-mêmes. Dans ce péril univerfel de la Nature, il n'y a plus de férocité ; & la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo avoit, dans fa frayeur, gagné la cyme d'une roche. Un torrent, qui fe précipite en bondiffant , la dérachine & l'entraîne ; & le Sauvage , qui l'embraffe , roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyoit avoir trouvé fon falut dans le creux d'un arbre ; mais une colonne de feu, dont le fommet touche à la nue , descend fur l'arbre , & le confume avec le malheureux qui s'y étoit fauvé.

Cependant Molina s'épuifoit à lutter contre la violence des eaux : il graviffoit dans les ténèbres , faiffant tour-à-tour les branches, les racines des bois
qu'il

qu'il rencontroit, sans songer à ses guides, sans autre sentiment que le soin de sa propre vie : car il est des momens d'effroi, où toute compassion cesse, où l'homme, absorbé en lui-même, n'est plus sensible que pour lui.

Enfin il arrive, en rampant, au bas d'une roche escarpée ; & , à la lueur des éclairs, il voit une caverne dont la profonde & ténébreuse horreur l'auroit glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, il se jete au fond de cet antre ; & là, rendant grâces au ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'appaise ; les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne ; les eaux des torrens, moins rapides, ne mugissent plus à l'entour ; & Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit plus terrible que celui des tempêtes, le frappe, au moment même qu'il alloit s'endormir.

Ce bruit , pareil au broiement des cailloux , est celui d'une multitude de serpens (les serpens à sonnettes ,) dont la caverne est le refuge. La voûte en est revêtue ; & entrelacés l'un à l'autre , ils forment , dans leurs mouvemens , ce bruit qu'Alonzo reconnoît. Il fait que le venin de ces serpens est le plus subtil des poisons ; qu'il allume soudain , & dans toutes les veines , un feu qui dévore & consume , au milieu des douleurs les plus intolérables , le malheureux qui en est atteint. Il les entend ; il croit les voir rampans autour de lui , ou pendus sur sa tête , ou roulés sur eux-mêmes , & prêts à s'élançer sur lui. Son courage épuisé succombe ; son sang se glace de frayeur ; à peine il ose respirer. S'il veut se traîner hors de l'ancre , sous ses mains , sous ses pas , il tremble de presser un de ces dangereux reptiles. Transi , frissonnant , immobile , environné de mille morts , il passe la plus longue nuit

dans une pénible agonie , désirant , frémissant de revoir la lumière , se reprochant la crainte qui le tient enchaîné , & faisant sur lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette foiblesse.

Le jour qui vint l'éclairer , justifia sa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avoit pressenti ; il le vit plus horrible encore. Il falloit mourir , ou s'échapper. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent ; il se souleve avec lenteur , se courbe , & les mains appuyées sur ses genoux tremblans , il sort de la caverne , aussi défait , aussi pâle qu'un spectre qui sortiroit de son tombeau. Le même orage qui l'avoit jeté dans le péril , l'en préserva ; car les serpens en avoient eu autant de frayeur que lui-même ; & c'est l'instinct de tous les animaux , dès que le péril les occupe , de cesser d'être mal-faisans.

Un jour serein consoloit la Nature des ravages de la nuit. La terre , échappée

comme d'un naufrage, en offroit partout les débris. Des forêts, qui, la veille, s'élançoient jusqu'aux nues, étoient courbées vers la terre; d'autres sembloient se hériffer encore d'horreur. Des collines, qu'Alonzo avoit vues s'arrondir sous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montroient leurs flancs déchirés. De vieux arbres déracinés, précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le gayac, le caobo, le cedre, étendus, épars dans la plaine, la couvroient de leurs troncs brisés & de leurs branches fracassées. Des dents de rochers, détachées, marquoient la trace des torrens; leur lit profond étoit bordé d'un nombre effrayant d'animaux, doux, cruels, timides, féroces, qui avoient été submergés & revomis par les eaux.

Cependant ces eaux écoulées laissoient les bois & les campagnes se ranimer aux feux du jour naissant. Le ciel sembloit avoir fait la paix avec la terre, & lui

sourire en signe de faveur & d'amour.

Tout ce qui respiroit encore, recommençoit à jouir de la vie, les oiseaux, les bêtes sauvages avoient oublié leur effroi ; car le prompt oubli des maux est un don que la Nature leur a fait, & qu'elle a refusé à l'homme.

Le cœur d'Alonzo, quoique flétri par la crainte & par la douleur, sentit un mouvement de joie. Mais, en cessant de craindre pour lui-même, il trembla pour ses compagnons. Sa voix, à grands cris, les appelle ; ses yeux les cherchent vainement ; il ne les revoit plus ; & les échos seuls lui répondent. » Hélas ! s'écria-t-il, mes guides ! mes amis ! c'en est donc fait ? ils ont péri sans doute. Et moi, que vais-je devenir ? » Le jeune homme, à ces mots, se croyant poursuivi par un malheur inévitable, retomba dans l'abattement. Pour comble de calamité, il ne retrouva plus le peu de vivres qu'ils avoient pris, & dont il sentoit le besoin, par l'épuisement de

ses forces. La Nature y pourvut ; les mangles , les bananes , l'oca furent ses alimens (1).

Aussi loin que sa vue pouvoit s'étendre , il cherchoit des lieux habités ; il n'en voyoit aucun indice ; son courage étoit épuisé. Enfin il découvre un sentier pratiqué entre deux montagnes. Heureux de voir des traces d'hommes , l'espérance & la joie se raniment en lui ; l'obscurité de cette route , où des rochers , suspendus sur sa tête , laissent à peine un étroit passage à la lumière , ne lui inspire aucune horreur. L'instinct , qui sembloit l'attirer vers un lieu où il espéroit de trouver ses semblables , précipitoit ses pas , & le rendoit insensible à la fatigue & au danger. Il sort enfin de ce sentier profond , & il découvre une campagne semée çà & là de cabanes & de troupeaux. Il respire ; &

(1) L'oca est une racine savoureuse ; les mangles & les bananes sont des fruits.

tendant les mains au ciel , il lui rend grâce.

A peine a-t-il paru , que des Sauvages l'environnent avec des cris & des transports qu'il prend pour des signes de joie. Il s'approche, & leur tend les bras. Il ne voit pas sur leurs visages la simple & naïve douceur des Peuples de Tombès ; leur sourire même est cruel ; leur regard lui paroît moins curieux qu'avidé , & leur accueil , tout caressant qu'il est , a je ne fais quoi d'effrayant. Cependant Alonzo s'y livre. » Indiens , leur dit-il , je suis un Etranger , mais un Etranger qui vous aime. Ayez pitié de l'abandon où je me vois réduit. » Comme il disoit ces mots , il se voit chargé de liens ; les cris d'alégresse redoublent , & il est conduit au hameau. Les femmes sortent des cabanes, tenant par la main leurs enfans. Elles entourent le poteau où Molina est attaché ; & on le laisse au milieu d'elles.

Il vit bien qu'il étoit tombé chez un

Peuple d'anthropophages. En lui liant les mains, on l'avoit dépouillé, triste présage de son sort ! Il entendoit les Sauvages, répandus dans le hameau, s'inviter l'un l'autre à la fête ; & les chansons des femmes, qui se réjouissoient & qui dansoient autour de lui, ne lui déguisoient pas ce qui alloit se passer. » Enfans, disoient-elles, chantez : vos peres sont tombés sur une bonne proie. Chantez ; vous ferez du festin.

Tandis qu'elles s'applaudissoient, le malheureux Alonzo, pâle, tremblant, les regardoit de l'œil dont le cerf aux abois regarde la meute affamée. La Nature fit un effort sur elle-même ; il rassembla le peu de forces que lui laissoit la peur dont il étoit saisi ; & s'adressant à ces femmes sauvages : » Lorsque vos enfans, leur dit-il, sont suspendus à vos mamelles, & que leur pere les caresse & vous sourit avec amour, combien ne seroit pas cruel celui qui viendroit, dans vos bras,

déchirer le fils & le pere, comme vous m'allez déchirer ? La Nature vous a donné des ennemis dans les bêtes sauvages; vous pouvez leur livrer la guerre, & vous abreuver de leur sang. Mais moi, je suis un homme innocent & paisible, qui ne vous ai fait aucun mal. Une femme semblable à vous m'a porté dans ses flancs, & m'a nourri de son lait. Si elle étoit ici, vous la verriez, tremblante, vous conjurer, par vos entrailles, d'épargner son malheureux fils. Résisteriez-vous à ses pleurs, & laisseriez-vous égorger un fils dans les bras de sa mere ? La vie est pour moi peu de chose; mais ce qui me touche bien plus, c'est le péril qui vous menace, & le soin de votre défense contre une puissance terrible qui va venir vous attaquer. Je le savois, j'allois, pour vous, implorer à Quito le secours des Incas. Pour vous, je me suis exposé, dans ce pénible & long voyage, au danger d'être pris, d'être

déchiré par vos mains. Femmes Indiennes, croyez que je suis votre ami, celui de vos enfans, celui même de vos époux. Voulez-vous dévorer la chair de votre ami, boire le sang de votre frere ?

Ces femmes, étonnées, le contemploient en l'écoutant ; & par degré leur cœur farouche étoit ému & s'amollissoit à sa voix. La Nature a pour tous les yeux deux charmes tout puissans, lorsqu'ils se trouvent réunis : c'est la jeunesse & la beauté. Du moment qu'il avoit parlé, sa pâleur s'étoit dissipée, les roses de ses lèvres & de son teint avoient repris tout leur éclat ; ses beaux yeux noirs ne jetoient point ces traits de feu dont ils auroient brillé ou dans l'amour, ou dans la joie ; ils étoient languissans ; & ils n'en étoient que plus tendres. Les ondes de ses longs cheveux, flottantes sur l'ivoire de ses bras enchaînés, en relevoient la blancheur éclatante ; & sa taille,

dont l'élégance , la noblesse , la majesté formoient un accord ravissant , ne laissoit rien imaginer au dessus d'un si beau modele. Dans la Cour d'Espagne , au milieu de la plus brillante jeunesse , Molina l'auroit effacée. Combien plus rare & plus frappant devoit être , chez des Sauvages , le prodige de sa beauté ? Ces femmes y furent sensibles. La surprise fit place à l'attendrissement , l'attendrissement à l'ivresse. Ces enfans qu'elles amenoient pour les abreuver de son sang , elles les prennent dans leurs bras , les élevent à sa hauteur , & pleurent en voyant qu'il leur sourit avec tendresse , & qu'il leur donne des baisers.

Dans ce moment , les Indiens se rassemblent en plus grand nombre. Armés de ces pierres tranchantes qu'ils savent aiguïser , ils se jetoient sur la victime , impatiens de lui ouvrir les veines , & d'en voir ruisseler le sang. Plus tremblantes qu'Alonzo même , les femmes

l'entourent avec des cris perçans , & tendant les mains aux Sauvages : » Arrêtez ! épargnez ce malheureux jeune homme. C'est votre ami , c'est votre frere. Il vous aime ; il veut vous défendre d'un ennemi cruel qui vient vous attaquer. Il alloit implorer pour vous le secours du Roi des montagnes. Laissez-le vivre ; il ne vit que pour nous. » Ces cris , cet étrange langage étonnèrent les Indiens. Mais leur instinct féroce les pressoit. Ils dévoreroient des yeux Alonzo , & tâchoient de se dégager des bras de leurs compagnons, pour se jeter sur lui. » Non , tigres, non , s'écrierent-elles , vous ne boirez pas son sang , ou vous boirez aussi le nôtre. » Ces hommes farouches s'arrêtent : ils se regardent entr'eux , immobiles d'étonnement. » Dans quel délire, disoient-ils , ce captif a plongé nos femmes ? Etes-vous insensées ? & ne voyez-vous pas que pour s'échapper, il vous flatte ? Eloignez-vous , & nous laissez

laissez dévorer en paix notre proie.
 — Si vous y touchez, dirent-elles, nous jurons toutes, par le cœur du lion, dont vous êtes nés, de massacrer vos enfans, de les déchirer à vos yeux, & de les dévorer nous-mêmes. » A ces mots, les plus furieuses, saisissant leurs enfans par les cheveux, & d'une main les tenant suspendus aux yeux de leurs maris, grinçoient les dents & rugiffoient. Ils en furent épouvantés. » Qu'il vive, dirent-ils, puisque vous le voulez; » & ils dégagerent Alonzo.

» Nous voyons bien, lui dirent-ils, que tu possèdes l'art des enchantemens; mais du moins apprends-nous quel ennemi nous menace? — Un Peuple cruel et terrible, leur répondit Alonzo. — Et tu allois, disent nos femmes, demander au Roi des montagnes de venir à notre secours? — Oui, c'est dans ce dessein que je suis parti de Tumbès; mais j'ai perdu mes guides. — Nous t'en donnerons un qui te menera jusqu'à

fleuve , au bord duquel est un chemin qui remonte jusqu'à sa source. Mais assiste à notre festin. »

A ce festin , où des béliers sanglans étoient déchirés , dévorés , comme lui-même il devoit l'être , Alonzo frissonnoit d'horreur. Il eut cependant le courage de demander au Cacique , s'il ne sentoit pas la nature se soulever , lorsqu'il mangeoit la chair , ou qu'il buvoit le sang des hommes ? » Par le lion ! dit le Sauvage , un inconnu , pour moi , n'est qu'un animal dangereux. Pour m'en délivrer , je le tue ; quand je l'ai tué , je le mange. Il n'y a rien là que de juste ; & je ne fais tort qu'aux vautours. »

Après le festin , le Cacique invitoit Alonzo à passer la nuit dans sa cabane , lorsque les femmes vinrent en foule , & lui dirent : » Va-t-en. Ils sont assouvis ; ils s'endorment. N'attends pas qu'ils s'éveillent & que la faim les presse. Nous les connoissons. Fuis ; tu serois

dévoré. » Cet avis salutaire pressa le départ d'Alonzo. Il se mit en chemin avec son nouveau guide, non sans avoir baissé cent fois les mains qui l'avoient délivré.

C H A P I T R E X X I.

EN arrivant au bord de l'Emeraude, il fut surpris de voir à l'autre rive un Peuple nombreux s'embarquer, avec ses femmes & ses enfans, sur une flotte de canots. Il ordonne à son guide de passer à la nage, & de demander à ce Peuple s'il descend vers Atacamès, ou s'il remonte l'Emeraude, & s'il veut recevoir sur l'un de ses canots un Etranger, ami des Indiens.

Le Chef de cette Colonie lui fit répondre qu'il remontoit le fleuve; qu'il

ne refuſoit point un homme qui s'annonçoit en ami ; & qu'il lui envoyoit un canot pour venir lui parler lui-même.

Le jeune homme , après les périls auxquels il venoit d'échapper , ne voyoit plus rien à craindre. Il prend congé de ſon guide , entre ſans défiance dans le canot , & paſſe à l'autre bord.

» Tu es Eſpagnol , & tu t'annonces comme l'ami des Indiens ! lui dit , en le voyant , le Chef de cette troupe de Sauvages. — Je ſuis Eſpagnol , lui répondit Alonzo ; & je donnerois tout mon ſang pour le ſalut des Indiens. C'eſt leur intérêt qui m'engage.... » Comme il diſoit ces mots , ſes yeux furent frappés d'une figure que les Indiens portoient à côté du Cacique. A cette vue , Alonzo ſe trouble ; la ſurpriſe , la joie , & l'attendriſſement ſuſpendent ſon récit , & lui coupent la voix. Dans cette image , il entrevoit les traits , il reconnoît du moins le vêtement & l'attitude de Las-Caſas. » Ah !

dit-il d'une voix tremblante , est-ce Las-Cafas ? est-ce lui qu'on révere ici comme un Dieu ? » Et il embrasse la statue. » C'est lui-même , dit le Cacique. Est-il connu de toi ? — S'il est connu de moi ? lui , dont les soins , l'exemple & les leçons ont formé ma jeunesse ! Ah ! vous êtes tous mes amis , puisque ses vertus vous sont cheres , & que vous en gardez le souvenir. » A ces mots , il se jete dans les bras du Cacique. » D'où venez-vous ? ajouta-t-il : où l'avez-vous laissé ? & quel prodige nous rassemble ? » Deux freres , qu'une amitié sainte auroit unis dès le berceau , n'auroient pas éprouvé des mouvemens plus doux , en se réunissant , après une cruelle absence.

» Peuple , dit Capana , c'est l'ami de Las-Cafas que je rencontre sur ces bords. » Aussi-tôt le Peuple s'empresse à témoigner au Castillan le plaisir de le posséder. » Tu es l'ami de Las-Cafas ! viens que nous te servions , » lui

disent les femmes Indiennes : & d'un air simple & caressant elles l'invitent à se reposer. Cependant l'une va puiser, au bord du fleuve, une eau plus fraîche & plus pure que le crystal, & revient lui laver les pieds ; l'autre dé mêle, arrange, attache sur sa tête les ondes de ses longs cheveux ; l'autre, en essuyant la poussiere dont son visage est couvert, s'arrête & l'admire en silence.

Alonzo attendrit le Cacique en lui faisant l'éloge de Las-Cafas : & le Cacique lui raconta le voyage de l'homme juste dans le vallon qui leur servoit d'asyle. » Hélas ! ajouta le Sauvage, le croiras-tu ? Cet Espagnol que nous avons sauvé, à la priere de Las-Cafas, c'est lui qui nous a perdus. — Lui ? — Lui-même. — Le malheureux vous a trahis ! — Oh non : ce jeune homme étoit bon. Mais son pere étoit un perfide. Il l'a fait épier, comme il revenoit parmi nous : & notre asyle décou-

vert, il a fallu l'abandonner. Las d'être poursuivis, nous cherchons un refuge dans le Royaume des Incas. C'est à Quito que nous allons : & pour éviter les montagnes, nous avons pris ce long détour. — C'est aussi à Quito que j'ai dessein d'aller, dit Molina : » & il lui apprit comment, ayant quitté Pizarre, touché des maux qui menaçoient les Peuples de ces bords, il avoit résolu d'aller trouver Ataliba, pour l'appeler à leur secours. » Ah ! lui dit le Cacique, je reconnois en toi le digne ami de l'homme juste : il me semble voir dans tes yeux une étincelle de son ame. Sois notre guide : présente-nous à l'Inca comme tes amis, & réponds-lui de notre zele. »

La Colonie s'embarque, on remonte le fleuve ; & lorsqu'affoibli vers sa source, il ne porte plus les canots, on suit le sentier qui pénètre à travers l'épaisseur des bois. Les racines, les fruits sauvages, les oiseaux blessés dans leur

vol par les fleches des Indiens, le chevreuil & le daim timides, atteints de même dans leur course, ou pris dans des liens tendus & cachés sous leurs pas, servent de nourriture à ce Peuple nombreux.

Après avoir franchi cent fois les torrens & les précipices, on voit les forêts s'éclaircir, & la Stérilité succede à l'excès importun de la fécondité. Au lieu de ces bois si touffus, où la terre, trop vigoureuse, prodigue & perd les fruits d'une folle abondance, l'œil ne découvre plus au loin que des sables arides & que des rochers calcinés. Les Indiens en sont épouvantés; Alonzo en frémit lui-même. Mais à peine ils sont arrivés sur la croupe de la montagne, il semble qu'un rideau se leve, & ils découvrent le vallon de Quito, les délices de la Nature. Jamais ce vallon ne connut l'alternative des saisons; jamais l'hiver n'a dépouillé ses rians coteaux; jamais d'été n'a brûlé

ses campagnes. Le laboureur y choisit le temps de la culture & de la moisson. Un sillon y sépare le printemps de l'automne. La naissance & la maturité s'y touchent; l'arbre, sur le même rameau, réunit les fleurs & les fruits.

Les Indiens, Molina à leur tête, marchent vers les murs de Quito, l'arc pendu au carquois, & tenant par la main leurs enfans & leurs femmes, signes naturels de la paix. Ce fut aux portes de la ville un spectacle nouveau, que de voir tout un Peuple demander l'hospitalité. L'Inca, dès qu'il lui est annoncé, ordonne qu'on l'introduise, & qu'on l'amène devant lui. Il sort lui-même, avec la dignité d'un Roi, de l'intérieur de son palais, suivi d'une nombreuse Cour, s'avance jusqu'au vestibule, & y reçoit ces Etrangers.

Le jeune Espagnol, qui marchoit à côté du Cacique, saluoit le Monarque, & alloit lui parler; mais il fut prévenu par les frémissemens & par les cris des

Mexicains. » Ciel ! dirent-ils , un de nos oppresseurs ! Oui , poursuivit Orozimbo , je reconnois les traits , les vêtemens de ces barbares. Inca , cet homme est Castillan. Laisse-moi venger ma Patrie. » En disant ces mots , il avoit l'arc tendu , & alloit percer Molina. L'Inca mit la main sur la fleche. Caci-que , lui dit-il , modérez cet emportement. Innocent ou coupable , tout homme suppliant mérite au moins d'être entendu. Parle , dit-il à Molina ; dis-nous qui tu es , d'où tu viens , ce qui t'amene , ce que tu veux de moi. Garde sur-tout d'en imposer , & si tu es Castillan , ne sois point étonné de l'horreur que ta vue inspire à la famille de Montezume. »

» Ah ! s'il est vrai , lui dit Alonzo , leur ressentiment est trop juste ; & ce seroit peu de mon sang pour tout celui qu'on a versé. Oui , je suis Castillan ; je suis l'un des barbares qui ont porté la flamme & le fer sur ce malheu-

reux continent ; mais je déteste leurs fureurs. Je viens d'abandonner leur flotte. Je suis l'ami des Indiens. J'ai traversé des déserts pour venir jusqu'à toi, & pour t'avertir des malheurs dont ta Patrie est menacée. Inca, si, comme on nous l'assure, la justice regne avec toi, si l'humanité bienfaisante est l'ame de tes loix & la vertu de ton empire, je t'offre le cœur d'un ami, le bras d'un guerrier, les conseils d'un homme instruit des dangers que tu cours. Mais si je trouve, dans ces climats, la Nature outragée par des loix tyranniques, par un culte impie & sanglant, je t'abandonne & je vais vivre dans le fond des déserts, au milieu des bêtes farouches, moins cruelles que les humains. Quant au Peuple que je t'amène, je ne connois de lui que sa vénération pour un Castillan, mon ami, & le plus vertueux des hommes. Je l'ai trouvé portant l'image de ce respectable mortel. La voilà ; je l'ai re-

connue : & dès-lors j'ai été l'ami d'un Peuple vertueux lui-même , puisqu'il adore la vertu. C'est par ses secours généreux que je suis venu jusqu'à toi. Je te réponds qu'il est sensible , intéressant , digne de l'appui qu'il implore. Il fuit son pays qu'on ravage : & voilà son Cacique , homme généreux , simple & juste , dont tu te feras un ami , si tu sens le prix d'un grand cœur. »

La franchise & la grandeur d'ame ont un caractère si fier & si imposant par lui-même , qu'en se montrant , elles écartent la défiance & les soupçons. Dès que Molina eut parlé , Ataliba lui tendit la main. » Viens , lui dit-il : le guerrier & l'ami , le courage de l'un , les conseils de l'autre , tout sera bien reçu de moi. Ton estime pour ce Cacique & pour son Peuple me répond de leur foi : & je n'en veux point d'autre gage. »

Il ordonna qu'on eût soin de pourvoir à tous les besoins de ses nouveaux

sujets. Un hameau s'éleva pour eux dans une fertile vallée : & Molina & le Cacique reçus, logés dans le palais des enfans du Soleil, partagerent la confiance & la faveur du Monarque avec les Héros Mexicains.

CHAPITRE XXII.

PIZARRE, de retour sur l'isthme, n'y avoit trouvé que des cœurs glacés & rebutés par ses malheurs. Il vit bien que, pour imposer silence à l'envie, & pour inspirer son courage à des esprits intimidés, sa voix seule seroit trop foible; il prit la résolution de se rendre lui-même à la Cour d'Espagne, où il seroit mieux écouté.

Ce long voyage donna le temps à un rival ambitieux de tenter la même entreprise.

Ce fut Alvarado , l'un des compagnons de Cortès , & celui de ses Lieutenans qui s'étoit le plus signalé dans la conquête du Mexique.

La province de Gatimala étoit le prix de ses exploits ; il la gouvernoit , ou plutôt il y dominoit en Monarque. Mais , toujours plus insatiable de richesses & de gloire , il regardoit d'un œil avide les régions du midi.

Dans son partage étoient tombés Amazili & Télasco , la sœur & l'ami d'Orozimbo : amans heureux , dans leur malheur , de vivre & de pleurer ensemble , de partager la même chaîne , & de s'aider à la porter. Il les tenoit captifs ; & il avoit appris , par un Indien , qu'Orozimbo & les neveux de Montezume , échappés au fer des vainqueurs , alloient chercher une retraite chez ces Monarques du midi , dont on lui vantoit les richesses. Il en conçut une espérance qui alluma son ambition.

Il avoit près de lui un Castillan appelé

Gomès, homme actif, ardent, intrépide, aussi prudent qu'audacieux. » J'ai formé, lui dit-il, un grand dessein : c'est à toi que je le confie. Nous n'avons encore travaillé l'un & l'autre que pour la gloire de Cortès : nos noms se perdent dans l'éclat du sien. Il s'agit, pour nous, d'égaliser l'honneur de sa conquête, & peut-être de l'effacer. Au midi de ce Nouveau Monde, est un Empire plus étendu, plus opulent que celui du Mexique : c'est le Royaume des Incas. Les neveux de Montezume ont espéré d'y trouver un asyle ; c'est par eux que je veux gagner la confiance du Monarque dont ils vont implorer l'appui. Le jeune & vaillant Orozimbo est à leur tête ; sa sœur & l'amant de sa sœur sont au nombre de mes esclaves ; rien de plus vif & de plus tendre que leur mutuelle amitié ; & celui qui leur promettra de les réunir, en obtiendra tout aisément. Un vaisseau t'attend au rivage, avec cent Castellans des plus

déterminés. Emmene avec toi mes captifs, Amazili & Télasco; emploie avec eux la douceur, les ménagemens, les caresses; aborde aux côtes du midi; envoie à la Cour des Incas donner avis à Orozimbo que la liberté de sa sœur & de son ami dépend de toi & de lui-même; qu'ils l'attendent sur ton navire; & que la faveur des Incas, l'accès de leur pays, l'heureuse intelligence qu'il peut établir entre nous, est le prix que je lui demande pour la rançon de deux esclaves que tu es chargé de lui rendre. Tu sens bien de quelle importance est l'art de ménager cette négociation, & avec quel soin les otages doivent être gardés jusqu'à l'événement. Je m'en repose sur ta prudence; & dès demain tu peux partir. »

Il fit venir les deux amans. » Allez retrouver Orozimbo, leur dit-il; je vous rends à lui. Votre rançon est dans ses mains. »

La surprise d'Amazili & de Télasco

fut extrême : elle tint leur ame un moment suspendue entre la joie que leur caufoit cette étrange révolution, & la frayeur que ce ne fût un piège. Ils trembloient, ils se regardoient, ils levoient les yeux sur leur maître, cherchant à lire dans les siens. Amazili lui dit : » Souverain de nos destinées, que tu es cruel, si tu nous trompes ! Mais que ton cœur est généreux, si c'est lui qui nous a parlé ! — Je ne vous trompe point, reprit le Castillan. Il n'appartient qu'à des lâches d'insulter à la foiblesse, & de se jouer du malheur ; je fais respecter l'un & l'autre. Je plains le sort de cet Empire, & je vous plains encore plus, vous, de qui la fortune passée rend la chute plus accablante. Osez donc croire à mes promesses, que vous allez voir s'accomplir. — Ah ! lui dit Télasco, je t'ai vu porter la flamme dans le palais de mes brres ; j'ai vu tes mains rougies du

fang de mes amis ; enfin tu m'as chargé de chaînes , & c'est le comble de l'opprobre ; quelques maux que tu m'aies faits , ils seront oubliés ; je te pardonne tout ; & , ce qu'on ne croira jamais , je te chéris & te révere. Vois à quel point tu m'attendris. Moi , qui jamais ne t'ai demandé que la mort , je tombe à tes pieds , je les baise , je les arrose de mes pleurs. »

Alvarado les embrassa avec une apparence de sensibilité. » Si vous êtes reconnoissans de mes bienfaits , leur dit-il , le seul prix que j'ose en attendre , c'est que vous m'en soyez témoins auprès du vaillant Orozimbo. Dites-lui que , si je fais vaincre , je fais aussi mériter la victoire , & ménager mes ennemis , quand la paix les a désarmés. » Alors les deux captifs , emmenés au rivage , s'embarquerent sur le vaisseau qui leva l'ancre au point du jour.

La course fut assez paisible (1) jusques vers les isles Galapes ; mais là , on sentit s'élever , entre l'orient & le nord , un vent rapide , auquel il fallut obéir , & se voir pousser sur des mers qui n'avoient point encore vu de voiles. Dix fois le soleil fit son tour , sans que le vent fût appaisé. Il tombe enfin ; & bientôt après un calme profond lui succede. Les ondes , violemment émues , se balancent long-temps encore après que le vent a cessé. Mais insensiblement leurs sillons s'applanissent ; & sur une mer immobile , le navire , comme enchaîné , cherche inutilement dans les airs

(1) Dans un conte très-intéressant , intitulé Ziméo , imprimé à la suite du Poëme des Saisons , se trouve une description assez semblable à celle-ci. Mais j'ai pris soin de constater que cette partie de mon Ouvrage étoit écrite & connue de mes amis avant que le conte Ziméo fût fait. L'auteur l'a reconnu lui-même , & m'a permis de l'en prendre à témoin.

un souffle qui l'ébranle ; la voile , cent fois déployée , retombe cent fois sur les mâts. L'onde , le ciel , un horizon vague , où la vue a beau s'enfoncer dans l'abîme de l'étendue , un vide profond & sans bornes , le silence & l'immensité , voilà ce que présente aux matelots ce triste & fatal hémisphère. Consternés & glacés d'effroi , ils demandent au ciel des orages & des tempêtes ; & le ciel , devenu d'airain comme la mer , ne leur offre de toutes parts qu'une affreuse sérénité. Les jours , les nuits s'écoulent dans ce repos funeste. Ce soleil , dont l'éclat naissant ranime & réjouit la terre ; ces étoiles , dont les rochers aiment à voir briller les feux étincelans , ce liquide crystal des eaux , qu'avec tant de plaisir nous contemplons du rivage , lorsqu'il réfléchit la lumière & répète l'azur des cieux , ne forment plus qu'un spectacle funeste ; & tout ce qui , dans la Nature , annonce la paix & la

joie, ne porte ici que l'épouvante, & ne présage que la mort.

Cependant les vivres s'épuisent. On les réduit, on les dispense d'une main avare & sévère. La Nature, qui voit tarir les sources de la vie, en devient plus avide; & plus les secours diminuent, plus on sent croître les besoins. A la disette enfin succede la famine, fléau terrible sur la terre, mais plus terrible mille fois sur le vaste abîme des eaux; car au moins sur la terre quelque lueur d'espérance peut abuser la douleur & soutenir le courage; mais au milieu d'une mer immense, écarté, solitaire, & environné du néant, l'homme, dans l'abandon de toute la Nature, n'a pas même l'illusion pour le sauver du désespoir; il voit comme un abîme l'espace épouvantable qui l'éloigne de tout secours; sa pensée & ses vœux s'y perdent; la voix même de l'espérance ne peut arriver jusqu'à lui.

Les premiers accès de la faim se font sentir sur le vaisseau : cruelle alternative de douleur & de rage, où l'on voyoit des malheureux étendus sur les bancs, lever les mains vers le ciel, avec des plaintes lamentables, ou courir éperdus & furieux de la proue à la poupe, & demander au moins que la mort vînt finir leurs maux. Gomès, pâle & défait, se montre au milieu de ces spectres, dont il partage les tourmens : mais, par un effort de courage, il fait violence à la Nature. Il parle à ses soldats, les soutient, les appaise, & tâche de leur inspirer un reste d'espérance, que lui-même il n'a plus.

Son autorité, son exemple, le respect qu'il imprime, suspend un moment leur fureur. Mais bientôt elle se rallume comme le feu d'un incendie; & l'un de ces malheureux, s'adressant au Capitaine, lui parle en ces terribles mots :

» Nous avons égorgé, sans besoin,

sans crime , ou du moins sans remords ,
 des milliers de Mexicains : Dieu nous
 les avoit livrés , disoit-on , comme des
 victimes, dont nous pouvions verser le
 sang. Un Infidele , une bête farouche ,
 sont égaux devant lui ; on nous la ré-
 pété cent fois. Tu tiens en tes mains
 deux Sauvages ; tu vois l'extrémité où
 nous sommes réduits ; la faim dévore
 nos entrailles. Livre-nous ces infortu-
 nés qui n'ont plus , comme nous , que
 quelques momens à vivre , & auxquels
 ta Religion t'ordonne de nous préférer. »

» Si cette ressource pouvoit vous
 sauver , leur répondit Gomès , je n'hé-
 siterois pas ; je céderois , en frémissant ,
 à l'affreuse nécessité ; mais ce n'est pas
 la peine d'outrager la Nature , pour
 souffrir quelques jours de plus. Mes
 amis , ne nous flattons point : à moins
 d'un miracle évident , il faut périr.
 Dieu nous voit ; l'heure approche : im-
 plorons le secours du ciel. » Cette ré-

ponse les consterna : & chacun , s'éloignant dans un morne silence , alla s'abandonner au désespoir qui lui rongeoit le cœur.

Dans un coin du vaisseau languissoient en silence Amazili & Télasco. Plus accoutumés à la souffrance , ils la supportoient sans se plaindre ; seulement ils se regardoient d'un œil attendri & mourant , & ils se disoient l'un à l'autre : » Je ne verrai plus mon frere, je ne verrai plus mon ami. »

Les Castillans , d'un air sombre & farouche , errans sans cesse autour d'eux , les regardoient avec des yeux ardens , & suivoient impatiemment les progrès de leur défaillance. A l'approche des Castillans , à leurs regards avides , à leurs frémissemens , aux mouvemens de rage qu'ils retenoient à peine , Télasco , qui croyoit les voir comme des tigres affamés , prêts à déchirer son amante , se tenoit près d'elle avec l'inquiétude de la lionne qui garde ses lionceaux.

lionceaux. Ses yeux étincelans étoient sans cesse ouverts sur eux, & les observoit sans relâche. Si quelquefois il se sentoit forcé de céder au sommeil, il frémissoit, il serroit dans ses bras sa tendre Amazili. » Je succombe, lui disoit-il; mes yeux se ferment malgré moi; je ne puis plus veiller à ta défense. Les cruels saisiront peut-être l'instant de mon sommeil, pour se saisir de leur proie. Tenons-nous embrassés, ma chère Amazili; que du moins tes cris me réveillent. »

Gomès, qui lui-même observoit les mouvemens des Espagnols, leur fit donner quelque soulagement, du peu de vivres qui restoit, & les contint pendant ce jour funeste. La nuit vint, & ne fut troublée que par des gémissemens. Tout étoit consterné, tout resta immobile.

Amazili, d'une main défaillante, pressant la main de Télasco : » Mon ami, si nous étions seuls, je te deman-

derois, dit-elle, de m'épargner une mort lente, de me tuer pour te nourrir, heureuse d'avoir pour tombeau le sein de mon amant, & d'ajouter mes jours aux tiens ! Mais ces brigands t'arracheroient mes membres palpitans ; & , à ton exemple, ils croiroient pouvoir te déchirer toi-même, & te dévorer après moi. C'est là ce qui me fait frémir. — O toi, lui répondit Téléphaco, ô toi, qui me fais encore aimer la vie, & résister à tant de maux, que t'ai-je fait, pour désirer que je te survive un moment ? Si je croyois que ce fût un bien de prolonger les jours de ce qu'on aime, en lui sacrifiant les siens, crois-tu que j'eusse tant tardé à me percer le sein, à me couper les veines, & à t'abreuver de mon sang ? Il faut mourir ensemble ; c'est l'unique douceur que notre affreux destin nous laisse. Tu es la plus foible, & sans doute tu succomberas la première ; alors, s'il m'en reste la force, je col-

lerai mes levres glacées , & , pour te sauver des outrages de ces barbares affamés , je te traînerai sur la poupe , je te ferrerai dans mes bras , & nous tomberons dans les flots , où nous serons enfévelis. » Cette pensée adoucit leur peine ; & l'abîme des eaux , prêt à les engloutir , devint pour eux comme un port assuré.

Avec le jour enfin se leve un vent frais , qui ramene l'espérance & la joie dans l'ame des Castillans. Quelle espérance , hélas ! ce vent s'oppose encore à leur retour vers l'orient , & va les pousser plus avant sur un océan sans rivages. Mais il les tire de ce repos , plus horrible que tout le reste ; & quelque route qu'il faille suivre , elle est pour eux comme une voie de délivrance & de salut.

On présente la voile à ce vent si désiré ; il l'enfle : le vaisseau s'ébranle , & sur la surface ondoiyante de cette mer , si long-temps immobile , il trace

un vaste fillon. L'air ne retentit point de cris : la foiblesse des matelots ne leur permit que des soupirs & que des mouvemens de joie. On vogue, on fend la plaine humide, les yeux errans sur le lointain, pour découvrir, s'il est possible, quelque apparence de rivage. Enfin, de la cyme du mât, le matelot croit appercevoir un point fixe vers l'horizon. Tous les yeux se dirigent vers ce point éminent, & qui leur paroît immobile. C'est une isle ; on l'ose espérer, le Pilote même l'assure. Les cœurs flétris s'épanouissent ; les larmes de la joie commencent à couler ; & plus la distance s'abrege, plus la confiance s'accroît.

· Tout occupé du soin de ranimer ses soldats défaillans, Gomès leur fait distribuer le peu de vivres qu'on réservoir pour le soutien des matelots.
 » Amis, dit-il, avant la nuit nous aurons embrassé la terre ; là, nous oublierons tous nos maux. »

Ces secours furent inutiles au plus grand nombre des Espagnols. Les organes, trop affoiblis, avoient perdu leur activité. Les uns mouroient en dévorant le pain dont ils étoient avides; les autres, en frémissant de rage de ne pouvoir plus engloutir l'aliment qu'on leur présentoit, & en maudissant la pitié qui les avoit fait s'abstenir de la chaire & du sang humain. Quelques-uns, adoucis par la foiblesse & la souffrance, libres des passions, rendus à Nature, guéris de ce délire affreux où le fanatisme & l'orgueil les avoient plongés, détestoient leurs erreurs, leurs préjugés barbares; & devenus humains, voyoient enfin des hommes dans ces malheureux Indiens qu'ils avoient si cruellement & si lâchement tourmentés.

Ceux-là, tendant les mains au ciel, imploroient sa miséricorde; ceux-ci tournoient leurs yeux mourans vers les esclaves Mexicains; & les traits

douloureux du repentir étoient empreints sur leur visage. L'un d'eux, faisant un dernier effort, se traîne aux pieds de Télasco, & d'une voix entrecoupée par les sanglots de l'agonie, » Pardonne-moi, mon frere, lui dit-il; demande pour moi à notre Dieu qu'il me pardonne. » En achevant ces mots, il expira.

C H A P I T R E X X I I I .

CEPENDANT le rivage approche. On voit des forêts verdoyantes s'élever au dessus des eaux : c'étoient les isles qui depuis sont devenues célèbres sous le nom de *Mendoce*. On aborde, & on voit sortir d'un canal qui sépare ces isles fortunées, une multitude de barques qui environnent le vaisseau. Ces barques sont remplies de Sauvages d'une gaité & d'une beauté ravissante, presque nus, désarmés, & portant dans la main des rameaux verts, où

flotte un voile blanc , en signe de paix & de bienveillance.

Le malheur avoit amoli le cœur des Castillans , & brisé leur orgueil farouche. L'éloignement & l'abandon leur avoient appris à aimer les hommes ; car le sentiment du besoin est le premier lien de la société. Pour être humain , il faut s'être reconnu foible. Attendris de l'accueil plein de bonté que leur font les Sauvages , ils y répondent par les signes de la joie & de l'amitié. Les Insulaires , sans défiance , s'élancent à l'envi de leurs barques sur le vaisseau ; & voyant sur tous les visages la langueur & la défaillance , ils en paroissent attendris : leur empressement & leurs caresses expriment la compassion , & le désir de soulager leurs hôtes.

Le Capitaine n'hésita point à se livrer à leur bonne foi. Un port formé par la Nature servit d'asyle à son vaisseau ; & lui & les siens descendirent

dans celle de ces isles (1) dont le bord leur parut le plus riche & le plus riant.

Les Insulaires enchantés les conduisent dans leur village, au bas d'une colline, sur le bord d'un ruisseau, qui d'un rocher coule avec abondance, & serpente dans un vallon dont la Nature a fait le plus riant verger. Les cabanes de ce hameau sont revêtues de feuillages; l'industrie, éclairée par le besoin, y a réuni tous les agrémens de la simplicité. Le nœud fragile, qui, pendant la nuit, ferme l'entrée de ces cabanes, est le symbole heureux de la sécurité, compagne de la bonne foi. La lance, l'arc & le carquois suspendus sous ces toits paisibles, n'annoncent qu'un Peuple chasseur: la guerre lui est inconnue.

(1) On l'a nommée depuis l'Isle Chrif-tine. A neuf degrés de latitude méridionale. Cet épisode étoit écrit long-temps avant la découverte de l'Isle Araitî, d'après les anciennes relations des voyages faits dans la mer du Sud.

D'abord les Sauvages invitent leurs hôtes à se reposer ; & à l'instant , de jeunes filles , belles comme les nymphes , & comme elles à demi-nues , apportent dans des corbeilles les fruits que leurs mains ont cueillis. Il en est un (1) que la Nature semble avoir destiné , comme un lait nourrissant , à ranimer l'homme affoibli par la vieillesse ou par la maladie. Ce fruit délicat , si sain , sembla faire couler la vie dans les veines des Castillans. Un doux sommeil suivit ce repas salutaire , & le Peuple , autour des cabanes , se tint dans le silence , tandis que ses hôtes dormoient.

A leur réveil , ils virent ce bon Peuple , se rassemblant le soir sous des palmiers plantés au milieu du hameau , les inviter à son repas. Des légumes , d'excellens fruits , une racine favorable dont ils font un pain nourrissant ,

(1) Les voyageurs l'appellent blanc-manger.



des tourterelles , des palombes , les hôtes des bois & des eaux , que la fleche a blessés , qu'a séduits l'hameçon ; une eau pure , que quelques liqueurs qu'ils savent exprimer des fruits , & dont ils font un doux mélange : tels sont les mets & les breuvages dont ce Peuple heureux se nourrit.

Tandis que le repos , l'abondance , la salubrité du climat réparoient les forces des Castillans , Gomès observoit à loisir les mœurs , ou plutôt le naturel des Insulaires ; car ils ne connoissoient de loix que celles de l'instinct. L'affluence de tous les biens , la facilité d'en jouir , ne laissoit jamais au désir le temps de s'irriter dans leurs ames. S'envier , se haïr entr'eux , vouloir se nuire l'un à l'autre , auroit passé pour un délire. Le méchant , parmi eux , étoit un insensé , & le coupable un furieux. De tous les maux dont se plaint l'humanité dépravée , le seul qui fût connu de son Peuple , étoit la



douleur. La mort même n'en étoit pas un ; ils l'appeloient *le long sommeil*.

L'égalité, l'aifance, l'impossibilité d'être envieux, jaloux, avare, ne concevoir rien au-de-là de sa félicité présente, devoient rendre ce Peuple facile à gouverner. Les vieillards réunis formoient le conseil de la République ; & comme l'âge distinguoit seul les rangs entre les citoyens, & que le droit de gouverner étoit donné par la vieillesse, il ne pouvoit être envié.

L'amour seul auroit pu troubler l'harmonie & l'intelligence d'une société si douce ; mais paisible lui-même, il y étoit soumis à l'empire de la beauté. Le sexe, fait pour dominer par l'ascendant du plaisir, avoit l'heureux pouvoir de varier, de multiplier ses conquêtes, sans captiver l'amant favorisé, sans jamais s'engager soi-même. La laideur, parmi eux, étoit un prodige ; & la beauté, ce don par-tout si rare, l'étoit si peu dans ce climat, que

le changement n'avoit rien d'humiliant ni de cruel : sûr de trouver à chaque instant un cœur sensible & mille attraits, l'amant délaissé n'avoit pas le temps de s'affliger de sa disgrâce ; & d'être jaloux du bonheur de celui qu'on lui préféroit. Le nœud qui lioit deux époux , étoit solide ou fragile à leur gré. Le goût , le désir le formoit ; le caprice pouvoit se rompre ; sans rougir on cessoit d'aimer ; sans se plaindre on cessoit de plaire ; dans les cœurs la haine cruelle ne succédoit point à l'amour ; tous les amans étoient rivaux ; tous les rivaux étoient amis ; chacune de leurs compagnes voyoit en eux , sans nul ombrage , autant d'heureux qu'elle avoit faits ou qu'elle feroit à son tour. Ainsi , la qualité de mere étoit la seule qui fût personnelle & distincte ; l'amour paternel embrassoit toute la race naissante ; & par-là les liens du sang , moins étroits & plus étendus , ne faisoient de ce Peuple en-

tier

tier qu'une seule & même famille.

Les Espagnols ne cessoient d'admirer des mœurs si nouvelles pour eux. La nuit, ce Peuple hospitalier, leur cédant ses cabanes, n'en avoit réservé que quelques-unes pour les vieillards, pour les enfans, & pour les meres. La jeunesse, au bord du ruisseau qui serpen-
toit dans la prairie, n'eut pour lit que l'émail des fleurs, pour asyle que le feuillage du platane & du peuplier. On les vit, dans leurs danses, se choisir deux à deux, s'enchaîner de fleurs l'un à l'autre; & quand le jour cessa de luire, quand l'astre de la nuit, au milieu des étoiles, fit briller son arc argenté, cette foule d'amans, répandue sur un beau tapis de verdure, ne fit que passer doucement de la joie à l'amour, & des plaisirs au sommeil.

Le lendemain ce fut un nouveau choix, qui, dès le jour suivant, fit place à des amours nouvelles. La marque d'amour la plus tendre qu'une jeune Insu-

laire pût donner à son amant, étoit d'engager ses compagnes à le choisir à leur tour. Il eût été humiliant pour elle de le posséder seule ; & plus , en vantant son bonheur, elle lui procuroit de nouvelles conquêtes, plus il étoit enchanté d'elle , & lui revenoit glorieux.

Quelle espece de culte pouvoit avoir ce Peuple ? On désiroit des'en instruire; on crut enfin le démêler. On vit dans une enceinte que l'on prit pour un temple , quelques statues révérees. Gomès voulut savoir quelle idée ces Insulaires y attachoient. Le vieillard qu'il interrogeoit , lui répondit : » Tu vois nos cabanes ; voilà l'image de celui qui nous a appris à les élever. Tu vois cet arc & ce carquois ; voilà l'inventeur de ces armes. Tu nous a vus tirer du feu du froissement du bois & du choc des cailloux ; voilà celui qui le premier découvrit à nos peres ce secret merveilleux. Regarde ces tissus d'écorce , dont nous sommes à demi-vêtus ; l'art de les

travailler nous est venu de celui-ci. Celui-là nous apprit à nouer les filets où les oiseaux & les poissons s'engagent. Près de lui se présente l'industriel mortel qui nous a montré l'art de creuser les canots & de fendre l'onde à la rame. Cet autre imagina de transplanter les arbres, & il forma ce beau portique dont le hameau est ombragé. Enfin tous se sont signalés par quelque bienfait rare; & nous honorons les images qui nous représentent leurs traits.»

CHAPITRE XXIV.

DES malheureux, à peine échappés aux dangers les plus effroyables, ayant trouvé dans cette isle enchantée le repos, l'abondance, l'égalité, la paix, devoient être peu disposés à la quitter, pour traverser les mers, où les mêmes horreurs les attendoient peut-être en-

core. Un nouveau charme vint s'offrir, & acheva de les captiver.

On les invita aux danses nuptiales, à ces danses qui, sur le soir, rassembloient dans la prairie les jeunes amans du hameau, & dans lesquelles un nouveau choix varioit tous les jours les nœuds & les charmes de l'hymenée. Gomès s'opposa vainement aux instances des Indiens; il vit qu'il les affligeroit, & qu'il révolteroit sa flotte, s'il obligeoit les siens à résister aux plaisirs qui les appeloient. Tout ce qu'il put lui-même, fut de se refuser à cet attrait si dangereux, & de ne pas donner l'exemple.

Amazili & Télasco, depuis leur séjour dans cette isle, rappelés à la vie, chéris des Indiens, libres parmi les Espagnols, ne respiroient que pour s'aimer. Ils ne se quittoient pas; ils jouissoient ensemble des douceurs de ce beau climat, des délices de leur asyle: il ne manquoit à leur bonheur que de

posséder Orozimbo. Ils furent aussi conviés aux danses de la prairie. Jamais Amazili ne voulut consentir à s'y mêler. » S'il n'y avoit que des Sauvages, dit-elle à Télasco, je n'hésiterois pas. Ils laissent à leurs femmes la liberté du choix ; & tu serois bien sûr du mien. Si une plus belle que moi te choisiroit aussi, je serois préférée, je le crois ; & s'il arrivoit qu'elle fût plus belle à tes yeux, je reviendrois pleurer dans la cabane, & je dirois : Il est heureux avec une autre que moi. Mais non, cela n'est pas possible ; & ce n'est pas la crainte de te voir infidèle qui m'inquiète & me retient ; c'est l'orgueil jaloux de nos maîtres, que je ne veux pas irriter. Quelqu'un d'eux prétendroit peut-être au choix de ton amante ; ils sont fiers, violens ; ils seroient offensés de voir préférer leur esclave. Ah ! leur esclave sera toujours le maître absolu de mon cœur. Fais donc entendre aux Insulaires que notre choix

est fait, que nous sommes heureux d'être uniquement l'un à l'autre ; ou , si quelqu'une de ces beautés te touche plus que moi , va te montrer au milieu d'elles ; tous leurs vœux se réuniront ; tu n'auras qu'à choisir : & moi je te serai fidele , & , en pleurant , je dirai au sommeil de me laisser songer à toi. » Cette seule pensée faisoit couler ses larmes. Le Cacique les essuya par mille baisers consolans. » Qui , moi ? dit-il , que je respire , que mon cœur palpite un instant pour une autre qu'Amazili ! Ne le crains pas ; ce seroit une injure. J'ai voulu , je l'avoue , assister à ces danses , pour me voir préférer par toi ; car tu fais que j'aime la gloire ; & il est doux d'être envié. Mais puisque tu crains d'exciter la jalousie des Castillans , je cede à tes raisons. Soyons fidèlement unis , & laissons à ces malheureux , qui ne connoissent point l'amour , les vains plaisirs de l'inconstance. » On fut surpris de leur refus ; mais on n'en fut point offensé.

L'enchantement des Espagnols, dans cette fête voluptueuse, se conçoit mieux qu'on ne peut l'exprimer. Environnés d'une foule de jeunes femmes, belles de leurs simples attraits, sans parure & presque sans voile, faites par les mains de l'amour, douées des grâces de la Nature, vives, légères, animées par le feu de la joie & l'attrait du plaisir, souriant à leurs hôtes, & leur tendant la main avec des regards enflammés, ils étoient comme dans l'ivresse; & leur ravissement ressembloit au délire du plus délicieux sommeil.

Les Indiennes, dans leurs danses, sembloient toutes se disputer la conquête des Castillans: ainsi l'exigeoit le devoir de l'hospitalité. Ils firent donc un choix eux-mêmes; mais, le jour suivant, la beauté reprit ses droits, & choisit à son tour. Alors ce caprice bizarre que notre orgueil a engendré, & que nous appelons l'amour, cette passion triste, inquiète & jalouse, com-

mence à verser ses poisons dans l'ame des Castillans. Ils prétendent détruire la liberté du choix , en usurper les droits eux-mêmes. Ils menacent les Insulaires, ils intimident leurs compagnes, ils effarouchent les plaisirs.

Gomès reçut, à son réveil, les justes plaintes des Indiens. » Tu nous a amené, lui dirent-ils, des bêtes féroces, & non pas des hommes. Nous les rappelons à la vie; nous partageons avec eux les dons que nous fait la Nature; nous les invitons à nos jeux, à nos festins, à nos plaisirs; & les voilà qui nous menacent & qui nous glacent de frayeur. Ils veulent, entre nos compagnes, choisir, & se voir préférés. Qu'ils sachent que le premier droit de la beauté c'est d'être libre. Nos femmes sont toutes charmantes, & c'est leur faire injure, que de vouloir gêner leur choix. Si tes compagnons veulent vivre en bonne intelligence avec nous, qu'ils tâchent de nous ressembler; qu'ils

soient bienfaisans & paisibles. S'ils sont méchans, remmene-les. »

Gomès sentit tout le danger de la licence qu'il avoit donnée, & vit les suites qu'elle auroit, s'il tarδοit à les prévenir. Mais l'ivresse, l'égarément où les esprits étoient plongés, rendit ses efforts inutiles. Au mépris de la discipline, le désordre alloit en croissant. Les soldats se disoient entr'eux, que leur retour étoit impossible vers le rivage américain; que le vent d'orient, qui régnoit sur ces mers, s'opposeroit à leur passage; que, par un miracle visible, le ciel les avoit conduits dans un asyle fortuné, où l'on vivoit exempt de fatigue & de soins, & au milieu de l'abondance; que résolus de s'y fixer, ils n'avoient plus d'autre Patrie, & ne connoissoient plus de Chef auquel ils dussent obéir. C'en étoit fait, si les Insulaires, révoltés de l'ingratitude & de l'orgueil des Castillans, n'avoient pris eux-mêmes la résolution & le moyen de s'en délivrer.

Une nuit, forcés de céder à l'arrogance impérieuse de leurs hôtes, & les laissant s'abandonner aux charmes des plaisirs, aux douceurs du sommeil, ils se saisirent de leurs armes, & les jetèrent dans la mer.

Gomès, instruit de ce désastre, rassembla les siens, & leur dit : » Nos armes nous sont enlevées. Ce Peuple se venge : il s'est lassé de vos mépris. Plus adroit que nous, plus agile, il seroit aussi courageux. Mieux que nous il feroit usage de la fleche & du javelot, Il connoît les retranchemens de ses bois & de ses montagnes ; & des isles voisines, les Peuples ses amis l'aideroient à nous accabler. Laissez-moi donc vous ménager une retraite assurée ; &, en attendant, évitez tout ce qui peut troubler la paix. »

A ce discours, les Castillans furent interdits & troublés. Les plus intrépides pâlirent, les plus impétueux se sentirent glacés. Alors un vieillard se prés-

sente, & parle ainsi aux Castellans, » Il y eut, du temps de nos peres, un méchant parmi eux; il vouloit dominer, il vouloit que tout lui cédât, que tout ne fût fait que pour lui. Nos peres le saisirent, quoiqu'il fût fort & vigoureux; ils lui lierent les pieds & les mains avec la branche du saule, & le jeterent dans la mer. Nous n'y avons jeté que vos armes. Eloignez-vous, & nous laissez en paix. Nous voulons être heureux & libres. Vous avez cette plaine immense de l'océan à traverser; nous vous donnerons, pour le voyage, du bois, de l'eau, des vivres; mais ne différez pas. Pour vous, dit-il aux deux Mexicains, vous avez le choix de rester avec nous, ou de partir avec eux: car tout ce qui respire l'air que nous respirons, devient libre comme nous-mêmes. Ici la force n'est employée qu'à protéger la liberté. »

Les Castellans, indignés de s'entendre faire la loi, se plainquirent, & accuserent

les Indiens de trahison. » Nous ne vous avons point trahis, reprit le vieillard Indien. Vos armes vous donnoient sur nous trop d'avantage; & vous en avez abusé. Nous vous avons réduits, comme il est juste, à l'égalité naturelle. A présent, voulez-vous la paix? Nous l'aimons; & vous partirez de ces bords sans avoir reçu de nous la plus légère offense. Voulez-vous la guerre? Nous la détestons, mais la liberté nous est plus chère que la vie. Vous aurez le choix du combat. Nous partagerons avec vous nos fleches & nos javelots; & nous nous détruirons, jusqu'à ce qu'il ne reste aucun de vous pour nous faire injure, ou aucun de nous pour la souffrir. »

Ce courage vulgaire, qui n'est dans l'homme qu'un sentiment de supériorité, abandonna les Castillans. Ils se repentirent d'avoir aliéné un Peuple si brave & si juste; & ils supplierent Gomès de les réconcilier ensemble. Gomès

n'eut garde d'engager les Indiens à se laisser fléchir ; & dès-lors toute liaison fut rompue entre les deux Peuples. Mais les devoirs de l'hospitalité n'en étoient pas moins observés. La même abondance régnoit dans les cabanes des Castillans ; & leur navire fut pourvu de tout ce qu'exigeoit la longueur du voyage.

Amazili & Télasco n'eurent pas longtemps à se consulter. » Renoncerons-nous à revoir ton frere & mon ami ? dit Télasco à son amante. Non , dit-elle , je ne puis vivre sur ces bords où je serois sûre de ne le revoir jamais. Gomès nous donne l'espérance de nous rejoindre à lui ; partons. »

Rien de plus rare , sur ces mers , que de voir les vents de l'aurore céder à celui du couchant (cela n'arrive qu'au décours de la lune.) Gomès fut longtemps à l'attendre ; & lorsqu'il le vit s'élever , il en rendit grâces au ciel , comme d'un prodige opéré pour favo-

rifer son retour. Il assemble les siens.
 » Compagnons, leur dit-il, n'attendons pas que l'on nous chasse. Le vent nous seconde; partons, & partons sans regret : cette terre inconnue n'eût été pour nous qu'un tombeau. Vivre sans gloire, ce n'est pas vivre. Etre oublié, c'est être enséveli. Allons chercher des travaux qui laissent de nous quelque trace. L'influence de l'homme sur le destin du monde, est la seule existence honorable pour lui, la seule au moins digne de nous. »

L'homme se fait par habitude un cercle de témoins, dont la voix est pour lui l'organe de la renommée. Il existe dans leur pensée; il vit de leur opinion. Rompre à jamais, entr'eux & lui, ce commerce qui l'agrandit, qui le répand hors de lui-même, c'est l'environner d'un abîme, c'est le plonger dans une nuit profonde. Aussi ces mots que prononça Gomès frapperent-ils les Castillans d'un trait foudroyant de lu-

miere; & ils ne purent, sans frayeur, se voir, pour le reste du monde, au rang des morts, dont le nom même & la mémoire avoient péri.

Ce moment étoit favorable; & Gommès le faisoit pour précipiter son départ. On le suit, on s'embarque, on dégage les ancres, on livre les voiles au vent. Les Indiens, tristement rassemblés sur le rivage, voyant le vaisseau s'éloigner, disoient en soupirant: » Que vont-ils devenir? Ils étoient si bien parmi nous! Pourquoi ne pas y vivre en paix? Ils nous appeloient leurs amis, & nous ne demandions qu'à l'être. Mais non; ils sont méchans; qu'ils partent. Ils nous auroient rendus méchans. »

Les Castillans, de leur côté, regrettoient cette isle charmante. Tous les yeux y étoient attachés, tous les cœurs gémissaient de la voir s'éloigner. Enfin elle échappe à leur vue; & les soucis d'un long & pénible voyage viennent se mêler aux regrets d'avoir quitté ce fortuné séjour.

CHAPITRE XXV.

BIENTÔT l'inconstance des vents se fit sentir, & tint la flotte dans de continuelles alarmes; mais ils ne firent que décliner alternativement vers l'un ou l'autre pôle; & l'art du Pilote ne s'exerça qu'à diriger sa course vers l'aurore, sans s'écarter de l'équateur.

Le trajet fut long, mais tranquille, jusqu'à la vue du Pérou. Le naufrage les attendoit au port, & le ciel voulut qu'Orozimbo fût témoin du désastre qui vengeoit sa Patrie sur ces malheureux Castillans.

Alonzo, dans l'attente du retour de Pizarre, avoit pressé l'Inca, Roi de Quito, de se mettre en défense. » Il n'est pas besoin, disoit-il, d'élever

des remparts solides ; des murs de sable & de gazon fussent pour rebuter les Castillans. De tous les dangers de la guerre ils ne craignent que les lenteurs. C'est à Tumbès qu'ils vont descendre ; c'est ce port qu'il faut protéger. »

Ce plan de défense approuvé, Alonzo se chargea lui-même d'aller présider aux travaux. Orozimbo voulut le suivre ; & par les champs de Tumibamba, ils se rendirent à Tumbès. Le retour du jeune Espagnol chez ce Peuple, son premier hôte, fut célébré par des transports de reconnoissance & d'amour. » Eh quoi ! lui dit le bon Cacique, tu ne m'as donc pas oublié ? Tu as bien raison ! Mon Peuple & moi, nous n'avons cessé de parler du généreux & cher Alonzo. Ils m'ont demandé que le jour où tu vins parmi nous, fût célébré, tous les ans, comme une fête. Tu crois bien que j'y ai consenti. C'en est une de te revoir ; & les larmes

de joie que tu nous vois répandre, en font de fideles témoins. »

Les travaux qu'Alonzo dirige, commencent dès le jour suivant, & sont poussés avec ardeur. Ils s'avançoient; le fort qui dominoit la plaine, & qui menaçoit le rivage, excitoit l'admiration des Indiens qui l'avoient élevé. Un soir, qu'avec Orozimbo & le Cacique de Tumbès, Alonzo parcouroit l'enceinte de la forteresse, & s'entretenoit avec eux de cette fureur de conquête qui avoit saisi les Espagnols, & qui dépeuploit leurs pays pour dévaster un nouveau monde, il apperçut de loin le vaisseau de Gomès qui s'avançoit à voiles déployées. Il regarde, & ne doutant pas que ce ne fût le vaisseau de Pizarre : » Les voilà, les voilà, dit-il. Quelle diligence incroyable a si fort pressé leur retour ? Le ciel les seconde, les vents semblent leur obéir. » Comme il disoit ces mots, tout à coup, au milieu d'une sérénité perfide, un tourbil-

lon de vent s'éleve sur la mer. Les flots, qu'il roule sur eux-mêmes, s'enflent en écumant, & semblent bouillonner. Dans le même instant, un nuage, roulé comme les flots, s'abaisse, s'étend, s'arrondit, se prolonge en colonne fluide, dont la base touche à la mer, forme une pompe, où l'onde émue, cédant au poids de l'air qui la presse à l'entour, monte jusqu'au nuage, & va lui servir d'aliment.

Molina reconnut ce prodige, si redouté des matelots, qui lui ont donné le nom de *trombe*; &, à la vue du danger qui menaçoit les Castillans, il oublia leurs crimes, les maux qu'ils avoient faits, les maux qu'ils alloient faire encore; il se souvint seulement que leur Patrie étoit la sienne, & son cœur fut saisi de crainte & de compassion.

Gomès eut beau se hâter de faire ployer les voiles, pour ne pas donner prise au tourbillon rapide qui envelop-

poit son vaisseau , le vent le saisit , l'entraîna jusque sous la colonne d'eau , qui , rompue par les antennes , tomba comme un déluge sur le navire , & l'engloutit.

» Le ciel est juste , s'écria Orozimbo. Qu'ainsi périssent tous les brigands qui ont ravagé , détruit , inondé de sang ma Patrie ! Cacique , lui dit Molina , réservez votre haine & vos malédictions pour les heureux coupables. Le malheur a le droit sacré de purifier ses victimes ; & celui que le ciel punit , devient comme innocent pour nous. » Orozimbo rougit de la joie inhumaine qu'il venoit de faire éclater. » Pardon , dit-il ; j'ai tant souffert ! j'ai tant vu souffrir mes amis. »

Le calme renaît. La colonne & le navire avoient disparu. Mais , peu d'instans après , on apperçut de loin deux malheureux , échappés du naufrage , qui nageoient à l'aide d'un banc dont ils s'étoient saisis. » Ah ! s'écrie Oro-

zimbo, ils respirent encore, il faut les secourir. Cacique, hâtez-vous; détachez des canots, pour les sauver, s'il est possible. Je vais au-devant d'eux. » Il dit, & soudain se jete à la nage. Un canot le suivit de près, & le joignit avant qu'il eût atteint le bois flottant au gré de l'onde, que ces malheureux embrassoient.

Ces malheureux étoient sa sœur & son ami, qui, prévoyant la chute de la trombe, s'étoient élancés dans les eaux, plus hardis que les Castillans, & plus exercés à la nage. » On vient à nous, courage, ma chere Amazili, disoit Télasco; soutiens-toi; nous touchons au salut. — Ah! je succombe, disoit-elle; ma foiblesse est extrême; mes défaillantes mains vont abandonner leur appui. Si l'on tarde un moment encore, c'en est fait, tu ne me verras plus. »

Cependant leur libérateur, monté sur le canot, fait redoubler l'effort des rames. Il arrive, il se penche, il tend

les bras : » Venez, dit-il, ô qui que vous soyez, vous êtes nos amis, puisque vous êtes malheureux. » Le péril, le trouble, l'effroi, l'image de la mort présente empêcha de le reconnoître. Amazili saisit la main qu'il lui tendoit. Il la prend dans ses bras, l'enleve, & reconnoît sa sœur, une sœur adorée. Il jete un cri. » Ciel ! est-ce toi ? ma sœur ! ma chere Amazili ! Ah ! laisse-moi, dit-elle, d'une voix expirante, & sauve Télasco. » A ce nom, Orozimbo, la laissant étendue au milieu des rameurs, s'élançe dans les flots, où son ami surnage encore ; il le saisit par les cheveux, dans le moment qu'il enfonçoit, regagne la barque, y remonte, & y enleve son ami.

Télasco, qui l'a reconnu, succombe à sa joie ; il l'embrasse, & sentant ses genoux ployer, il tombe auprès d'Amazili. Orozimbo, qui croit les voir expirer l'un & l'autre, les appelle à grands cris. Télasco revient le premier d'un

long évanouissement , mais c'est pour partager la crainte & la douleur de son ami. Livide , glacée , étendue entre son frere & son amant , Amazili respire à peine. Orozimbo sur ses genoux soutient sa tête languissante , dont les yeux sont fermés encore , & sur ce visage , où se peint la pâleur de la mort , il verse un déluge de larmes. Télasco cherche inutilement , à travers sa paupiere , quelques étincelles de vie. » Tu respires , lui disoit-il ; mais tu as perdu le sentiment. Tu n'entends plus ma voix ! Ton ame va-t-elle s'éteindre , & ton cœur se glacer ? Après tant de périls , après t'avoir sauvée , ô moitié de mon ame ! la mort , la mort cruelle te saisit dans nos bras ! O mon cher Orozimbo , le jour qui nous rassemble sera-t-il le plus malheureux de tes jours & des miens ! N'as-tu revu ta sœur que pour l'ensevelir ? n'as-tu embrassé ton ami , ne l'as-tu retiré des flots , que pour le voir , désespéré , s'y précipiter pour jamais ? »

Cependant le canot avoit abordé au rivage, & le Cacique & Molina ne fa-voient que penser de cet événement. » Ah ! vous voyez le plus heureux des hommes, si je puis ranimer cette femme expirante, leur dit Orozimbo; c'est ma sœur; voilà cet ami dont je vous ai tant de fois parlé. Le ciel réunit dans mes bras ce que j'ai de plus cher au monde. Ah ! s'il est possible, aidez-moi à rendre la vie à ma sœur. »

Lorsqu'Amazili, ranimée, ouvrit les yeux à la lumière, elle crut, au sortir d'un pénible sommeil, être abusée par un songe. Elle regarde autour d'elle; elle n'ose en croire ses yeux. » Quoi ! dit-elle, est-ce vous ? mon frere ! mon ami ! Parlez, rassurez-moi. — Oui, tu revois Télasco. — Tous mes sens sont troublés ; mon ame est égarée ; je ne fais encore où je suis. Télasco ! j'étois avec toi, & nous allions périr ensemble. Mais mon frere ! — Il est dans tes bras. Notre bonheur est un prodige.

prodige. — Hélas ! je suis trop foible pour l'excès de ma joie. Viens, Télasco, retiens mon ame sur mes levres ; je sens qu'elle va s'échapper. » Elle acheve à peine ces mots ; & sans un déluge de larmes qui soulagea son cœur, elle alloit expirer. Télasco recueillit ces larmes. » Rends le calme à tes sens , respire, ô mon unique bien ! lui disoit-il, vis pour aimer, pour rendre heureux un frere, un époux qui t'adorent. — Mon ami ! mon frere ! c'est vous ! redisoit-elle mille fois en leur tendant les mains ; je retrouve tout ce que j'aime ! Dites-moi sur quels bords , & quel prodige nous rassemble. Sommes-nous chez un Peuple ami ? — Vraiment ami , lui dit Alonzo ; & je vous réponds de son zele. Voilà son Roi qui nous est dévoué ; & plus loin , par delà ces hautes montagnes, regne un Monarque plus puissant, qui nous comble de ses bienfaits. »

La joie & le ravissement de ces trois Mexicains ne peut se concevoir. Ils ne

se laissoient point d'entendre mutuellement leurs aventures : & le souvenir retracé des dangers qu'ils avoient courus, les faisoit fremir tour-à-tour.

Cependant le rempart s'éleve: Alonzo le voit s'achever. Il instruit, il exerce le Cacique & son Peuple à la défense de leurs murs, & après avoir tout prévu, tout disposé pour leur défense, il retourne auprès de l'Inca, suivi de ses trois Mexicains.

Ataliba reçut avec tant de bonté la sœur & l'ami d'Orozimbo, qu'en se voyant dans son palais, ils croyoient être au sein de leur Patrie, dans la Cour des Rois leurs aïeux.

Mais ce Monarque généreux étoit loin de jouir lui-même du repos qu'il leur procuroit. Une profonde mélancholie s'est emparée de son ame. Puissant, aimé, révééré de son Peuple, il fait des heureux, & il ne l'est point. La fortune, envieuse de ses propres dons, a mêlé l'amertume des chagrins

domestiques aux douceurs apparentes
de la prospérité.

CHAPITRE XXVI.

LA confiance d'Ataliba autorisoit Alonzo à chercher dans son ame le secret de cette tristesse dont il le voyoit consumé. » Inca, lui dit-il, j'apprehende que le danger qui te menace, & dont j'ai voulu t'avertir, ne t'ait frappé trop vivement. »

» Tu me soulages, lui dit l'Inca, en interrogeant ma tristesse. Je n'osois t'affliger; cependant j'ai besoin qu'un ami s'afflige avec moi. Ecoute. Il s'agit de mes droits au trône que j'occupe, & d'où l'Inca, Roi de Cusco, s'obstine à vouloir me chasser. J'aurois besoin, auprès de lui, d'un Ministre éclairé,

& d'un médiateur habile ; & j'ai jeté les yeux sur toi. Veux-tu l'être ? — Oui, répond Alonzo, si ta cause est juste. — Elle est juste ; & tu vas toi-même en juger. Apprends donc quel fut le génie de cet Empire dès sa naissance ; dans quelle vue il a été fondé ; & comment, destiné à s'agrandir sans cesse, il ne pouvoit, sans s'affoiblir, n'être pas enfin partagé. »

» Autrefois ce pays immense étoit habité par des Peuples sans loix, sans discipline & sans mœurs. Errans dans les forêts, ils vivoient de leur proie, & des fruits qu'une terre inculte sembloit produire par pitié. Leur chasse étoit une guerre que l'homme faisoit à l'homme. Les vaincus servoient de pâture aux vainqueurs. Ils n'attendoient pas le dernier soupir de celui qu'ils avoient blessé, pour boire le sang de ses veines ; (voyez Garcil. liv. 1, chap. 12,) ils le déchiroient tout vivant. Ils faisoient des captifs, & ils

les engraiſſoient pour leurs feſtins abominables. Si ces captifs avoient des femmes, ils les laiſſoient s'unir enſemble, ou ils les rendoient eux-mêmes leurs eſclaves fécondes, & ils dévoroient les enfans. »

» Quelques-uns d'entr'eux, par l'inſtinct de la reconnoiſſance, adoroient, dans la Nature, tout ce qui leur faiſoit du bien, les montagnes meres des fleuves, les fleuves mêmes & les fontaines qui arroſoient la terre & la fertilifoient, les arbres qui donnoient du bois à leurs foyers, les animaux doux & timides dont la chair étoit leur pâture, la mer abondante en poiſſons, & qu'ils appeloient leur nourrice (*Mama Cocha*, mere mer.) Mais le culte de la terreur étoit celui du plus grand nombre. »

» Ils s'étoient fait des Dieux de tout ce qu'il y avoit de plus hideux, de plus horrible ; car il ſemble que l'homme ſe plaiſe à s'effrayer. Ils ado-

roient le tigre , le lion , le vautour , les grandes couleuvres ; ils adoroient les élémens , les orages , les vents , la foudre , les cavernes , les précipices ; ils se prosternoient devant les torrens dont le bruit imprimoit la crainte , devant les forêts ténébreuses , au pied de ces volcans terribles qui vomissoient sur eux des tourbillons de flamme & des rochers brûlans. »

» Après avoir imaginé des Dieux cruels & sanguinaires , il fallut bien leur rendre un culte barbare comme eux. L'un crut leur plaire en se perçant le sein , en se déchirant les entrailles ; l'autre , plus forcené , arracha ses enfans de la mamelle de leur mere , & les égorgea sur l'autel de ses Dieux altérés de sang. Plus la Nature frémissoit , plus la Divinité devoit se réjouir. On croyoit pouvoir tout attendre des Dieux à qui l'on immoloit tout ce qu'on avoit de plus cher (1).

(1) Voyez Garcil. liv. 1 , chap. 2.

» Celui dont les rayons animent la Nature, vit cet égarement ; & il en eut pitié. Il n'est pas étonnant, dit-il, que des insensés soient méchans. Au lieu de les punir de s'égarer dans les ténèbres, envoyons-leur la vérité ; ils marcheront à sa lumière. Il ne m'est pas plus difficile d'éclairer leur intelligence, que d'éclairer leurs yeux. »

» Il dit, & il envoie dans ces climats sauvages deux de ses enfans bien-aimés, le sage & vertueux Manco, & la belle Oello, sa sœur & son épouse (1). »

» Mon cher Alonzo, tu verras l'endroit célèbre & révérend où ces enfans du Soleil descendirent (2). Les Sauvages, répandus dans les forêts d'alentour, se rassemblèrent à leur voix.

(1) Garcil. liv. 1, chap. 15.

(2) Au bord d'un lac, à une lieue de Cusco. Les Incas y avoient élevé un magnifique temple au Soleil.

Manco apprit aux hommes à labourer la terre, à la semer, à diriger le cours des eaux, pour l'arroser; Oello instruisit les femmes à filer, à ourdir la laine, à se vêtir de ses tissus, à vaquer aux soins domestiques, à servir leurs époux avec un zèle tendre, à élever leurs enfans. »

» Au don des arts, ces fondateurs ajouterent le don des loix. Le culte du Soleil leur pere, ce culte inspiré par l'amour, fondé sur la reconnoissance, & qui ne couta jamais un soupir à la Nature, ni un murmure à la raison, fut la premiere de ces loix & l'ame de toutes les autres. »

» L'homme, étonné de voir si près de lui des biens qu'il ne soupçonnoit pas, l'abondance, la sûreté, la paix, crut recevoir un nouvel être. Ses besoins satisfaits, ses terreurs dissipées, le plaisir d'adorer un Dieu propice & bienfaisant, le devoir d'être juste & bon à son exemple, la facilité d'être

heureux, la bienveillance mutuelle, le charme enfin d'une innocente & paisible société, captiva tous les cœurs. Honteux d'avoir été aveugles & barbares, ces Peuples se laisserent apprivoiser sans peine, & ranger sous de douces loix. Cusco fut bâti par leurs mains; cent villages l'environnerent (1); & le véritable Manco, avant d'aller se reposer auprès du Soleil son pere, vit prospérer, dès sa naissance, l'Empire qu'il avoit fondé. »

» Son fils aîné lui succéda (2); & comme lui, par la douceur, la persuasion, les bienfaits, il recula les bornes de cet heureux Empire. »

» Le fils aîné de celui-ci (3) fit res-

(1) Treize à l'orient, trente à l'occident, vingt au nord, quarante au midi.

(2) Sinchi Roca, deuxième Roi. Il conquiert vingt lieues de pays, au midi.

(3) Loque Yupangué, troisième Roi. Il conquiert quarante lieues de pays du nord au sud, & vingt du couchant au levant.



pecter ses armes, mais ne les employa qu'à rendre ses voisins dociles, sans tremper ses mains dans leur sang. »

» Son successeur (1) fut moins heureux : les Peuples qu'il vouloit gagner, le forcerent de les combattre (2). Le premier combat fut sanglant ; mais le vainqueur, par ses vertus, se fit pardonner sa victoire. Sa valeur apprit à le craindre ; sa clémence apprit à l'aimer. »

» Le fils aîné de ce héros (3) fit des conquêtes encore plus vastes, sans couter ni larmes ni sang aux Peuples

(1) Maïta Capac, quatrième Roi, conquît quatre-vingt-dix lieues d'étendue, dans le pays de Cunti Suyu.

(2) Ceux de Cayaviri, Peuple du midi, qu'il assiégea sur leur montagne. Il combattit aussi les Collas au passage d'une rivière, les Peuples des montagnes d'Atom-Puna, & ceux de Villili & Dallia au couchant.

(3) Capac Yupangué, cinquième Roi. Ses conquêtes s'étendoient, au couchant,



qu'il soumit à son obéissance. Son retour à Cusco fut le plus beau triomphe : il y fut porté par des Rois. »

» Les Incas qui lui succéderent (1), furent obligés quelquefois, pour dompter des Peuples féroces, d'assiéger leur retraite, de les y repousser, & de leur laisser prendre conseil de la nécessité. Mais nos armes les attendoient, & ne les provoquoient jamais. On avoit pour maxime de les abandonner, plutôt que de les détruire, s'ils s'obsti-

jusqu'à la mer ; au midi, jusqu'à Tatira, au pays des Carchas ; à l'orient, jusqu'au pied de la montagne des Antis ; au nord, jusqu'à Racuna, dans la province de Chinca.

(1) Roca, surnommé Pleure - sang, sixième Roi.

Septième, Viracocha.

Huitième, Pachacutec.

Neuvième, Yupangué.

Dixième, Tupac Yupangué.

Onzième, Huaina Capac, père des deux Incas régnans.

noient à vivre indépendans & malheureux. La paix alloit au-devant d'eux, toujours indulgente & facile, n'exigeant de ces rebelles que de consentir à goûter les biens qu'elle leur présentoit (1). Engager le monde à être heureux, fut le grand projet des Incas. Un culte pur, de sages loix, des lumieres, des arts utiles, étoient les fruits de la victoire; & ils les laissoient aux vaincus. Telle a été, pendant onze regnes, leur ambition & leur gloire; tel a été le prix de leurs travaux. »

» Cependant, plus on étendoit les limites de cet Empire, plus on avoit de peine à les garder. Dans tout l'es-

(1) Lorsqu'affiégés sur leurs montagnes, ils manquoient de subsistances, & qu'on trouvoit leurs enfans & leurs femmes paissant l'herbe dans les vallons, on leur donnoit à manger & on les renvoyoit, chargés de vivres, vers leurs peres & leurs maris, avec des offres de paix & d'amitié.

pace de dix regnes, l'Empire n'avoit vu qu'une seule révolte. Mon pere, le plus doux & le plus juste des Rois, en vit trois, l'une vers le nord, deux au midi de ces montagnes. Les extrémités reculées n'étoient plus sous les yeux du Monarque. Vers l'aurore, on avoit franchi la haute barriere des Andes (1); on touchoit à la mer dans les régions du couchant; vers le nord & vers le midi, nous avons encore à pénétrer dans des déserts profonds & vastes; enfin le plan de nos conquêtes embrassoit tout ce continent. Il exigeoit donc un partage entre les enfans du Soleil. »

» Mon pere, après avoir conquis cette vaste & riche province, a cru que le moment du partage étoit arrivé. Il avoit épousé deux femmes; l'une

(1) Montagnes des Antis, depuis appelées Cordelières.

étoit Ocello, sa sœur; l'autre, Zulma, fille du sang des Rois (1). Huascar est l'aîné des enfans d'Ocello; il possède Cusco, la ville du Soleil, & l'Empire de nos ancêtres. Je suis l'aîné des enfans de Zulma; & la province de Quito, ce fruit des exploits de mon pere, est l'héritage qu'en mourant il a bien voulu me laisser. »

» A-t-il pu disposer d'un bien qu'il ne tenoit que de lui-même, qu'il ne devoit qu'à sa valeur ? C'est ce qui cause, entre mon frere & moi, des débats qui seront sanglans, s'il me force à prendre les armes. »

» Mon frere est altier & superbe. Son froid orgueil ne fut jamais fléchi. Au mépris de la volonté & de la mémoire d'un pere, il exige de moi que je descende du trône, & que je me

(1) Des Caciques, Rois de Quito, avant la conquête de cette province.

range sous ses loix. Tu sens si je puis m'y résoudre. J'aime mon frere ; il m'est affreux de voir sa haine me poursuivre ; il m'est affreux de penser que son Peuple & le mien vont être ennemis l'un de l'autre , & qu'une guerre domestique , allumée entre les Incas , va les livrer , demi-vaincus , à un oppresseur étranger. Mais ce sceptre , ce diadème , c'est de mon pere que je les tiens ; laisserai-je outrager mon pere ? Il n'est rien qu'à titre d'égal , d'allié , de frere & d'ami , Huascar n'obtienne de moi. Veut-il étendre ses conquêtes par delà les bords du Mauli (1) , ou sur le fleuve des Coulevres (2) ? Je le seconderai. Lui reste-t-il encore , dans les vallées de Nasca ou de Pisco , quelques rebelles à dompter ? Je l'aiderai à les

(1) Riviere du Chili.

(2) Amarumayu , aujourd'hui la riviere de la Plata.

soumettre. Ses ennemis seront les
 miens. Mais pourquoi demander ma
 honte ? pourquoi vouloir déshonorer &
 avilir son propre sang ? Les larmes que
 tu vois s'échapper de mes yeux, te
 sont témoins de ma franchise. Je dé-
 sire ardemment la paix : je suis sen-
 sible, mais je suis violent, & je ne
 crains sur-tout moi-même. C'est à toi,
 cher Alonzo, à nous sauver des maux
 dont la discorde nous menace. Va
 trouver mon frere à Cusco. L'humani-
 té réside dans ton cœur, & la vérité
 sur tes levres ; ta candeur, ta droiture,
 l'ascendant naturel de ta raison sur
 nos esprits, enfin ce charme si tou-
 chant que tu donnes à tes paroles,
 le fléchira peut-être, & nous épar-
 gnera d'effroyables calamités. Ne crains
 pas d'exprimer trop vivement l'horreur
 que me fait la guerre civile ; mais aussi
 ne crains pas d'affurer que jamais je
 n'abandonnerai mes droits. Mon pere,
 en mourant, m'a placé sur un trône

élevé, affermi par lui-même ; il faut m'en arracher sanglant. »

Alonzo sentit l'importance & les difficultés d'une telle entremise ; mais il voulut bien s'en charger ; & tout fut préparé dans peu pour donner à son ambassade une splendeur qui répondit à la majesté des deux Rois.

CHAPITRE XXVII.

AVANT le départ d'Alonzo, l'Inca, pour entreprendre l'ouvrage de la paix sous de favorables auspices, fit un sacrifice au Soleil. Les Mexicains y assistèrent, & Alonzo lui-même, sans y participer, crut pouvoir en être témoin.

Les Vierges du Soleil, admises dans son temple, servoient le Pontife à l'autel. C'est de leur main qu'il recevoit

le pain du sacrifice (1) ; & l'une d'elles, après l'offrande, le présentoit aux Incas.

La destinée de Cora voulut qu'en ce jour solemnel ce fût elle qui dût remplir ce ministère si funeste.

Alonzo, par une faveur signalée du Monarque, étoit placé auprès de lui. La Prêtresse s'avance, un voile sur la tête, & le front couronné de fleurs. Ses yeux étoient baissés ; mais ses longues paupieres en laissoient échapper des feux étincelans. Ses belles mains trembloient ; ses levres palpitantes, son sein vivement agité, tout en elle exprimoit l'émotion d'un cœur sensible. Heureuse si ses yeux timides ne s'étoient pas levés sur Alonzo ! Un regard la perdit ; ce regard imprudent lui fit voir le plus redoutable ennemi de son repos & de son innocence. Lui, dont la grâce &

(1) Ce pain étoit fait du maïs le plus pur : on l'appeloit Cancu.

la beauté, chez les féroces anthropophages, avoient apprivoisé des cœurs nourris de sang, quel charme n'eut-il pas pour le cœur d'une Vierge, simple, tendre, ingénue, & faite pour aimer ! Ce sentiment, dont la Nature avoit mis dans son sein le germe dangereux, se développa tout à coup.

Dans le tressaillement que lui causa la vue de ce mortel, dont la parure relevoit encore la beauté, peu s'en fallut que la corbeille d'or qui contenoit l'offrande, ne lui tombât des mains. Elle pâlit; son cœur suspendit tout à coup & redoubla ses battemens. Un frisson rapide est suivi d'un feu brûlant qui coule dans ses veines; & sur ses genoux défaillans elle a peine à se soutenir.

Son ministère enfin rempli, elle retourne vers l'autel. Mais Alonzo, présent à ses esprits, semble l'être encore à ses yeux. Interdite & confuse de son égarement, elle jete un regard sup-

pliant sur l'image du Soleil; elle y croit voir les traits d'Alonzo. » O Dieu ! dit-elle, ô Dieu ! quel est donc ce délire ? Quel trouble ce jeune Etranger a mis dans tous mes sens ! Je ne me connois plus. »

Le sacrifice & les vœux offerts, l'Inca, suivi de sa Cour, se retire; les Prêtresses sortent du temple, & rentrent dans l'asyle inviolable & saint qui les cache aux yeux des mortels.

Cette retraite, où Cora voyoit couler ses jours dans une paisible langueur, fut pour elle, dès ce moment, une prison triste & funeste. Elle sentit tout le poids de sa chaîne; & son cœur ne désira plus qu'un désert & la liberté, un désert où fût Alonzo : car elle ne cessoit de le voir, de l'entendre, de lui parler, & de se plaindre à lui, comme s'il eût été présent. » Quoi ! jamais, jamais, disoit-elle, l'illusion que je me fais ne sera qu'une illusion ! Ah ! pourquoi t'ai-je vu, charme uni-

que de ma pensée, si je suis condamnée à ne te plus revoir ? Ah ! du moins, avant que j'expire, viens, mortel adoré, viens voir quel ravage ta seule vue a causé dans un foible cœur ; viens voir & plaindre ta victime. Où es-tu ? Daignes-tu penser à moi, à moi qui brûle, qui me meurs du désir, sans espoir, de te revoir encore ? Hélas ! quel malheur est le mien ! je sens qu'un pouvoir invincible m'attire sans cesse vers lui ; sans cesse mon ame s'élançe hors de ces murs pour le chercher ; dans la veille & dans le sommeil, lui seul occupe mes esprits ; je donnerois ma vie pour qu'un seul de mes songes pût se réaliser, ne fût-ce qu'un moment, & ce moment, on l'a retranché de ma vie ! O Dieu bienfaisant ! est-ce toi qui te plais à tyranniser, à déchirer un cœur sensible ? Tu fais si le mien consentoit au serment que t'a fait ma bouche. Un pouvoir absolu me l'a fait prononcer ; mais la Nature, par un cri

qui a dû s'élever jusqu'à toi , réclamoit dans le même instant contre une injuste violence. Mon cœur n'est point parjure ; il ne t'a rien promis. Rends-moi donc à moi-même. Hélas ! suis-je digne de toi ? Trop foible , trop fragile , un seul moment , tu le vois , un seul regard a mis le trouble dans mon ame : éperdue , insensée , je ne commande plus à ma raison ni à mes sens. » A ces mots , prosternée , & n'osant plus voir la lumière du Dieu qu'elle croyoit trahir , elle se couvroit le visage de son voile arrosé de larmes. Mais bientôt l'image d'Alonzo , & cette pensée accablante , *Je ne le verrai plus* , venant s'offrir encore , faisoient éclater sa douleur. » O mon pere ! qu'avez-vous fait ? que vous avois-je fait moi-même ? pourquoi me séparer de vous ? pourquoi m'ensevelir vivante ? Hélas ! j'avois pour vous une vénération si tendre ! je vous aurois servi avec tant de zele & d'amour ! O mon pere ! mon

pere ! vous m'aurez vue auprès de vous , douce consolation de votre paisible vieillesse , partager avec mon époux le devoir de vous rendre heureux , élever sous vos yeux mes enfans.... Mes enfans ! Ah ! jamais je ne ferai mere ; jamais ce nom cher & sacré ne fera tressaillir mon cœur. Ce cœur est mort aux sentimens les plus tendres de la Nature : ses penchans les plus doux , ses plaisirs les plus purs me sont interdits pour jamais. »

Cet éclair rapide & terrible, qui embrâse à la fois deux cœurs faits l'un pour l'autre , avoit frappé le jeune Espagnol au même instant que la jeune Indienne. Etonné de voir tant de charmes , ému , troublé jusqu'à l'ivresse , d'un seul regard qu'elle lui avoit lancé , il la suivit des yeux au fond du temple ; & il fut jaloux du Dieu même , en le lui voyant adorer.

Sombre , inquiet , impatient , il retourne au palais. Tout l'afflige & le

gène. Il veut rappeler sa raison ; il se reproche un fol amour, il le condamne, il en rougit, il veut l'éloigner de son ame ; vain reproche ! efforts inutiles ! La réflexion même enfonce plus avant le trait qu'il voudroit arracher. Un seul regard de la Prêtresse a versé au fond de son cœur le doux poison de l'espérance. Des vœux indissolubles, un étroit esclavage, une garde incorruptible & vigilante, une austere prison, il voit tout ; & il espere encore. Il lui est impossible de posséder Cora, mais non pas d'avoir su lui plaire ; » & si elle m'aimoit, disoit-il, si elle savoit que je l'adore, si nos deux cœurs, d'intelligence, pouvoient du moins s'entendre, ah ! ce seroit assez. »

En s'occupant d'elle sans cesse, il passoit mille fois le jour par tous les mouvemens d'un amour insensé. Mais la réflexion le rendoit à lui-même, & lui faisoit voir l'imprudence & la honte de ses transports. Chez un Peuple reli-

gieux, oser tenter un sacrilège ! dans la Cour d'un Roi, son ami, violer les droits de l'hospitalité ! exposer celle qu'il aimoit à l'opprobre & au châti-ment qui suivroient l'oubli de ses vœux ! C'étoient autant de crimes, dont un seul eût suffi pour faire frémir Alonzo. Il en repoussoit la pensée, bien résolu de n'y jamais céder.

Seulement il alloit nourrir sa profonde mélancholie autour de l'enceinte sacrée des murs qui renfermoient Cora. L'enclos des Vierges étoit vaste & ombragé d'arbres épais, dont la hauteur majestueuse ajoutoit encore au respect qu'imprimoit ce lieu révééré. » C'est sous ces arbres, disoit-il, que la belle Cora respire. Hélas ! peut-être elle y gémit ; & ni la pitié ni l'amour n'oseroient entreprendre de rompre ses liens. Ces murs sont élevés, la garde en est sévère ; mais combien ne seroit-il pas facile encore d'y pénétrer ! C'est leur sainteté qui les garde. L'amour, cet

ennemi fatal du repos & de l'innocence, l'amour, tel que je le ressens, n'est point connu de ce bon Peuple. L'habitude à ne désirer que les biens qui lui sont permis, le fait marcher paisiblement dans l'étroit sentier de ses loix. Qu'elles sont cruelles ces loix, dont la jeunesse, la beauté, l'amour, sont les tristes victimes ! Qu'il seroit juste & généreux de les affranchir ! » A ces mots, effrayé lui-même de sentir tressaillir son cœur, il s'éloignoit. » Ah ! disoit-il, est-ce là ce projet si beau, si magnanime qui m'avoit amené à la Cour de l'Inca ? Je m'annonce comme un héros ; je finis par être un perfide, un foible & lâche ravisseur ! »

Ainsi sa vertu combattoit ; elle auroit triomphé sans doute. Mais un événement terrible la fit céder aux mouvemens de la crainte & de la pitié.

CHAPITRE XXVIII.

HEUREUX les Peuples qui cultivent les vallées & les collines que la mer forma dans son sein, des sables que roulent ses flots, & des dépouilles de la terre ! Le pasteur y conduit ses troupeaux sans alarmes ; le laboureur y sème & y moissonne en paix. Mais malheur aux Peuples voisins de ces montagnes fourcilleuses, dont le pied n'a jamais trempé dans l'océan, & dont la cyme s'éleve au dessus des nues ! Ce sont des soupiroux que le feu souterrain s'est ouvert, en brisant la voûte des fournaies profondes où sans cesse il bouillonne. Il a formé ces monts, des rochers calcinés, des métaux brûlans & liquides, des flots de cendre & de bitume qu'il lançoit,

& qui , dans leur chute , s'accumuloient aux bords de ces gouffres ouverts. Malheur aux Peuples que la fertilité de ce terrain perfide attache : les fleurs , les fruits & les moissons couvrent l'abîme sous leurs pas. Ces germes de fécondité , dont la terre est pénétrée , sont les exhalaisons du feu qui la dévore ; sa richesse , en croissant , présage sa ruine ; & c'est au sein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ses heureux possesseurs. Tel est le climat de Quito. La ville est dominée par un volcan terrible (1), qui , par de fréquentes secousses , en ébranle les fondemens.

Un jour que le Peuple Indien , répandu dans les campagnes , labouroit , semoit , moissonnoit , (car ce riche val-

(1) Pichencha. Voyez la description de ce volcan & ses éruptions en 1538 & 1660 , dans la Relation du voyage de M. de la Condamine.

lon présente tous ces travaux à la fois,)
 & que les filles du Soleil, dans l'intérieur de leur palais, étoient occupées les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tissus de laine dont le Pontife & le Roi sont vêtus, un bruit sourd se fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, semblable à celui de la mer, lorsqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît, & se change bientôt en un mugissement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent; le temple & les palais chancelent & menacent de s'érouler; la montagne s'ébranle, & sa cyme entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide, & des tourbillons de fumée qui rougissent, s'enflamment, & lancent dans les airs des éclats de rocher brûlans qu'ils ont détachés de l'abîme: superbe & terrible spectacle, de voir des rivieres de feu bondir à flots étincelans à travers des monceaux

de neige, & s'y creuser un lit vaste & profond.

Dans les murs, hors des murs, la désolation, l'épouvante, le vertige de la terreur se répandent en un instant. Le laboureur regarde, & reste immobile. Il n'oseroit entamer la terre, qu'il sent comme une mer flottante sous ses pas. Parmi les Prêtres du Soleil, les uns, tremblans, s'élancent hors du temple; les autres, consternés, embrassent l'autel de leur Dieu. Les Vierges éperdues sortent de leurs palais, dont les toits menacent de fondre sur leur tête; & courant dans leur vaste enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même n'ose approcher pour les secourir.

Alonzo seul, errant autour de cette enceinte, entend leurs gémissantes voix. Dans le péril de la Nature entière, il ne tremble que pour Cora. Les cris qui frappent son oreille, lui semblent

tous être le sien. Egaré, frémissant de douleur & de crainte, & pareil au ramier qui, d'une aile tremblante, voltige autour de la prison où sa colombe est enfermée, ou tel plutôt que la lionne, qui, l'œil étincelant, rode & rugit autour du piège - où l'on a pris les lionceaux, il cherche, il découvre à la fin des ruines & un passage. Transporté de joie, il gravit sur les débris du mur sacré. Il pénètre dans cet asyle où nul mortel jamais n'osa pénétrer avant lui. Les ténèbres le favorisent ; un jour lugubre & sombre a fait place à la nuit ; la nuit n'est éclairée que par les flots brûlans qui s'élancent de la montagne ; & cette effroyable lueur, pareille à celle de l'Erebe, ne laisse voir aux yeux d'Alonzo que comme des ombres errantes, les Prêtresses du Soleil courant épouvantées dans les jardins de leur palais.

D'autres yeux que ceux d'un amant, tout occupé de l'objet qu'il adore,

chercheroit inutilement l'une d'elles entre ses compagnes. Alonzo reconnoît Cora. Les grâces qui, dans la frayeur, ne l'ont point abandonnée, la lui font distinguer de loin. Il retient ses premiers transports, de peur de l'effrayer. Il s'avance d'un pas timide. » Cora, lui dit-il de la voix la plus douce & la plus sensible, un Dieu veille sur vous, & prend soin de vos jours. » A cette voix, Cora s'arrête intimidée; & à l'instant la terre tremble, & la montagne, avec éclat, jete une colonne de flamme, qui, dans l'obscurité, découvre aux yeux de la Prêtresse son amant qui lui tend les bras.

Soit par un mouvement soudain de frayeur, ou d'amour peut-être, Cora se précipite & tombe évanouie dans les bras du jeune Espagnol. Il la soutient, il la ranime, il tâche de la rassurer. » O toi, lui dit-il, que j'adore depuis que je t'ai vue au temple, toi pour qui seule je respire, Cora, ne

crains rien : c'est le ciel qui t'envoie un libérateur. Suis-moi. Quittons ces lieux funestes ; laisse-moi te sauver. »

Cora, foible & tremblante, s'abandonne à son guide. Il l'emporte ; il franchit sans peine les débris du mur écroulé ; & le premier asyle qui s'offre à sa pensée, est le vallon de Capana, du Cacique, ami de Las-Cafas.

» Où vais-je ? lui disoit Cora ; la frayeur a troublé mes sens. Je ne fais où je suis ; je ne fais même qui vous êtes. Que vais-je devenir ? Ayez pitié de moi. — Vous êtes, lui dit Alonzo, sous la garde d'un homme qui ne respire que pour vous. Je vous mene loin du danger, dans un vallon délicieux, où un Cacique, mon ami, vous recevra comme sa fille. — Ah ! cachez-moi plutôt, dit-elle, à tous les yeux. Il y va de ma vie ; il y va de bien plus ! Vous ignorez la loi terrible que vous me faites violer. Me voilà hors de cet asyle où je devois vivre cachée. Je suis

les pas d'un homme , après avoir fait vœu de fuir à jamais tous les hommes. A quoi m'exposez-vous ? Ah ! plutôt laissez-moi périr. »

» Cora, lui répondit Alonzo , le premier devoir de tout ce qui respire ; comme son premier sentiment, c'est le soin de sa propre vie ; & dans un moment où la mort vous environne & vous poursuit , il n'est ni vœu ni loi qui doivent s'opposer à ce mouvement invincible. Quand tout sera calmé, demain avant l'aurore , vous rentrerez dans ces jardins , où vos compagnes effrayées auront passé la nuit sans doute , & le secret de votre absence ne fera jamais révélé. »

Cependant le péril s'éloigne , & bientôt il s'évanouit. La terre cesse de trembler , le volcan cesse de mugir. Cette pyramide de feu , qui s'élevait du sommet de la montagne , s'émouffe , & paroît s'enfoncer ; les noirs tourbillons de fumée dont le ciel étoit ob-

seurci, commencent à se dissiper; un vent d'orient les chasse vers la mer. L'azur du ciel s'épure; & l'astre de la nuit, par sa consolante clarté, semble vouloir rassurer la Nature.

Dans ce moment, Alonzo & sa tendre compagne traversoient de belles prairies, où mille arbres, chargés de fruits, entrelaçoient leurs rameaux. Les rayons tremblans de la lune, perçant à travers le feuillage, alloient nuancer la verdure, & se jouer parmi les fleurs. » Respire, ma chère Cora, dit Alonzo, repose-toi; & dans le calme & le silence d'une nuit qui nous favorise, laisse-moi me rassasier du plaisir de te voir, d'adorer tant de charmes. » Cora consentit à s'asseoir. Le premier soin d'Alonzo fut de cueillir des fruits, qu'il vint lui présenter. Le doux savante, le palta, d'un goût plus ravissant encore, la moëlle du coco, son jus délicieux, furent les mets de ce festin.

Assis aux genoux de Cora, Alonzo respiroit à peine. Le trouble, le faiblissement, cette timidité craintive qui se mêle aux brûlans désirs, & dont l'émotion redouble aux approches du bonheur, suspendent son impatience. Il presse de ses mains, il presse de ses lèvres la main tremblante de Cora.

» Fille du ciel, lui disoit-il, est-ce bien toi que je possède, toi, l'unique objet de mes vœux ? Qui m'eût dit qu'un prodige, dont frémit la Nature, s'opéroit pour nous réunir, & qu'il n'épouvantoit la terre, que pour nous dérober aux yeux de tes surveillans humains ? Un Dieu, sans doute, a pris pitié de mon amour & de mes peines. Ah ! profitons de sa faveur. Nous voilà seuls, libres, cachés, & n'ayant pour témoin que la nuit, qui jamais n'a trahi les tendres amans. Mais ces instans si précieux s'écoulent ; n'en perdons plus aucun ; & , si je te suis cher, dis-moi : Sois heureux. — » Sois heureux, dit-elle ; »

elle; » & dès ce moment un nuage se répandit sur l'avenir.

A leurs yeux tout s'est embelli. La sérénité de la nuit, la solitude, le silence ont pour eux un charme nouveau. » Ah ! le délicieux séjour ! disoit Cora. Pourquoi chercher un autre asyle ? Cette douce clarté, ces gazons, ces feuillages semblent nous dire : Où voulez-vous aller ? où ferez-vous mieux qu'avec nous ? — O douce moitié de moi - même, dit Alonzo, ainsi toujours puisses-tu te plaire avec moi ! Passons ici la nuit, & demain, dès l'aube du jour, fuyons des lieux où tu es captive. Allons... que fais-je ? où le destin nous conduira ; fût-ce dans un antre sauvage, j'y vivrois heureux avec toi ; & sans toi, je ne puis plus vivre. » Ainsi le fol amour faisoit parler Alonzo. Cora le pressoit dans ses bras ; & il sentoit tomber sur son visage les larmes qu'elle répandoit. » Mon ami, lui dit-elle, éloignons,

s'il se peut , une prévoyance affligeante. Je suis avec toi , je ne veux m'occuper que de toi : qu'un bien que j'ai tant souhaité ne soit pas mêlé d'amertume. »

Cora ne savoit point encore le nom de son amant ; elle désira de l'entendre , & le répéta mille fois. Il lui parla de sa Patrie ; il voulut même la flatter de la douce espérance de voir un jour avec lui les bords où il étoit né. Elle n'en fut point abusée , & la réflexion cruelle écarta cette illusion. Enfin le sommeil suspendit tous les mouvemens de leurs ames ; & Cora , aux genoux d'Alonzo , reposa jusqu'au point du jour.

L'étoile du matin éveille les oiseaux , & leurs chants éveillent Alonzo. Il ouvre les yeux , & il voit Cora : ses yeux parcurent mille charmes. Il approche sa bouche de ces levres de rose , où la volupté lui sourit ; il en respire l'haleine ; & son ame y vole , attirée par un souffle délicieux.

Cora s'éveille ; un tressaillement , mêlé de frayeur & de joie , exprime son émotion. » Est-ce toi , dit-elle en se précipitant dans le sein d'Alonzo , est-ce bien toi que je retrouve ? Ah ! je croyois t'avoir perdu. — Non , Cora , non ; rassure-toi : nous ne ferons point séparés. Mais hâtons - nous ; voici l'aube du jour ; gagnons le détroit des montagnes ; & sur la foi de la Nature , qui nourrit les hôtes des bois , cherche avec moi , dans leur asyle , la liberté , le premier des biens après l'amour. — Ah ! cher Alonzo , dit Cora , que ne suis-je seule avec toi , dans ces forêts où elle regne ! que n'y suis-je inconnue au reste des mortels ! » Et , en disant ces mots , elle le ferroit dans ses bras ; elle frémissoit ; & ses yeux , attachés sur ceux de son amant , se remplissoient de larmes. Attendri & troublé lui-même , il la presse de lui avouer ce qui l'agite. Elle s'effraie du coup qu'elle va lui porter ;

mais elle cede enfin. » Délices de mon ame, mon cher Alonzo, lui dit-elle, mon cœur est déchiré, le tien va l'être; mais pardonne; un devoir sacré, un devoir terrible m'enchaîne; il va m'arracher de tes bras; voici le moment d'un éternel adieu. — Ah! que dis-tu, cruelle? — Ecoute. En me dévouant aux autels, mes paréns répondirent de ma fidélité. Le sang d'un pere, d'une mere, est garant des vœux que j'ai faits. Fugitive & parjure, je les livrerois au supplice; mon crime retomberoit sur eux; & ils en porteroient la peine: telle est la rigueur de la loi. — O Dieu! — Tu frémis! — Malheureuse! qu'as-tu fait? qu'ai-je fait moi-même? s'écria-t-il en se précipitant le front contre terre & en s'arrachant les cheveux. Que ne m'as-tu montré plutôt l'abîme où je tombois, où je t'entraînois? Laisse-moi. Ton amour, ta douleur, tes larmes redoublent l'horreur où je

fuis. . . . Que veux-tu ? que je te rem-
mene ? Tu veux ma mort. . . . Te rete-
nir ! oh ! non ; je ne suis pas un mon-
stre. Je ne souffrirai pas que tu sois par-
ricide ; je ne le souffrirai jamais. Va-
t-en. . . . cruelle ! . . . Arrête ! arrête !
Je me meurs. »

Cora , désolée & tremblante , étoit
revenue à ses cris , étoit tombée à ses
genoux. Il la regarde , il la prend dans
ses bras , l'arrose de ses pleurs , se sent
baigner des siens , lui jure un éternel
amour ; & , dans l'excès de sa dou-
leur , il s'égare & s'oublie encore.
» Que faisons-nous ? lui dit Cora ;
voilà le jour. Si nous tardons , il ne
fera plus temps ; & mon pere , & ma
mere , & leurs enfans , tout va périr.
Je vois le bûcher qui s'allume. — Viens
donc , viens , lui dit-il , avec le regard
sombre , l'air farouche du désespoir ; »
& tout à coup s'armant de force , de
cette force courageuse qui foule aux
pieds les passions , il la prend par la

main, &, marchant à grands pas, la remmene, pâle & tremblante, jusqu'au pied de ces murs, où elle va cacher son crime, son amour & son désespoir.

L'amour, dans l'ame de Cora, n'avoit été, jusqu'au moment de cette fatale entrevue, qu'un délire confus & vague; elle n'en connut bien la force que lorsqu'elle en eut possédé l'objet. Sa passion, en s'éclairant, a redoublé de violence; le souvenir & le regret en sont devenus l'aliment; & le désir, sans espérance, toujours trompé, toujours plus vif & plus ardent, en est le supplice éternel.

Mais du moins elle est sans remords & sans frayeur sur l'avenir. Le désordre de cette nuit, où chacun trembloit pour soi-même, n'a pas permis qu'on s'apperçût de sa fuite & de son absence; elle ne se fait point un crime de l'égarement où l'ont précipitée le péril, la crainte & l'amour. Sa plus

cruelle prévoyance est d'être en proie au feu qui la consume, & qui ne s'éteindra jamais. Son amant est plus malheureux. Il éprouve les mêmes peines, & de plus un souci rongeur qui le tourmente incessamment.

Oh ! sous combien de formes, diversement cruelles, l'amour tyrannise les cœurs ! Alonzo trembloit d'être pere ; & ce danger, que l'innocence déroboit aux yeux de Cora, étoit sans cesse présent aux siens. Il se rappelle avec effroi les plus doux momens de sa vie, & déteste l'amour qui l'a rendu heureux. Cependant il a fallu partir. Mais, en s'éloignant de Quito, il sentit son ame, attirée par une force irrésistible, se détacher de lui, s'élancer vers les murs où son amante gémissoit.

 CHAPITRE XXIX.

UNE route immense , applanie d'une extrémité de l'Empire à l'autre , à travers les hautes montagnes , les abîmes & les torrens (1) , monument prodigieux de la grandeur des Incas ; & sur cette route les arsenaux distribués par intervalles , les hospices sans cesse ouverts aux voyageurs , les forteresses & les temples , les canaux qui dans les campagnes

(1) La route de Quito à Cusco , & par delà , avoit cinq cents lieues. Elle fut faite sous le regne de Huaïna Capac. Sous le même regne , l'on en fit une de la même étendue dans le plat pays , & plusieurs autres qui traversoient l'Empire du centre aux extrémités. C'étoient des levées de terre de quarante pieds de largeur , qui mettoient les vallées au niveau des collines.

faisoient circuler l'eau des fleuves (1), les merveilles de la Nature, dans des climats nouveaux pour le jeune Espagnol, rien ne put effacer Cora de sa pensée. Son image, qu'en soupirant il écartoit toujours, lui revenoit sans cesse.

Enfin l'impérieuse voix de l'amitié se fit entendre. Alonzo tout à coup sortit comme d'un long délire; & en approchant de Cusco, les soins dont il étoit chargé commencerent à l'occuper. Il se fit précéder par trois Caciques, & s'annonça au Monarque en ces mots :
 » Un homme né par delà les mers, & vers les bords d'où le Soleil se leve, un Castillan, reçu dans la Cour de ton frere, vient te voir, & t'apporte des paroles de paix. »

La renommée des Castillans étoit

(1) Un de ces canaux, dans les plaines du couchant, avoit cent cinquante lieues de longueur du sud au nord.

parvenue à Cusco; & ce nom, devenu terrible, frappa le superbe Huascar. Il envoya au-devant d'Alonzo une partie de sa Cour, & le reçut lui-même dans toute la splendeur de la majesté des Incas, élevé sur un trône d'or, dans un palais dont les lambris, les murs même étoient revêtus de ce métal éblouissant, ayant à ses pieds vingt Caciques, & à ses côtés vingt tribus d'Incas descendans de Manco.

Alonzo, qui jamais n'avoit rien vu de si auguste, en fut saisi d'étonnement. Le Prince, avec une bonté majestueuse, lui fit signe de s'approcher, & de parler.

« Inca, lui dit Alonzo, c'est un ^{de} présent du ciel, qu'un frere vertueux & tendre; c'est un don du ciel, non moins rare, qu'un véritable ami. Réjouis-toi : le ciel t'a donné l'un & l'autre dans le Roi de Quito. Son ame m'est connue, & mon cœur, qui jamais n'a su mourir, répond du sien.

Vous êtes tous deux menacés par un ennemi redoutable, qui s'avance de l'orient. Vous avez besoin l'un de l'autre pour résister à ses efforts. Réunis, vous pouvez le vaincre; divisés, vous êtes perdus. L'Inca ton frere demande ton secours, & t'offre celui de ses armes. Tel est l'objet de l'ambassade dont il m'honore auprès de toi. »

» J'ai bien voulu t'entendre, lui répondit l'Inca, quoiqu'envoyé par un rebelle; mais, avant tout, n'es-tu pas toi-même un de ces Etrangers nouvellement descendus sur nos bords, & qui, dans les campagnes d'Acátamès, ont semé l'épouvante? Tu te dis Castillan; c'est, je crois, le nom qu'on leur donne; ils viennent, dit-on, comme toi, des bords de l'orient. »

» Oui, je suis du nombre de ceux que l'on a vus sur ce rivage, lui dit Alonzo. Je cherchois la gloire sur leurs pas; je n'ai vu que le crime; & je les ai abandonnés. J'aime la bonne foi,

j'honore la droiture & la grandeur d'ame; c'est ce qui m'attache à ce généreux Prince qui te parle ici par ma voix. Tous les deux nés du même sang, enfans du même pere, aimez-vous, & vivez en paix; vous serez heureux & puissans. »

» S'il se souvient, reprit Huascar, de quel pere nous sommes nés, qu'il se rappelle aussi quels rangs nous a marqués la naissance. Le Soleil n'a donné qu'un Maître à cet Empire; le regne de son fils doit être l'image du sien. Il n'a point d'égal dans le ciel; & je n'en veux point sur la terre. »

» Inca, lui répondit Alonzo, je veux bien parler ton langage, & supposer ce que tu crois. N'aimes-tu pas assez les hommes, & n'estimes-tu pas assez les loix de tès aïeux, pour souhaiter que l'univers fût rangé sous ces loix paisibles ? »

» Sans doute, répondit l'Inca, je le souhaite, & je l'espere; c'est la volonté

lonté du Soleil ; les temps la verront s'accomplir. »

» Et alors , poursuivit Alonzo , le monde n'aura-t-il qu'un Roi , comme il n'a qu'un Soleil ? La sagesse d'un homme étendra-t-elle ses regards aussi loin que l'astre du jour étend l'éclat de sa lumière ? Tu n'oserois le croire ; ose donc avouer que ta vigilance a des bornes , que ta puissance en doit avoir , & qu'il seroit injuste de vouloir envahir ce que l'on ne peut gouverner. »

» Etranger , quelle est ton audace , interrompit l'Inca , de venir me marquer les limites de ma puissance ? »

» Ce n'est pas moi , lui dit Alonzo , c'est la Nature qui les a marquées ; je ne dis que ce qu'elle a fait. Je t'avertis que tu es homme par ta faiblesse , quand tu veux être un Dieu par ton ambition. »

» Je suis homme , mais je suis Roi , reprit l'Inca ; & ce nom seul t'ap-

prend le respect qui m'est dû. »

» Sache, lui dit Alonzo, que mes pareils parlent aux Rois sans les flatter, & les respectent sans les craindre. Il ne tient qu'à toi de me voir à tes pieds; mais commence par être juste, & par honorer la mémoire d'un pere qui fut Roi lui-même. C'est de sa main que ton frere a reçu le sceptre que tu lui disputes; & en désavouant le don qu'il lui a fait, tu l'insultes dans son tombeau, & tu foules aux pieds sa cendre. »

L'Inca frémit; mais son orgueil l'emporta sur sa piété. » Mon pere, dit-il, a vieilli; & dans cet état de défaillance, l'homme est crédule & facile à tromper. Il a cédé aux artifices d'une femme ambitieuse; & pour le fils de l'étrangere, il a déshérité celui que les sages loix de Manco lui avoient donné pour successeur. »

» Il t'a remis, lui dit Alonzo, tout ce qu'il avoit reçu: il n'a disposé que de sa conquête. »

» Si , comme lui , chacun de nos Rois , dit le Prince , eût dissipé ce qu'il avoit acquis , où seroit leur Empire ? L'unité de pouvoir en fait la grandeur & la force ; & mon pere , qui , sans partage , l'avoit reçu de ses aïeux , devoit se laisser sans partage. On l'a surpris ; & sans cesser d'honorer ses vertus , de révéler sa cendre , je puis désavouer un moment de foiblesse , qui lui fit oublier mes droits. »

» Apprends , lui dit Alonzo , qu'au nord de ces climats , un Empire aussi vaste , plus puissant que le tien , vient d'être ravagé , détruit , inondé du sang de ses Peuples , pour avoir été divisé. Ses Princes , à peine échappés au glaive du vainqueur , se sont réfugiés dans la Cour de l'Inca ton frere ; & leur malheur atteste ce que je te prédis. Un ennemi terrible va vous trouver tous deux affoiblis , défaits l'un par l'autre. Ah ! songe à sauver ton Empire ; & quand la foudre est sur

ta tête & l'abîme à tes pieds , tremble , malheureux Prince , tremble toi-même , au lieu de menacer. »

Toute la Cour qui l'entendoit , parut troublée à ce langage ; l'Inca lui-même en fut ému. Mais dissimulant sa frayeur sous les dehors de la fierté : C'est , dit-il , à l'usurpateur à prévenir les maux dont il seroit la cause , & à se ranger sous mes loix. »

» Ne l'espere pas , dit Alonzo , conf-terné de sa résistance. Ataliba , couronné par un pere expirant , ne croira jamais avoir usurpé ce qu'il a reçu de son pere. Il regarde sa volonté comme une inviolable loi. Il faut , pour le chasser du trône , l'en arracher sanglant : je te répète ses paroles. C'est à toi de voir si tu veux te baigner dans le sang d'un frere , d'un frere vertueux , qui t'aime , qui fait sa gloire & son bonheur d'être ton allié , ton ami le plus tendre ; qui te conjure , au nom d'un pere , de ne pas révoquer les dons qu'il lui a faits ;

qui te conjure, au nom de son Peuple & du tien, de ne pas le forcer à une guerre impie. Dispose de lui, de ses armes; il ne craint point la guerre; il a sous ses drapeaux un Peuple fidele & vaillant; il a vingt Rois autour de lui, tous aussi dévoués que moi. Tout ce qu'il craint, c'est de verser le sang de ses amis, de sa famille, de ses Peuples, qui, sujets de vos peres, nés sous les mêmes loix, sont ses enfans comme les tiens. Consulte, comme lui, ton cœur: il doit être bon, magnanime, sensible au moins à la pitié. Il ne s'agit pas de régler entre nous tes droits & les siens; de pareils débats n'ont jamais été vidés que par les armes. Il s'agit de savoir lequel des deux perd le plus à céder. Il y va, pour lui, d'un Royaume; pour toi, d'une Province inutile à ta gloire, à ta puissance, à ta grandeur. Il défend, avec sa couronne, l'honneur de son pere & le sien; & à ses intérêts qu'opposes-tu? l'orgueil de

ne point souffrir de partage ! Vois si cela mérite d'allumer entre vous les feux d'une guerre civile, au moment qu'un péril commun vous presse de vous réunir. »

Le fier Huascar n'en voulut pas entendre davantage. Mais la franchise courageuse, la noble fermeté d'Alonzo laissent dans tous les esprits l'étonnement & le respect ; l'Inca lui-même en fut saisi.

» Je ne fais, disoit-il, mais cette race d'hommes a quelque chose d'imposant & de supérieur à nous. Je veux gagner la bienveillance & l'estime de celui-ci. Qu'on lui rende tous les honneurs qui sont dus à son ministère & à la dignité dont il est revêtu. »

Il l'admit à sa table ; & prenant avec lui le ton de l'amitié : Castillan, lui dit-il, je veux bien accéder, autant que je le puis sans honte, à la paix que tu me proposes. Qu'Ataliba garde son apanage ; qu'il regne à Quito, j'y

consens, mais tributaire de l'Empire, & obligé de rendre hommage à l'aîné des fils du Soleil. »

Quoiqu'il y eût peu d'apparence qu'Ataliba subît cette condition, Alonzo ne crut pas devoir la rejeter sans l'en instruire; &, en attendant sa réponse, il eut le temps de voir tout ce qui décoroit, & au dedans & au dehors, la florissante ville du Soleil.

CHAPITRE XXX.

LE temple du Soleil, le palais du Monarque, ceux des Incas, celui des Vierges, la forteresse à triple enceinte qui dominoit la ville & qui la protégeoit, les canaux qui, du haut des montagnes voisines, y répandoient en abondance les eaux vives & salutaires, l'étendue & la magnificence des pla-

ces qui la décoroient, ces monumens, dont il ne reste plus que de déplorable ruines, le frappoient d'admiration. » Sans le fer, disoit-il, sans l'art des mécaniques, la main de l'homme a opéré tous ces prodiges ! Elle a roulé ces rochers énormes ; elle en a formé ces murailles dont la structure m'épouvante, dont la solidité ne cédera jamais qu'aux lentes secousses du temps & à l'éroulement du globe. On peut donc suppléer à tout par le travail & la constance ? »

Mais il voyoit avec effroi cet amas incroyable d'or, qui, dans le temple & les palais, tenoit lieu du fer, du bois & de l'argile, & , sous mille formes diverses, éblouissoit par-tout les yeux, (1). » Ah ! disoit-il, en sou-

(1) Les Historiens ont poussé jusqu'à l'extravagance l'exagération de ces richesses. Il y avoit, dit Garcilasso, des bûchers de lingots d'or en forme de bûches, des greniers remplis de grains d'or, &c.

pirant, si jamais l'avarice européenne vient à découvrir ces richesses, avec quelle avide fureur elle va les dévorer! »

Le culte du Soleil avoit à Cusco une majesté sans égale. La magnificence du temple, la splendeur de la Cour, l'affluence des Peuples, l'ordre des Prêtres du Soleil & le chœur des Vierges choisies (1), plus nombreux & plus imposant, donnoient, dans cette ville, à la pompe du culte un caractère si auguste, qu'Alonzo même en fut pénétré de respect.

Il y avoit dans toutes les fêtes, des rites, des jeux, des festins, des sacrifices usités. Ce qui distinguoit celle du mariage, c'étoit le nom du feu céleste. Alonzo la vit célébrer. C'étoit le jour où le Soleil, terminant sa course au midi, se repose sur le tropique, pour revenir sur ses pas vers le nord.

(1) A Cusco elles étoient au nombre de 1500.



On observoit l'instant où le flambeau du jour étant sur son déclin, les colonnes mystérieuses formoient, vers l'orient, une ombre égale à elles-mêmes; & alors l'Inca, prosterné devant le Soleil son pere, » Dieu bienfaisant, lui disoit-il, tu vas t'éloigner de nous, & rendre la vie & la joie aux Peuples d'un autre hémisphere, que l'hiver, enfant de la nuit, afflige loin de toi; nous n'en murmurons pas. Tu ne serois pas juste si tu n'aimois que nous, & si, pour tes enfans, tu oubliois le reste du monde. Suis ton penchant; mais laisse-nous, comme un gage de ta bonté, une émanation de toi-même; & que le feu de tes rayons, nourri sur tes autels, répandu chez ton Peuple, le console de ton absence & l'assure de ton retour. »

Il dit, & présente au Soleil la surface creuse & polie d'un crystal (1).

(1) Ils avoient le crystal de roche. Garcilasso dit que l'on tiroit le feu céleste avec une petite coupe d'or, comme la moitié d'une orange, que le Grand-Prêtre portoit en bracelet.



enchâffé dans l'or : artifice myftérieux qu'on avoit grand foin de cacher au Peuple , & qui n'étoit connu que des Incas. Les rayons croifés en un point tombent fur un bûcher de cedre & d'aloé , qui tout à coup s'enflamme , & répand dans les airs le plus délicieux parfum.

C'étoit ainfi que le fage Manco avoit fait attester aux Indiens , par le Soleil lui-même , qu'il l'envoyoit pour leur donner des loix. » O Soleil , lui dit-il , fi je fuis né de toi , que tes rayons , du haut des cieux , allument ce bûcher que ma main te confacre ; » & le bûcher fut allumé.

La multitude , en voyant ce prodige fe renouveler tous les ans , fait éclater les transports de fa joie ; chacun s'emprefte à recueillir une parcelle du feu célefte ; le Monarque le distribue à la famille des Incas ; ceux-ci le font paffer au Peuple ; & les Prêtres veillent au foin de l'entretenir fur l'autel.

Alors s'avancent les amans que l'âge appelle aux devoirs d'époux (1) ; & rien de plus majestueux que ce cercle immense , formé d'une florissante jeunesse , la force & l'espoir de l'Etat , qui demande à se reproduire , & à l'enrichir à son tour d'une postérité nouvelle. La santé , fille du travail & de la tempérance , y regne , & s'y joint avec la beauté , ou supplée à la beauté même.

» Enfans de l'Etat , dit le Prince , c'est à présent qu'il attend de vous le prix de votre naissance. Tout homme qui regarde la vie comme un bien , est obligé de la transmettre & d'en multiplier le don. Celui-là seul est dispensé de faire naître son semblable , pour qui c'est un malheur que de vivre & que d'être né. S'il en est quelqu'un parmi vous , qu'il élève la voix ; qu'il dise ce

(1) Vingt-cinq ans pour les garçons , & vingt ans pour les filles. (Idem.)

qui lui fait haïr le jour ; c'est à moi d'écouter ses plaintes. Mais si chacun de vous jouit paisiblement des bienfaits du Soleil mon pere , venez , en vous donnant une foi mutuelle , vous engager à reproduire & à perpétuer le nombre des heureux. »

On n'entendit pas une plainte ; & mille couples , tour-à-tour , se présenterent devant lui. » Aimez-vous , observez les loix , adorez le Soleil mon pere , » leur dit le Prince ; & pour symbole des travaux & des soins qu'ils alloient partager , il leur faisoit toucher , en se donnant la main , la bêche antique de Manco , & la quenouille d'Oello , sa laborieuse compagne.

Alonzo , parcourant des yeux ce cercle de jeunes beautés , soupira , & dit en lui-même : Ah ! si dans cette fête , Cora , tu paroissais , fille céleste , tous ces charmes seroient effacés par les tiens. »

L'une des jeunes épouses , en appro-

chant de l'Inca , avoit les yeux mouillés de pleurs. Le Prince , qui s'en aperçoit , lui demande ce qui l'afflige. Elle gardoit encore un timide & triste silence. L'Inca, daigne la rassurer. » Hélas ! dit-elle , j'espérois consoler l'amant de ma sœur ; car ma sœur est si belle , qu'on la réserve pour le temple ; & le malheureux Ircilo , à qui mon pere la refuse , venoit pleurer auprès de moi. Elina , me dit-il un jour , tu n'es pas aussi belle , mais tu es aussi douce ; ton cœur est bon , il est sensible ; tu aimes tendrement Méloé ; je fais combien tu lui es chere ; je croirai la voir dans sa sœur : riens-moi lieu d'elle , par pitié. Je refusai d'abord : Méloé , tout en pleurs , me pressa de prendre sa place. Qui le consolera , si ce n'est toi ? me dit-elle. Vois comme il est affligé. Je le veux bien , lui dis-je , si cela le console. Il le croyoit ; il le promit. Eh bien , il vient de m'avouer qu'il ne peut jamais aimer qu'elle , & qu'il la pleurera toujours. »

L'Inca fit appeler le pere d'Elina & de Méloé. » Amenez-moi Méloé , lui dit-il. Vous la réservez pour le temple ; mais le Soleil veut des cœurs libres , & le sien ne l'est pas. Elle aime ce jeune homme ; & je veux qu'il soit son époux. Pour Elina , je prendrai soin de lui en choisir un digne d'elle. »

Le pere obéit. Méloé s'avance affligée & tremblante. Mais dès qu'elle voit Ircilo , & qu'elle entend que c'est à lui qu'on accorde sa main , sa beauté se ranime ; un doux ravissement éclate sur son front ; & levant ses yeux attendris sur les yeux de son jeune amant :
 » Tu ne seras donc plus affligé ? lui dit-elle. C'est tout ce que je souhai-
 tois. »

Un nouveau couple se présente ; & tout à coup un jeune homme éperdu fend la foule , s'élançe entre les deux époux , & tombant aux pieds de l'Inca :
 » Fils du Soleil , s'écria-t-il , empêchez Osaï de manquer à la foi qu'elle m'a

donnée : c'est moi qu'elle aime. Elle va faire son malheur , en faisant le mien. »

Le Roi , surpris de son audace , mais touché de son désespoir , lui permit de parler. » Inca , dit-il , daigne m'entendre. C'étoit le temps de la moisson , je faisois celle de mon pere ; on annonça celle du sien. Hélas ! disois-je , c'est demain qu'on moissonne le champ du pere d'Osai ; mes rivaux s'y rendront en foule , quel malheur si je n'y suis pas ! Hâtons-nous , redoublons d'ardeur pour achever la moisson de mon pere. J'en vins à bout ; j'étois épuisé de fatigue ; j'allai me reposer ; le sommeil me trompa ; & quand je m'éveillai , votre pere éclairoit le monde. Désolé , j'arrive ; & je trouve Osai dans les champs , avec le jeune Mayobé , qui , dès l'aube du jour , avoit moissonné avec elle. Va , Nelti , tu ne m'aimes point , & tu ne chéris point mon pere , me dit-elle avec mé-

pris ; l'amour & l'amitié auroient été plus diligens. Elle ne voulut point m'entendre ; & depuis , elle n'a cessé de m'éviter & de me fuir. Mais elle m'aime encore ; oui , fois sûr qu'elle m'aime ; car elle , qui jamais ne trompe , m'a dit souvent : Nelti , je n'aimerai que toi. »

« Osai , demanda le Prince , est-il vrai ? — Non , jamais je n'eusse aimé que lui ; mais l'ingrat , il a négligé la moisson de mon pere , qui l'aimoit comme son enfant. » A ces mots elle s'attendrit. Tu l'aimes , & tu lui pardones , reprit l'Inca. Reçois sa main. Et toi , dit-il à Mayobé , cede-lui son amante ; & pour te consoler , regarde : celle-ci n'est-elle pas assez belle ? — Ah ! si belle , qu'Osai même ne l'efface point à mes yeux , dit le jeune homme. — Eh bien , si tu lui plais , je te la donne , dit le Prince. Y consentez-vous , Elina ? — Je le veux bien , dit-elle , pourvu qu'il ne s'afflige pas :

car c'est la joie du mari qui fait la gloire de la femme. Ma mere me l'a dit souvent, & mon cœur me le dit aussi. »

Tels étoient, parmi ce bon Peuple, les plus grands troubles de l'amour.

Au milieu des chants & des danses qui précédoient les sacrifices, un prodige parut dans l'air; & il attira tous les yeux. On vit un aigle affailli & déchiré par des milans, qui, tour-à-tour, fondoient sur lui d'un vol rapide (1). L'aigle, après s'être débattu sous leurs griffes tranchantes, tombe, épuisé de sang, au pied du trône de l'Inca & au milieu de sa famille. Le Roi, comme le Peuple, en fut d'abord saisi d'étonnement & de frayeur; mais avec cette fermeté qui ne l'abandonnoit jamais : » Pontife, dit-il, immolez sur l'autel du Soleil mon pere, cet oiseau, l'image frappante de l'ennemi qui nous menace, & qui vient tomber sous nos coups. »

(1) Ce trait est pris de Garcilasso.

Le Pontife invita le Prince à venir dans le sanctuaire. » Je vous suis, lui dit Huascar; mais cachez la frayeur qui se peint sur votre visage. Le vulgaire n'a pas besoin qu'on l'avertisse de trembler. »

» Regardez, lui dit le Pontife avant que d'entrer dans le temple, ces trois cercles empreints sur le front pâlisant de l'épouse du Soleil. » La lune se levait alors sur l'horizon; & l'Inca vit distinctement trois cercles marqués sur son disque, l'un couleur de sang, l'autre noir, l'autre nébuleux, & semblable à une trace de fumée.

» Prince, lui dit le Prêtre, ne nous déguisons pas la vérité de ces présages. Ce cercle de sang est la guerre; le cercle noir annonce les revers; & ce trait de fumée, plus effrayant encore, est le présage de la ruine. »

» Le Soleil, lui dit le Monarque, vous a-t-il révélé ce malheureux avenir? — Je l'entrevois, dit le Pontife; le

Soleil ne m'a point parlé. — Laissez-moi donc, reprit l'Inca, le dernier bien qui reste à l'homme, l'espérance, qui l'encourage & le soutient dans ses malheurs. Tout ce qui peut n'être qu'un jeu, qu'un accident de la Nature, ne se doit jamais expliquer comme un signe prodigieux, à moins qu'il ne soit à propos d'en intimider le vulgaire. Ce n'est pas ici le moment. »

C H A P I T R E X X X I .

HUASCAR, loin de laisser paroître le trouble élevé dans son ame, se montra aux yeux d'Alonzo plus ferme & plus résolu que jamais; il le mena le lendemain dans ces jardins (1) éblouissans, où l'on voyoit, imités en or & avec assez d'industrie, les plantes, les fleurs & les fruits qui naissent dans ces

(1) Ceci est historique.

climats. Ce qui eût été parmi nous un exemple inoui de luxe, n'annonçoit là que l'abondance & l'inutilité de l'or.

De ces jardins, où l'art s'étoit joué à copier la Nature, l'Inca fit passer Alonzo dans ceux où la Nature même étaloit ses propres richesses. Ils occupoient un valon charmant, au bord du fleuve Apurimac. Ces jardins étoient l'abrégé des campagnes du Nouveau Monde. Des touffes d'arbres majestueux, associant leurs ombres, mariant leurs rameaux, formoient, par la variété de leurs bois & de leur feuillage, un mélange rare & frappant. Plus loin, des bosquets, composés d'arbustes couronnés de fleurs, attiroient & charmoient la vue. Là, des prairies odorantes répandoient les plus doux parfums. Ici les arbres d'un verger, ployant sous le poids de leurs fruits, étendoient & ployoient leurs branches au devant de la main dont ils sollicitoient le choix. Là, des plantes, d'une vertu ou d'une faveur

précieuse, sembloient présenter à l'en-
vi des secours à la maladie & des plaisirs
à la santé.

Alonzo parcouroit ces jardins enchan-
tés, d'un œil triste & compatissant.
» Ces beaux lieux, disoit-il, ces asyles
sacrés de la paix & de la sagesse se-
ront-ils violés par nos brigands d'Eu-
rope ? & sous la hache impie les ver-
rai-je tomber, ces arbres dont l'anti-
que ombrage a couvert la tête des
Rois ? »

Non loin de Cusco est un lac que le
Peuple Indien révere ; car ce fut, dit-
on, sur ses bords que Manco descendit
avec Oello sa compagne ; & au milieu
du lac est une isle riante, où les Incas
ont élevé un superbe temple au Soleil.
Cette isle est un lieu de délices ; & sa
fertilité semble tenir de l'enchan-
tement. Ni les prairies de Chita, où l'on
voyoit bondir les troupeaux du Soleil,
ni les champs de Colcampara, dont la
moisson lui étoit consacrée, ni la vallée

de Youcaï , qu'on appeloit le jardin de l'Empire , n'égalotent cette isle en beauté. Là , mûrissent les fruits les plus délicieux ; là , se recueille le maïs , dont la main des Vierges choisies faisoit le pain des sacrifices.

Le Roi voulut aussi lui-même y conduire Alonzo. Le jeune Castillan ne pouvoit se lasser d'y admirer , à chaque pas , les prodiges de la culture.

Il vit les Prêtres du Soleil labourer eux-mêmes leurs champs. Il s'adresse à l'un d'eux , que sa vieillesse & son air vénérable lui avoient fait remarquer. » Inca , lui dit-il , seroit-ce à vous de vaquer à ces durs travaux ? N'en êtes-vous pas dispensé par votre ministère auguste ? & n'est-ce point le profaner , que de vous dégrader ainsi ? »

Quoiqu'Alonzo parlât la langue des Incas , celui-ci crut ne pas l'entendre. Appuyé sur sa bêche , il le regarde avec étonnement. » Jeune homme , lui dit-il , que me demandes-tu ? & que

vois-tu d'avilissant dans l'art de rendre la terre fertile ? Ne fais-tu pas que, sans cet art divin, les hommes, épars dans les bois, seroient encore réduits à disputer la proie aux animaux sauvages ? Souviens-toi que l'agriculture a fondé la société, & qu'elle a, de ses nobles mains, élevé nos murs & nos temples. »

» Ces avantages, dit Alonzo, honorent l'inventeur de l'art, mais l'exercice n'en est pas moins humiliant & bas, autant qu'il est pénible : c'est du moins ainsi que l'on pense dans les climats où je suis né. »

» Dans vos climats, dit le vieillard, il doit être honteux de vivre, puisqu'on attache de la honte à travailler pour se nourrir. Ce travail, sans doute, est pénible, & c'est pour cela que chacun y doit contribuer ; mais il est honorable autant qu'il est utile ; & parmi nous, rien ne dégrade que le vice & l'oisiveté. »

» Il est étrange cependant , reprit Alonzo , que des mains qui se consacrent aux autels , qui viennent d'y présenter les parfums & les sacrifices , prennent , l'instant d'après , la bêche & le hoyau , & que la terre soit labourée par les enfans du Soleil. »

» Les enfans du Soleil font ce que fait leur pere , dit le Prêtre. Ne vois-tu pas qu'il est tout le jour occupé à fertiliser nos campagnes ? Tu l'admires dans ses bienfaits , & tu reproches à ses enfans de l'imiter dans leurs travaux ! »

Le jeune Espagnol , confondu , insistoit cependant encore. » Mais le Peuple , dit-il , n'est-il pas obligé de cultiver pour vous les champs qui vous nourrissent ? »

» Le Peuple est obligé de venir à notre aide , dit le vieillard ; mais c'est à nous d'être avarés de sa sueur. »

» Vous avez , dit Alonzo , de quoi payer ses peines ; & votre superflu. . .

— Nous n'en avons jamais, dit le vieillard. — Comment ! ces richesses immenses ! — Ces richesses ont leur emploi. Si tu as vu nos sacrifices, ils consistent dans une offrande pure, dont la plus légère partie est consumée sur l'autel : le reste en est distribué au Peuple. Tel est l'emploi que le Soleil veut que l'on fasse de ses biens. C'est lui rendre le culte le plus digne de lui : c'est sur-tout à ce caractère que l'on reconnoît ses enfans. Nos besoins satisfaits, le reste de nos biens n'est plus à nous : c'est l'apanage de l'orphelin & de l'infirmes. Le Prince en est dépositaire ; c'est à lui de le dispenser : car personne ne doit mieux connoître les besoins du Peuple, que le pere du Peuple. »

» Mais en vous dépouillant ainsi, ne retranchez-vous point de la vénération qu'auroit pour vous la multitude, si elle vous voyoit vous-mêmes répandre avec magnificence ces ri-

chesses, qui vous échappent obscurément & sans éclat ? »

Le sage vieillard, à ces mots, sourit modestement, & ses mains reprirent la bêche.

Pardonnez, lui dit Alonzo, à l'imprudence de mon âge : je vois que je vous fais pitié, mais je ne cherche qu'à m'instruire. »

» Mon ami, lui dit le vieillard, je ne fais si le faste & la magnificence inspireroient autant de vénération que la simplicité d'une vie innocente ; mais ce seroit une raison de plus de nous dépouiller de nos biens : car, en nous flattant d'être aimés & honorés pour nos richesses, nous nous dispenserions peut-être de nous décorer de vertus. »

Alonzo quitta le vieillard, attendri de sa piété, & pénétré de sa sagesse.

Il témoigna le désir de voir les sources de cet or, dont l'abondance l'étonnoit ; & l'Inca voulut bien lui-même

l'accompagner sur l'Abitanis, la plus riche des mines que l'on connoît encore. Un Peuple nombreux, répandu sur la croupe de la montagne, y travailloit à tirer l'or des veines du rocher, mais avec indolence. Alonzo s'apperçut qu'à peine on daignoit effleurer la terre, & qu'on abandonnoit les veines les plus riches, dès qu'il falloit s'ensévelir pour les suivre dans leurs rameaux. » Ah ! dit-il, que les Castillans pousseront ces travaux avec bien plus d'ardeur ! Peuple timide & foible, ils te feront pénétrer dans les entrailles de la terre, en déchirer les flancs, en fonder les abîmes, t'y creuser un vaste tombeau. Encore n'affouviras-tu point leur impitoyable avarice. Tes maîtres opulens, paresseux & superbes, deviendront tributaires des talens & des arts de leurs laborieux voisins ; ils verseront dans l'Europe les trésors de l'Amérique ; & ce sera comme le bitume jeté dans la fournaise ardente ; la cupidité, irritée

par la richesse & par le luxe , s'étonnera de voir ses besoins renaissans ramener toujours l'indigence ; l'or , en s'accumulant , s'avilira bientôt lui-même ; le prix du travail , en croissant , suivra le progrès des richesses ; leur stérile abondance , dans des mains plus avides , fera moins que leur rareté ; & toi , malheureux Peuple , & ta postérité , vous aurez péri dans ces mines , épuisées par vos travaux , sans avoir enrichi l'Europe. Hélas ! peut-être même en aurez - vous accru la misère avec les besoins , & les malheurs avec les crimes. »

CHAPITRE XXXII.

ALONZO , de retour à la ville du Soleil , reçut la réponse d'Ataliba ; elle étoit conçue en ces mots : » Si le

Roi de Cusco a oublié la volonté de son pere , celui de Quito s'en souvient. Il désire d'être l'ami & l'allié de son frere, mais il ne sera jamais au nombre de ses vassaux. »

Le jeune Ambassadeur , qui voyoit le moment où la guerre alloit s'allumer , voulut préparer Huascar au refus de l'Inca son frere ; & l'ayant attiré au temple où étoient les tombeaux des Rois : » Explique-moi , lui dit-il , Inca , par quel privilége ton pere est le seul , entre tous ces Rois , qui regarde en face l'image du Soleil ? — C'est comme son enfant chéri , lui répondit l'Inca , qu'il a seul cette gloire. — *Son enfant chéri !* N'est-ce pas la complaisance & le mensonge qui l'ont décoré de ce titre ? — Tout son Peuple le lui a donné , & tout un Peuple n'est point flatteur. — Crois-moi , fais cesser , dit Alonzo , cette injuste distinction : tu fais bien qu'il n'en est pas digne. — Etranger , dit l'Inca , respecte &

ma présence & sa mémoire. — Comment veux-tu, reprit Alonzo, que je respecte un Roi que son fils va demain déclarer insensé, parjure & sacrilège ? N'a-t-il pas couronné ton frere ? n'a-t-il pas violé les loix ? Celui dont les derniers soupirs ont allumé les feux de la guerre civile entre les enfans du Soleil, a-t-il mérité d'avoir place dans le temple du Soleil & de le regarder en face ? Ou tu es injuste, ou il le fut : la guerre est ton crime, ou le sien. Choisis : car le Roi de Quito est résolu de s'en tenir à la volonté de son pere. »

Un courfier fougueux & superbe n'est pas plus étonné du frein qu'un maître habile & courageux lui a mis pour la première fois, que ne le fut le fier Inca, de l'intérêt puissant qu'opposoit Alonzo à sa colere impétueuse. » Tu as donc reçu, dit-il au jeune Castillan, la réponse de ce rebelle ? — Oui, dit Alonzo, &, grace au ciel, il est digne, par sa constance,

d'être ton ami & le mien. Je le désavouerois, si, légitime Roi, il se fût rendu tributaire.»

Huascar, plein de colere, rentra dans son palais. Le ressentiment, la vengeance furent les premiers mouvemens qui s'éleverent dans son cœur. Mais en y cédant, il falloit déshonorer son pere, outrager sa mémoire; c'étoit, dans les mœurs des Incas, le comble de l'impiété. La nature se soulevoit à cette effroyable pensée; & l'ame d'Huascar, tour-à-tour emportée par deux sentimens opposés, ne savoit, dans le trouble où elle étoit plongée, auquel des deux s'abandonner.

Ce fut dans ce combat pénible que son épouse favorite, la belle & modeste Idali, le trouva livré à lui-même, & si violemment agité, qu'elle n'approcha qu'en tremblant. Idali menoit par la main le jeune Xaira, son fils, destiné à l'Empire; & ses yeux,

tendrement baissés sur cet enfant, versoient des pleurs. Le Roi, levant sur elle un regard triste & sombre, la voit pleurer, lui tend la main, & lui demande le sujet de ses larmes.

» Hélas ! je suis tremblante, lui dit-elle. J'étois avec mon fils ; je caressois l'image d'un époux adoré. Ocello, votre auguste mere, arrive pâle & désolée, le trouble & l'effroi dans les yeux. Tendre & malheureuse Idali ! m'a-t-elle dit, tu te contemplois dans cet enfant, ton unique espérance ; tu t'applaudis de ta destinée ; mais, hélas ! qu'elle est incertaine, & que le droit qui l'appelle à l'Empire est mal assuré désormais ! Voilà qu'une paix odieuse met la volonté des Incas à la place de nos loix saintes ; & l'exemple une fois donné, tout leur sera permis. Le caprice d'un homme, l'adresse d'une femme, le charme de la nouveauté, la séduction d'un moment, suffit pour renverser toutes nos espé-

rances. Le sceptre des Incas passera dans les mains de celle qui aura surpris un dernier mouvement d'amour ou de foiblesse. Le fils de l'Etrangere couronné dans Quito, & reconnu Roi légitime, rien ne peut plus être sacré. Ah ! cher enfant, a-t-elle dit encore en pressant mon fils dans ses bras, puisse ton pere, après avoir autorisé le parjure de ton aïeul, ne pas s'en prévaloir lui-même ! Ainsi a parlé votre mere ; & elle demande à vous voir. »

A l'instant Ocello parut ; & aux reproches de l'Inca, qui s'offensoit de ses alarmes, elle ne répondit qu'en l'accablant lui-même des reproches les plus amers.

Rivale de Zulma, rivale abandonnée, elle gardoit au fils la haine qu'elle avoit eue pour la mere. Le nom d'Ataliba lui étoit odieux. L'amour jaloux a beau s'affoiblir avec l'âge ; même en mourant, il laisse son venin dans sa plaie ; on cesse d'aimer

l'infidèle ; on ne cesse point de haïr l'objet de l'infidélité. C'est avec cette haine pour le sang de Zulma, que la plus fiere des Pallas (1) s'efforça d'animer son fils à la vengeance.

» Eh bien, venez-vous, lui dit-elle, de céder à l'orgueil rebelle de l'usurpateur de vos droits ? Venez-vous d'annoncer au monde que les loix du Soleil doivent toutes fléchir devant les volontés d'un homme ? que l'ivresse, l'égarément, le caprice d'un Roi fait le sort d'un Etat ? qu'un pere injuste peut exclure son fils de l'héritage auquel la Nature l'appelle, & en disposer à son gré ? »

» Je suis loin d'applaudir, lui répondit l'Inca, à ces dangereuses maximes ; & si je dissimule l'iniquité d'un pere, croyez que je m'y vois forcé. »

(1) C'est le nom qu'on donnoit aux femmes du sang royal.

Alors il lui dit les raisons qui s'opposoient à son ressentiment.

» Ces raisons spécieuses, lui répliqua sa mere, m'en cachent deux, que je pénétre, & que vous n'osez avouer. L'une est l'esperoir, qu'à votre tour il vous sera permis de mettre la passion à la place des loix; & déjà de fieres rivales partagent entre leurs enfans les débris de votre héritage & de l'Empire du Soleil. L'autre raison qui vous retient, c'est l'indolence & la mollesse, la peine de prendre les armes, & la frayeur d'être vaincu; ainsi du moins va le penser tout un Peuple, témoin de cette paix infâme; & de vaines raisons ne l'oublieront pas. Le regne de tous vos aïeux a été marqué par la gloire; le vôtre le fera par une honte ineffaçable. Cet Empire qu'ils ont fondé, qu'ils ont étendu, affermi par leur courage & leur constance, vous, par votre foiblesse, vous l'aurez dégradé, vous en aurez hâté la décadence & la ruine; le

sang

sang aura perdu ses droits ; & le premier exemple de ce lâche abandon , c'est mon fils qui l'aura donné ! Est-ce là honorer la mémoire d'un pere ? & pour lui , & pour vos aïeux , & pour ce Dieu lui-même , dont vous êtes issu , le plus coupable des outrages , n'est-ce pas d'avilir leur sang ? Si votre pere eut des vertus , imitez-les ; s'il eut un moment de foiblesse , avouez , en la réparant , ce que vous ne pouvez cacher , qu'il fut homme , fragile , & une fois séduit par les caresses d'une femme ; & après cet aveu , faites céder aux loix , qui sont toujours sages & justes , la passion , qui est aveugle , & le caprice passager , que le regret désavoue & condamne. »

L'Inca voulut insister sur les maux qu'entraînoit la guerre civile. » Non , non , dit-elle ; allez souscrire à cette paix déshonorante que l'usurpateur vous impose ; & s'il le faut , pour le fléchir , mettez votre sceptre à ses

pieds. O malheureux enfant ! s'écria-t-elle enfin en embrassant le jeune Prince, que je te plains ! & qui m'eût dit qu'un jour tu aurois à rougir de ton pere ? » A ces mots elle s'éloigna.

L'Inca, mortellement blessé de ces reproches, sortit, & fit dire à l'instant à l'Ambassadeur de Quito, que la guerre étoit déclarée, & qu'il se hâtât de partir. Alonzo lui fit demander qu'il vouloit bien le voir encore ; mais ses instances furent vaines, & le soir même il fut remmené au delà de l'Abancaï.

CHAPITRE XXXIII.

ATALIBA fut consterné, quand il apprit le mauvais succès de l'entremise d'Alonzo. Il s'enferme seul avec lui ; & après l'avoir entendu, » Roi superbe,

s'écria-t-il, rien ne peut donc te fléchir; tu veux ou ma honte, ou ma perte ! Le ciel est plus juste que toi, & il punira ton orgueil. » A ces mots, se précipitant dans les bras du jeune Espagnol :
 » O mon ami ! dit-il, que de sang tu vas voir répandre ! Nos Peuples égorgés l'un par l'autre ! . . . Il l'aura voulu, il sera satisfait ; mais la peine suivra le crime. »

» Dispose de moi, lui dit Alonzo. Avec la même ardeur que j'implorais la paix, laisse-moi repousser la guerre ; & quel que soit le sort des armes, permets à ton ami de vaincre, ou de mourir à tes côtés. »

» Non, dit le Prince en l'embrassant, je ne veux point t'associer aux forfaits d'une guerre impie. Garde-moi ta valeur pour des périls dignes de toi. Tu n'es pas fait, sensible & vertueux jeune homme, pour commander des parricides. C'est bien assez que j'y sois condamné. Toi seul, & quelques vrais

amis à qui j'ai confié mes peines, vous lisez au fond de mon cœur. Le reste du monde, en voyant la discorde armer les deux freres, confondra l'innocent avec le criminel. Laisse-moi ma honte à moi seul; & ménage tes jours, pour ne partager que ma gloire.»

Orozimbo & ses Mexicains, Capana & ses Sauvages vouloient aussi s'armer pour sa défense. Mais il les refusa de même; & il ne leur permit, comme au jeune Espagnol, que de l'accompagner jusqu'aux champs d'Alausi, sur les confins des deux Royaumes.

Cependant, à l'un des sommets du mont Iliniffa, l'Inca de Quito fit arborer l'étendard de la guerre; & ses Peuples, à ce signal, se mirent tous en mouvement.

C'est dans les fertiles plaines de Riobamba qu'ils s'assemblent; & les premiers qui se présentent, sont les Peuples de ces campagnes, qu'enferment, du nord au midi, deux longues chaî-

nes de montagnes : vallons délicieux ,
& plus voisins du ciel que la cyme des
Pyrénées (1).

Du pied du Sangaï , dont le sommet
brûlant fume sans cesse au dessus des
nuages , du mugissant Cotopaxi (2) du
terrible Latacunga (3), du Chimborazo,
près duquel l'Emus, le Caucase, l'Atlas,

(1) Le sol du vallon de Quito est élevé
au dessus du niveau de la mer de quatorze
cents soixante toises, c'est-à-dire, plus
que le Canigou & le Pic du midi, les plus
hautes montagnes des Pyrénées. (M. de
la Condamine.)

(2) Ses éruptions ont été terribles en
1738, 1743, 1744, 1750 & 1753. En 1753, la
flamme s'élevoit à cinq cents toises au des-
sus du sommet de la montagne. En 1743,
le bruit de l'éruption se fit entendre à cent
vingt lieues. Le volcan a lancé à trois
lieues dans la plaine des éclats de rocher
de douze à quinze toises cubes. (Idem.)

(3) En 1738, le tremblement de cette
montagne renversa le bourg de son nom
& celui de Hambato. Les habitans furent
presque tous ensevelis sous les ruines.

ne feroient que d'humbles collines (1), du Cayambur, qui, noirci de bitume, le dispute au Chimborazo, tous ces Peuples courent aux armes pour la défense de leur Roi.

Des régions du nord s'avancent ceux d'Ibara & de Carangué, Peuple indigent, fourbe & féroce, avant qu'il eût été dompté, mais depuis heureux & fidele. Il avoit jadis égorgé sur l'autel de ses Dieux, & dévoré dans ses festins les Incas qu'on lui avoit laissés pour l'appriivoiser & l'instruire. Ce crime fut suivi d'un châtiment épouvantable ; & le lac où furent jetés les corps mutilés des perfides (2), s'est appelé le lac de sang (3).

(1) La hauteur du Chimborazo est de trois mille deux cents vingt toises au dessus du niveau de la mer.

(2) Au nombre de deux mille selon Garcilasso, & de vingt mille selon Pédro de Cieça.

(3) Yahuar-Cocha.

A ce Peuple se joint celui d'Otova-
lo, pays fertile (1), & fillonné de
mille ruisseaux, qui, sous un ciel brû-
lant, répandent dans les plaines une
salutaire fraîcheur.

Des rivages du couchant, depuis
Acatamès jusques aux champs de Sul-
lana, tous les Peuples de ces vallées
qu'arrosent l'Emeraude, la Saya, le
Dolé, & les rameaux du fleuve dont
la rapidité refoule les flots du golfe de
Tumbès, viennent, le carquois sur
l'épaule & la lance à la main, se rendre
où l'Inca les appelle; & dès qu'il les
voit assemblés (2), il leur parle ainsi :

» Peuple que mon pere a soumis par
ses bienfaits autant que par ses armes,
vous souvient-il de l'avoir vu, avec ses
cheveux blancs & son air vénérable,

(1) La terre y produit cent cinquante
pour un.

(2) Ils étoient au nombre de 30,000.



s'affeoit au milieu de vous, & vous dire, Soyez heureux; c'est tout le prix de ma victoire? Il est mort ce bon Roi; il a laissé deux fils, & il leur a dit en mourant: Régnez en paix, l'un au midi, l'autre au nord de mon Empire. Mon frere, alors content de ce partage, a dit à ce pere expirant: Ta volonté sera pour nous une loi sainte. Il l'a dit, & il se dément, & il prétend me dépuiller de l'héritage de mon pere. Peuples, je vous prends pour mes juges. Abandonnez-moi, si j'ai tort; si j'ai raison, défendez-moi. — Tu as raison, s'écrierent-ils d'une commune voix; & nous embrassons ta défense. — Voilà mon fils, reprit l'Inca, celui qui doit me succéder, & me surpasser en sagesse; car il a, comme moi, l'exemple des Rois nos aïeux, & de plus il aura le mien. — Qu'il vive, répondent ces Peuples; & quand tu ne seras plus, qu'il nous rappelle son pere. — Venez donc, poursuit l'Inca,



défendre mes droits & les siens. Mon frere, plus puissant que moi, me dédaigne, & fait à loisir les apprêts d'une guerre dont sans doute il se flatte que le signal me fait trembler; je veux le prévenir, avant qu'il ait pu rassembler ses forces. Demain nous marchons à Cusco. »

Dès le jour suivant, il s'avance, par les champs d'Alaufi, vers les murs de Cannare, ville célèbre encore par sa magnificence & par ses trésors enfouis. Les Incas, en la décorant de murs, de palais & de temples, en avoient fait une forteresse, pour dominer sur les Chancas.

Cette Nation des Chancas, nombreuse, aguerrie & puissante, embrasse une foule de Peuples. Les uns, comme ceux de Curampa, des Quivala & de Tacmar, fiers de se croire issus du lion, qu'adoroient leurs peres, se présentent, encore vêtus de la dépouille de leur Dieu, le front couvert

de sa criniere, & portant dans les yeux son orgueil menaçant. D'autres, comme ceux de Sulla, de Vilca, d'Hanco, d'Urimarca, se vantent d'être nés, ceux-là d'une montagne, ceux-ci d'une caverne, ou d'un lac ou d'un fleuve, à qui leurs peres immoloient les premiers nés de leurs enfans. Ce culte horrible est aboli; mais on n'a pu les détromper de leur fabuleuse origine; & cette erreur soutient leur courage guerrier.

A l'approche d'Ataliba, ces Peuples, surpris sans défense, lui firent demander pourquoi, les armes à la main, il pénétroit dans leurs pays? » Je vais, leur répondit l'Inca, supplier le Roi de Cusco de m'accorder son alliance, & lui jurer, s'il y consent, sur le tombeau de notre pere, une inviolable amitié. »

Rien ne ressembloit moins à un Roi suppliant, que ce Prince à la tête d'une puissante armée; mais on fit semblant

de le croire ; & trompé par les apparences , il alloit passer plus avant , lorsqu'il vit entrer dans sa tente l'un des Caciques du pays. Ce Cacique , qu'avoit blessé l'orgueil de l'Inca de Cusco , salua Ataliba , & lui tient ce langage , » Tu crois passer en sûreté chez un Peuple à qui tu défends qu'on fasse injure & violence ; apprends que dans un conseil , où je viens d'assister , on a conspiré contre toi. Je t'aime , parce qu'on m'affure que tu es affable & bon ; & je hais ton rival , parce qu'il est dur & superbe. Il m'a humilié. Je suis fils du lion ; je ne veux pas qu'on m'humilie. »

Ataliba rendit grâce au Cacique , & consulta ses Lieutenans sur l'avis qu'il avoit reçu. Ses Lieutenans étoient Palmore & Corambé , tous deux nourris dans les combats , sous les drapeaux du Roi son pere , & révéérés des troupes , qu'ils avoient aguerries dans la conquête de Quito. » Prince , lui dit

l'un d'eux, voyez ces plaines où s'élevaient des monceaux d'ossements ensevelis sous l'herbe ; ce sont les restes honorables de vingt mille Chancas, morts dans une bataille (1) en défendant leur liberté. Leurs enfans ne sont point des hommes sans courage. Vainqueurs, nous leur imposerons, je le crois ; mais le sort des combats est trompeur ; & celui-là est insensé qui n'en prévoit pas l'inconstance. J'ose espérer de vaincre, sans me dissimuler que nous pouvons être vaincus ; & alors je les vois, ces Peuples, enhardis par notre défaite, tomber sur une armée éparpillée & fugitive, & achever de l'accabler. Ne négligez donc pas

(1) Sous le regne de l'Inca Roca : il resta sur la place trente mille hommes, huit mille du côté des Incas. La plaine Sascahuana, où se donna cette bataille, fut appelée Yahuar-Pampa, campagne de sang. Voyez le Chap. 30.

l'avis de ce Cacique. La forteresse de Cannare est un point d'appui , de défense & de ralliement au besoin. Ce poste , auquel le salut de l'armée est attaché , ne peut être remis en des mains trop fideles ; & , si j'ose le dire, Inça , c'est à vous-même à le garder. »

L'Inca ne vit dans ce conseil prudent , que l'intention de le laisser en un lieu sûr ; & il le prit pour une offense. » Si ma présence vous fait ombre , dit-il à Corambé , vous me connoissez mal. Votre âge , vos exploits , l'estime de mon pere , vous ont acquis ma confiance ; & je n'ai jamais su la donner à demi. Vous commanderez ; je ferai votre premier soldat ; on apprendra de moi à vous obéir avec zele ; & si la victoire est à nous , n'ayez pas peur que votre Roi vous en dérobe le mérite. Quant au soin de mes jours , ce n'est pas le moment de nous en occuper . Ce sont mes

droits qu'on va défendre ; il seroit honteux que , sans moi , l'on combattit pour moi. Ne me parlez donc plus de me tenir loin des combats. »

» Non , Prince , lui dit Corambé , je vous servirois mal , si je vous croyois lâche ; mais moi , vous me croyez jaloux & envieux de votre gloire. Vous vous reprocherez d'avoir fait cette injure au zele d'un ami , que votre pere a mieux connu. »

» Ah ! généreux vieillard , pardonne , lui dit l'Inca en l'embrassant. J'ai été un moment injuste. Mais pourquoi vouloir me laisser oisif à l'ombre de ces murs ? »

» J'y resterai , lui dit Corambé. Laissez-moi trois mille hommes , & ces vaillans Caciques , & cet Etranger , qui , comme eux , ne demande qu'à vous servir. » l'Inca n'hésita point. Alonzo , Capana , le vaillant Orozimbo , les Sauvages , les Mexicains applaudirent tous avec joie , résolus

de verser leur sang pour la défense de l'Inca. Ayant donc laissé avec eux trois mille hommes d'élite dans les murs de Cannare, il fit avancer son armée vers les champs de Tumibamba.

CHAPITRE XXXIV.

CEPENDANT le Roi de Cusco se hâtoit d'assembler ses troupes ; & tous les Peuples d'alentour quittoient leurs champs, voloient aux armes, & se rendoient auprès de lui.

Des bords de ce lac célèbre (1) où Manco descendit, les Peuples d'Affilo, d'Avancani, d'Uma, d'Urco, de Cayavir, de Mullama, d'Assan, de Cancolla & d'Hillavi, compris sous le nom de Collas, quittent leurs rians pâturages,

(1) Le lac de Collao.

où ils adoroient autrefois un bélier blanc, comme le Dieu de leurs troupeaux & la source de leurs richesses. Ils se disent nés de ce lac que leurs cabanes environnent; & c'est le Léthé, où leurs ames se replongent après la vie, pour revoir un jour la lumiere, & passer dans de nouveaux corps.

De son côté s'avance la fiere & courageuse Nation des Charchas. C'est la raison qui l'a soumise, & non pas la force des armes. Lorsque les Incas lui annoncerent qu'ils venoient lui donner des loix, ses jeunes guerriets, pleins d'ardeur, demanderent tous à combattre, & à mourir, s'il le falloit, pour la défense de leur liberté. Les vieillards leur firent l'éloge de la sagesse des Incas & de leur bonté généreuse; les armes leur tomberent des mains; & ils allerent tous en foule se prosterner aux pieds de ce fils du Soleil qui vouloit bien régner sur eux.

Plus sage encore avoit été le vaillant

Peuple de Chayanta. Sa réduction volontaire sous la puissance des Incas est le modele des bons conseils. Le Prince qui l'alloit soumettre , lui fit dire qu'il lui apportoit des loix , des mœurs , une police , un culte , une façon de vivre enfin plus raisonnable & plus heureuse. » S'il est vrai , répondirent les Chayantas aux députés , votre Roi n'a pas besoin d'une armée pour nous réduire. Qu'il la laisse sur nos frontieres ; qu'il vienne , & qu'il nous persuade ; nous lui serons soumis : c'est au plus sage à commander. Mais qu'il promette aussi de nous laisser en paix , si , après l'avoir entendu , nous ne voyons pas comme lui , à changer de culte & de mœurs , l'avantage qu'il nous annonce. » A des conditions si justes , l'Inca vint presque sans escorte ; il parla , il fut écouté ; & quand ce Peuple eut bien compris qu'il étoit utile pour lui de se ranger sous les loix des Incas , il se soumit & rendit grâces. Tels étoient ces Sauvages ,

que les Européens n'ont cru pouvoir apprivoiser que par le meurtre & l'esclavage.

En plus petit nombre s'avancent les Peuples qui, vers l'orient, cultivent le pied des montagnes inaccessibles des Antis. Leurs aïeux adoroient d'énormes couleuvres (1), dont ce pays sauvage abonde. Ils adoroient aussi le tigre, à cause de sa cruauté. Ils en ont abjuré le culte, mais ils font toujours gloire d'en porter la dépouille, & leur cœur n'en a point encore oublié la férocité. Chez les Antis, dont ils descendent, la mere, avant de présenter la mamelle à son nourrisson, la trempe dans le sang humain, afin qu'ayant sucé le sang avec le lait, les enfans en soient plus avides.

Du côté du nord, se replie vers les bords de l'Apurimac, les Peu-

(1) Elles ont jusqu'à vingt-cinq & trente pieds de longueur.

ples de Tumibamba , de Cassamarca , de Zamore , & cette Nation farouche , dont les murs ont gardé le nom du Contour (1) , le Dieu de ses peres. Un panache des plumes de cet oiseau terrible (2) distingue les enfans de ses adorateurs , & flotte sur leur tête altiere.

Après eux vient l'élite des Peuples de Sura , pays fertile , où germe l'or ; de Rucana , où la beauté semble être un des dons du climat , tant la Nature en est prodigue ; & des champs de Pumalacta (3) , autrefois repaire fau-

(1) Cuntur-Marca.

(2) Il est noir & blanc comme la pie. La Nature lui a refusé des ferres ; mais il a le bec si dur & si fort , que d'un seul coup il perce le cuir d'un taureau. Ses ailes déployées ont plus de vingt pieds d'étendue. Deux de ces oiseaux suffisent pour tuer un taureau , & pour le dévorer.

(3) Dépôt du lion.



vage des lions que l'homme adoroit.

Des plaines du couchant se rassemblent en foule les vaillans Peuples d'Imara , de Collapampa , de Quéva , par qui l'Empire fut sauvé de la révolte des Chancas (1) , & qui portent encore les marques de leur gloire. Ces marques sont pour eux les mêmes que pour les enfans du Soleil (2).

Enfin venoient les habitans des riches vallées d'Yca , de Pisco , d'Acari , de Nasca , de Rimac , docilement soumis ; & ceux d'Huaman , plus rebelles , mais enfin réduits à leur tour. Lorsqu'on leur avoit proposé de recevoir le culte & les loix des Incas , ils avoient répondu qu'ils adoroient la mer , divinité féconde & libérale ; qu'ils ne défendoient point aux Peuples des montagnes d'adorer le So-

(1) Sous l'Inca Roca. Voyez les Chapitres 30 & 34.

(2) Les cheveux coupés , les oreilles percées , & la frange Lautu sur le front.



leil, qui leur faisoit du bien, & dont la chaleur tempéroit l'âpreté de leurs froids climats; mais que pour eux, qu'il consumoit & dont il brûloit les campagnes, ils n'en feroient jamais leur Dieu; qu'ils étoient contens de leur Roi comme de leur Divinité, & qu'au prix de leur sang ils étoient résolus à les défendre l'un & l'autre. La guerre fut longue & terrible; mais l'ennemi, pour les réduire, ayant fait couper les canaux qui arrosoient leurs sillons arides, la nécessité fit la loi; & la douce équité du regne des Incas justifia leur violence.

Ces Nations à peine étoient rendues sous les murailles de Cusco, lorsqu'on apprit que le Roi de Quito s'avançoit vers Tumibamba. Huascar vouloit aller l'attendre au passage du fleuve qui baigne ces campagnes. Mais la fortune le servit mieux que la prudence & le conseil.

Ataliba avoit passé le fleuve; & sur

la colline opposée il vouloit établir son camp. Le jour penchoit vers son déclin. L'armée de Quito avoit fait une longue marche ; & le soldat, excédé de fatigue , n'eût demandé que le repos. Mais ranimé par la voix de l'Inca , il montoit la colline avec sécurité. Tout à coup, sur la cyme , se présente en colonne l'armée du Roi de Cusco. A la vue de l'ennemi , elle se déploie ; à l'instant le signal du combat se donne. L'avantage du lieu , du nombre , sur des troupes déjà vaincues par l'épuisement de leurs forces , rendit leur courage inutile. Ceux de Quito , vingt fois ralliés & rompus , ne durent leur salut qu'aux ombres de la nuit , qui favorisa leur retraite. Il fallut repasser le fleuve ; & le Roi , qui voulut en personne protéger ce passage , s'étant laissé envelopper , fut pris & enlevé par l'ennemi.

Huascar dédaigna de le voir. » Il aura le sort d'un rebelle , dit-il ; qu'on

le garde avec soin dans le fort de Tumibamba. »

Ce désastre porta la désolation dans l'armée du Roi captif. Tout le camp étoit en tumulte. Le fils d'Ataliba y courut éperdu, & crioit à ses Peuples en leur tendant les bras : » Mes amis ! rendez-moi mon pere. » Sa douleur, son égarement redoubloit encore la tristesse dont les esprits étoient frappés.

Palmore affligé, mais tranquille, va au-devant de Zoräi, & le ramenant dans sa tente, lui dit, » Prince, modérez-vous ; rien n'est désespéré. Vos Peuples sont fideles. Votre pere est vivant. Il vous sera rendu. — Vous me flattez, dit le jeune homme tremblant de frayeur & de joie. — Je ne vous flatte point ; il vous sera rendu, dit le vieillard. Allez, & donnez à vos Peuples l'exemple de la fermeté. »

La nuit vint, un silence morne, répandu dans toute l'armée, marquoit

la consternation. Palmore seul, enfermé dans sa tente, veillant & méditant, se disoit à lui-même : Que ferai-je ? Si par la force je tente de délivrer mon Roi, je connois bien son ennemi, il le fera périr plutôt que de le rendre ; & si je laisse voir de l'irrésolution, de la foiblesse & de la crainte, le découragement s'empare de l'armée : elle va tout abandonner. »

Comme il étoit plongé dans ces tristes pensées, un vieux soldat se présente à lui. » Me reconnois-tu ? lui dit-il. J'ai combattu sous tes enseignes dans la conquête de Quito. Tu vois encore mes cicatrices. Quand le Cacique de Tacmar fut vaincu, pris & enfermé dans le fort de Tumibamba, je fus l'un de ses gardes. On vint pour l'enlever ; & par une longue caverne, on alloit percer sa prison. L'entreprise fut découverte ; & Tacmar, réduite à se rendre, obtint que son Cacique fût mis en liberté. La paix fit oublier

oublier la guerre ; & l'on négligea de combler le chemin creusé sous le fort ; seulement d'épais mangliers en dérobaient l'entrée ; mais elle m'est connue ; & si la prison de l'Inca est , comme je le crois , la prison du Cacique , je ne veux que dix hommes d'un courage éprouvé , pour le délivrer cette nuit. »

Palmore applaudit à son zèle , lui dit de se choisir lui-même des compagnons dignes de lui , & dans le plus profond silence il les voit s'éloigner du camp ; mais il passe la nuit dans les plus cruelles alarmes. Il craint , il espère , il médite l'incertitude , l'apparence , le danger de l'événement. Il y va de la liberté & de la vie de son Roi. Il l'aura sauvé ou perdu. Ce moment fatal en décide.

Cependant le Roi de Quito gémit sous le poids de ses chaînes , plus tourmenté par la pensée de ces Peuples & de son fils , que par le sentiment de son propre malheur.

Tout à coup , au milieu de ces ré-

flexions où son ame étoit abimée, il entend un bruit souterrain. Il écoute; ce bruit approche. Il sent frémir la terre sous ses pas. Il recule, il la voit s'écrouler. A l'instant s'éleve, comme d'un tombeau, un homme qui, sans lui parler, lui fait le geste du silence, & l'ayant saisi par la main, l'entraîne dans l'abîme qui vient de s'ouvrir devant lui. Ataliba, sans résistance, se livre à son guide; il le suit, & à l'issue de la caverne, il se voit entouré de soldats qui lui disent, » Venez, Prince; vous êtes libre. Venez; vos Peuples vous attendent. Rendez-leur la vie & l'espoir.— Je suis libre! & par vous! O mes libérateurs, leur dit-il en les embrassant, que ne vous dois-je pas! Serai-je assez puissant pour vous récompenser jamais! Achevez. Il s'agit de frapper les esprits par l'apparence d'un prodige. Cachez-leur que c'est vous qui m'avez délivré. » Ils lui promettent le silence; & à la faveur de la nuit, Ataliba passe

le fleuve, arrive dans son camp, & pénétre, sans bruit, jusqu'à la tente de Palmore.

Le vieillard, qu'avoit épuisé le tourment de l'inquiétude, en revoyant son maître, se jete à ses genoux. L'Inca le releve & l'embrasse. » Soldats, que l'un de vous, sans bruit, coure annoncer au Prince le retour de son pere, » dit Palmore; & l'instant d'après arrive, dans l'égarément de la surprise & de la joie, ce fils si tendre & si chéri. Les transports mutuels du jeune Inca & de son pere furent interrompus, au réveil de l'armée, par les cris d'une multitude empessée à revoir son Roi. Il parut; les cris redoublerent: » Le voilà, c'est lui, c'est lui-même. Il est libre. Il nous est rendu.

» Oui, Peuple, dit Ataliba, le Soleil mon pere a trompé la vigilance de mes ennemis. Il m'a fait échapper des murs qui m'enfermoient. Ma délivrance est son ouvrage. »

A ce récit, la multitude ajoute (car elle aime à exagérer l'objet de son étonnement,) elle ajoute qu'Ataliba, pour s'échapper de sa prison, a été changé en serpent. Ce bruit vole de bouche en bouche. On le croit, on le publie comme un signe éclairant de la faveur du ciel.

» Palmore, dit le Roi, voilà bien le moment de surprendre mes ennemis, & de réparer ma disgrâce. »

» Non, Prince, non, lui dit Palmore, vous ne vous exposerez plus. C'est assez des frayeurs que cette nuit nous a causés. Allez vous joindre à ceux qui défendent Cannare, & me renvoyez Corambé. » Le Roi céda à ses instances ; & il fit appeler son fils.

» Prince, lui dit-il, je vous laisse sous la conduite de mes amis, & sous la garde de mes Peuples. Souvenez-vous de vos aïeux. Ils portèrent dans les combats une sage intrépidité. Imittez leur prudence, ou plutôt consul-

tez celle des chefs qui vous commandent. Une sage docilité pour les conseils de ceux que les ans ont instruits, est la prudence de votre âge. Mes amis, dit-il à Palmore & aux guerriers qui l'entouroient, je vous le confie, & sur lui je vous donne les droits d'un pere. Adieu, mon fils; reviens digne de toute ma tendresse.» A ces mots, pressant dans ses bras ce jeune homme, dont la beauté, noble avec modestie, & fiere avec douceur, étoit l'image de la vertu dans l'ingénue adolescence, le Roi laissa échapper quelques larmes; & fixant sur Palmore & sur les Caciques un regard qui leur exprimoit toute l'émotion de son cœur paternel, il leur remit son fils, & détourna les yeux.

CHAPITRE XXXV.

TANDIS qu'Ataliba, pour retourner à Cannare, traversoit les champs de Loxa, la révolte des Cannarins venoit d'éclater. Tout un Peuple environnoit la citadelle, & menaçoit de couper les canaux des fontaines qui l'abreuvoient. L'extrémité étoit pressante. Pour forcer ce Peuple aguerrri à lever le siège, il falloit sortir des murs, & l'attaquer, au risque d'être enveloppé & d'être accablé sous le nombre.

Alors parut le plus étonnant des phénomènes de la Nature. L'astre adoré dans ces climats s'obscurcit tout à coup au milieu d'un ciel sans nuage. Une nuit soudaine & profonde investit la terre. L'ombre ne venoit point de l'orient; elle tomba du haut des cieux, & enve-

loppa l'horizon. Un froid humide a saisi l'atmosphère. Les animaux, subitement privés de la chaleur qui les anime, de la lumière qui les conduit, dans une immobilité morne, semblent se demander la cause de cette nuit inopinée. Leur instinct, qui compte les heures, leur dit que ce n'est pas encore celle de leur repos. Dans les bois, ils s'appellent d'une voix frémissante, étonnés de ne pas se voir; dans les vallons, ils se rassemblent & se pressent en frissonnant. Les oiseaux, qui, sur la foi du jour, ont pris leur essor dans les airs, surpris par les ténèbres, ne savent où voler. La tourterelle se précipite au-devant du vautour, qui s'épouvante à sa rencontre. Tout ce qui respire est saisi d'effroi. Les végétaux eux-mêmes se ressentent de cette crise universelle. On diroit que l'âme du monde va se dissiper ou s'éteindre; & dans ses rameaux infinis, le fleuve immense de la vie semble avoir ralenti son cours.

Et l'homme ! ah ! c'est pour lui que la réflexion ajoute aux frayeurs de l'instinct le trouble & les perplexités d'une prévoyance impuissante. Aveugle & curieux, il se fait des fantômes de tout ce qu'il ne conçoit pas, & se remplit de noirs présages, aimant mieux craindre qu'ignorer. Heureux, dans ce moment, les Peuples à qui des Sages ont révélé les mystères de la Nature ! Ils ont vu sans inquiétude l'astre du jour, à son midi, dérober sa lumière au monde ; sans inquiétude ils attendent l'instant marqué où notre globe sortira de l'obscurité. Mais comment exprimer la terreur, l'épouvante dont ce phénomène a frappé les adorateurs du Soleil ! Dans une pleine sérénité, au moment où leur Dieu, dans toute sa splendeur, s'éleve au plus haut de sa sphere, il s'évanouit ! & la cause de ce prodige, & sa durée, ils l'ignorent profondément. La ville de Quito, la ville du Soleil, Cusco,

les camps des deux Incas, tout gémit, tout est consterné.

A Cannare, une horreur subite avoit glacé tous les esprits. Les assiégés, les assiégeans avoient le front dans la poussière. Alonzo, tranquille au milieu de ces Indiens éperdus, observoit avec un étonnement mêlé de compassion, ce que peuvent sur l'homme l'ignorance & la peur. Il voyoit pâlir & trembler les guerriers les plus intrépides. » Amis, dit-il, écoutez-moi. Le temps presse; il est important que votre erreur soit dissipée. Ce qui se passe dans le ciel n'est point un prodige funeste. Rien de plus naturel: vous l'allez concevoir, vous allez cesser de le craindre. » Les Indiens, que ce langage commence à rassurer, prêtent une oreille attentive; & Alonzo poursuit, Lorsqu'à l'ombre d'une montagne, vous ne voyez point le Soleil, sans vous en effrayer, vous dites, la montagne me le dérobe; ce n'est pas

lui, c'est moi qui suis dans l'ombre; il est le même dans le ciel. Eh bien, au lieu d'une montagne, c'est un globe épais & solide, un monde semblable à la terre, qui dans ce moment passe au dessous du Soleil. Mais ce monde, qui suit sa route dans l'espace, va s'éloigner; & le Soleil va reparoitre plus beau, plus brillant que jamais. N'ayez donc plus de peur d'une ombre passagere, & profitez de l'épouvante dont vos ennemis sont frappés.»

Le caractère de l'erreur, chez les Peuples du Nouveau Monde, est de n'avoir point de racines. Elle tient si peu aux esprits, que le premier souffle de la vérité l'en détache. Ils l'ont prise sans examen, ils l'abandonnent sans résistance. Alonzo, par le seul moyen d'une image claire & sensible, a détrompé tous les esprits, & a ranimé tous les cœurs. On vit en effet le Soleil qui, comme un cercle d'or brillant au bord de l'ombre, commençoit à se dégager.

» Quoi ! ce n'est donc ni défaillance, ni colere dans notre Dieu ? s'écrierent-ils. A ces mots, Corambé achevant de dissiper leur crainte : » Soldats, dit-il, j'ai déjà vu arriver ce qu'il nous annonce. Il est plus éclairé que nous. Hâtez-vous donc, prenez vos armes, sortons, & chassons ces rebelles que la frayeur a déjà vaincus. »

Aux cris des assiégés, qui, dès le crépuscule du jour renaissant, s'élançoient hors des murs de la citadelle, les Cannarins s'abandonnerent à une terreur insensée. On fit main basse sur leur camp ; un instant le mit en déroute ; & le Soleil, éclairant ces campagnes, les vit jonchées de mourans & de morts.

Alonzo, dans cette sortie, n'avoit point quitté Capana ; & à la tête des Sauvages, ils achevoient de dissiper les bataillons qu'ils avoient rompus, lorsqu'ils virent de loin un autre combat s'engager. » Voilà, je crois, dit Alon-

zo, une troupe de nos amis, sur qui les Cannarins se vengent. Volons à leur secours. » Ils traversent la plaine avec la rapidité d'un vent orageux ; & un tourbillon de poussiere marque la trace de leurs pas. Ils arrivent. C'étoit le Roi, c'étoit l'Inca lui-même, qu'une vaillante escorte environnoit, & défendoit contre une foule d'ennemis.

Au bandeau qui lui ceint la tête, à l'éclat de son bouclier, & plus encore à son courage, Alonzo reconnoît le Roi de Quito. L'éclair fend le nuage avec moins de vitesse que le glaive du Castillan n'entr'ouvre l'épais bataillon qui presse Ataliba. Celui-ci voit Alonzo, & croit voir la victoire. Il ne se trompoit pas. Leurs efforts réunis enfoncent, repoussent, renversent tout ce qui s'oppose à leurs coups.

Dès que les Cannarins, dispersés devant eux, ont pris la fuite, Ataliba, se jetant dans les bras d'Alonzo : » Qu'il m'est doux, lui dit-il, ô mon ami, de

te devoir ma délivrance ! Mais je suis blessé. Je te laisse le soin de rallier mes troupes. Fais grâce aux vaincus désarmés.» A ces mots, pâle & chancelant, il se fit porter dans le fort.

Sa blessure étoit douloureuse, mais elle ne fut pas mortelle. La gomme du mulli, ce baume précieux, dont la Nature a fait présent à ces climats, comme pour expier le crime d'y avoir fait germer l'or, ce baume, versé dans la plaie, en fut la guérison, & rendit ce malheureux Prince à la vie & à la douleur.

Corambé porta dans le camp la nouvelle de la victoire de l'Inca sur les Canuarins. Mais Palmore voulut attendre qu'elle fût répandue dans le camp ennemi, & qu'elle y eût jeté l'alarme. Alors il s'y rendit lui-même; & parlant au Roi de Cusco, » l'Inca ton frere, lui dit-il, t'a demandé la paix; & tu lui as déclaré la guerre. Il est venu au-devant de la guerre, & il demande en-

core la paix. Un moment d'imprudence, qui t'a donné sur nous l'avantage d'une surprise, ne nous a point découragés, & ne doit point t'enorgueillir. Nous souhaitons la paix, uniquement par amour de la paix, & par la juste horreur que nous fait la guerre civile. Inca, pese bien ta réponse. Nos lances sont baissées, nos arcs sont détendus, la flèche de la mort repose dans le carquois; songe, avant qu'elle soit tirée, aux malheurs qu'un mot de ta bouche peut prévenir, ou peut causer. C'est ici sur-tout que la parole est meurtrière, & que la langue d'un Roi est un dard à cent mille pointes. Tu réponds au Soleil ton pere du sang de ses enfans, & de celui de ses sujets. L'égalité, l'indépendance, mais la concorde & l'union, voilà ce que le Roi ton frere me charge de t'offrir & de te demander.»

Le Monarque lui répondit, que les Incas ses aïeux n'avoient jamais reçu la loi. Palmore, en gémissant, lui dit :

» Eh bien , tu le veux ! . . . A demain. »
Et il retourna dans son camp.

L'aube du jour vit les deux armées se déployer dans la campagne. C'étoit la première fois, depuis onze regnes, qu'on voyoit arborer, dans les deux camps, l'étendard de Manco. C'est le gage de la victoire; & le centre, où il est placé, est le point le plus important de l'attaque & de la défense.

Loin de ce centre périlleux, & sur une éminence, du côté de Cusco, étincelle, aux rayons du jour, le trône d'Huascar, porté par vingt Caciques, & ombragé d'un pavillon de plumes de mille couleurs. Huascar, du haut de ce trône, domine sur la campagne, & semble présider au sort du combat qui va se donner.

Les deux armées, d'un pas égal, marchent l'une à l'autre; & soudain le cri de guerre de ces Peuples, ce mot formidable, *Illapa* (1), répété

(1) On a déjà dit que ce mot signifioit l'éclair, le tonnerre & la foudre.

par cent mille voix , fait retentir les bois & les montagnes. A ce cri redoublé se joint le sifflement des fleches qui vont se tremper dans le sang.

Mais bientôt les carquois s'épuisent; & la fleche, dès ce moment, fait place au javelot, qui, lancé de plus près, porte des coups plus assurés. Bientôt on voit les bataillons flottans s'éclaircir & se resserrer pour remplir & cacher leurs vides. La douleur étouffe ses cris, la mort est farouche & muette; & pour ne pas donner à l'ennemi la joie d'entendre de honteuses plaintes, l'Indien renferme en lui-même jusqu'à ses derniers soupirs.

Au javelot succèdent la hache & la mailue : armes terribles chez des Peuples à qui le fer & le salpêtre, ces présens des furies, sont encore inconnus. Jusque-là une égale intrépidité avoit rendu le combat douteux : la victoire, incertaine entre les deux armées, planant sur le champ de bataille, trem-

poit, des deux côtés, ses ailes dans le sang. Mais le moment de la mêlée fit voir quel avantage avoient des Peuples aguerris sur des Peuples long-temps paisibles. Ce que l'armée de Cusco avoit de plus vaillant défendoit la colline. Le reste, composé de Pasteurs amollis dans une douce oisiveté, avoit l'avantage du nombre, qui ne peut balancer long-temps celui de la valeur. De nouveaux bataillons se présentoient en foule à la place de ceux qui, rompus & défaits, tournoient le dos à l'ennemi; mais ils succomboient à leur tour. Pas à pas ceux de Quito s'avancent, & menacent d'envelopper le corps qui défend l'étendard. Le Roi de Cusco voit de loin fléchir le centre de son armée; il détache de la colline l'élite des Peuples guerriers qui gardoient sa personne. C'est ce qu'attendoit Corambé; & tandis que ce corps détaché vole au centre, lui-même, avec des bataillons qu'il a choisis & ré-

servés , il marche droit à la colline, enfonce l'enceinte affoiblie du trône de l'Inca , s'ouvre par le carnage un chemin sanglant jusqu'à lui , le fait prendre vivant , le fait charger de liens , & l'entraîne.

Aussi-tôt mille cris funestes avertissent de ce malheur. Le bruit s'en répand dans l'armée , & y porte le désespoir. Tout s'épouvante & se disperse. On ne voit que des Peuples désolés , éperdus , jeter leurs armes & s'enfuir. La douleur , le trouble , l'effroi leur interdit même la fuite ; ils tombent épars dans la plaine , & vaincus , ils n'ont plus d'espoir qu'en la clémence des vainqueurs ; mais c'est vainement qu'ils l'implorent. Plus de pitié : l'aveugle rage transporte ceux d'Ataliba. Les deux vieillards qui les commandent , ont beau leur crier de cesser , d'épargner le sang ; le sang coule & ne peut les rassasier. Jamais ils ne croiront avoir assez vengé la

perte qui les rend furieux & barbares. Leur Prince, le fils de leur Roi, Zorai ne vit plus. O pere infortuné ! que tu vas pleurer ta victoire !

A l'attaque de l'étendard, Zorai s'avançoit à la tête des siens, qu'il animoit par son exemple. A sa jeunesse, à sa beauté, au feu de son courage, tous les cœurs se sentoient émus. L'ennemi, le voyant s'exposer à ses coups, l'admiroit, le plaignoit, oublioit de le craindre, & aucun n'osoit le frapper. Un seul, & ce fut l'un des féroces Antis, au moment que le jeune Prince, au fort de la mêlée, venoit de saisir l'étendard, lui lance une fleche homicide. Le caillou dont elle est armée lui perce le sein. Il chancelle ; ses Indiens s'empressent de le soutenir, mais, hélas ! inutilement. Le feu de ses regards s'éteint, l'éclat de sa beauté s'efface, le frisson de la mort commence à se répandre dans ses veines. Tel,

cedre, déraciné par un coup de vent furieux, ne fait que se pencher sur les cedres voisins, qui le soutiennent dans sa chute. On le croiroit encore vivant; mais la langueur de ses rameaux & la pâleur de son feuillage annoncent qu'il est détaché de la terre qui l'a nourri. Tel, appuyé sur ses soldats, parut le jeune Inca, mortellement blessé. » O mon pere ! dit-il d'une voix défaillante, ô quelle sera ta douleur ! Amis, achevez. Que mon sang lui ait au moins acquis la victoire. Vous enveloppez mon corps dans ce drapeau qui m'a coûté la vie, pour dérober aux yeux d'un pere une image trop affligeante, & pour le consoler, en l'assurant que je suis mort digne de lui. »

Le cri de la douleur, le cri de la vengeance retentissoient autour du jeune Prince. » Non, dit-il, c'est assez de vaincre; je ne veux point être vengé. Je suis Inca, & je pardonne. »

On l'emporte loin du combat , dont la fureur se renouvelle ; & peu d'instans après , soulevant sa paupiere vers les montagnes de Quito , il prononce encore une fois le nom , le tendre nom de pere , & il rend le dernier soupir. C'est dans ce moment même que des cris lamentables annoncent à ceux de Cusco que leur Roi vient d'être enlevé.

D'un côté l'épouvante , de l'autre côté la fureur , ne présentent dès-lors , dans les champs de Tumibamba , que la déroute & le carnage. Cusco fut prise & saccagée ; l'aîné des freres de son Roi , le vaillant & sage Mango , qui la défendoit , vit enfin qu'il falloit périr , ou céder : il fit sa retraite en combattant , & se sauva vers les montagnes. A peine la fiere Ocello , la belle & touchante Idali , avec cet enfant précieux (Xaïra) que sa naissance avoit destiné à l'Empire , eurent le temps de s'échapper ; & les Généraux

d'Ataliba , après des efforts inouis pour faire cesser le ravage , rallierent enfin leurs troupes sur le bord de l'Apurimac.

CHAPITRE XXXVI.

C'EST là que frémissoit Huascar , sous une garde inexorable. Palmore & Corambé , en entrant dans sa tente , se prosternent , selon l'usage , & , par des paroles de paix , tâchent de l'adoucir. Il souleve à peine sa tête ; & d'un œil indigné regardant ses vainqueurs : » Traîtres , dit-il , rompez mes chaînes , ou trempez vos mains dans mon sang. C'est insulter à mon malheur , que de mêler ainsi le respect à l'outrage. Si je suis Roi , rendez-moi libre ; alors vous vous prosternerez. Mais si je ne suis qu'un esclave , que ne me foulez-vous aux pieds ? »

« A peine il achevoit ces mots , que son oreille fut frappée de cris & de gémissemens. » Tu n'es pas le seul malheureux , lui dit Palmore. Ataliba vient de perdre son fils. — Ah ! je le verrai donc pleurer , s'écria Huascar avec une joie inhumaine. Puisse le ciel lui rendre tous les maux qu'il m'a faits ! »

Les Peuples de Quito rassemblés dans leur camp , ont demandé à voir le corps du jeune Prince , que l'on déroboit à leurs yeux ; & ce sont leurs cris de douleur & de rage qu'on vient d'entendre. On les apaise , on les retient , on les engage à repasser le fleuve ; & la marche de cette armée victorieuse & conquérante ressemble à la pompe funebre d'un jeune homme , que sa famille , dont il auroit été l'espoir , accompagneroit au tombeau. La consternation , le deuil & le silence environnoient le pavois où le Prince étoit étendu , enveloppé dans cette enseigne , triste & glorieux mo-

nument de sa valeur. Après lui, le Roi de Cusco, porté sur un siège pareil, jouissoit, au fond de son cœur, de la calamité publique.

Les deux Généraux d'Ataliba accompagnoient le lit funebre, l'œil morne, le front abattu, oubliant qu'ils venoient de conquérir un Empire, & ne pensant qu'à la douleur dont ce malheureux pere alloit être frappé.

» Hélas ! disoit Palmore, il nous l'a confié ; il l'attend ; ses bras paternels seront ouverts pour l'embrasser ; & ce n'est plus qu'un corps glacé que nous allons lui rendre ! Comment paroître devant lui ? »

» Il est homme, dit Corambé ; son fils étoit mortel ; je le plains ; mais, au lieu de flatter sa foiblesse, je veux lui donner le courage de résister à son malheur. Laissez-moi devancer l'armée, & le voir, avant que le bruit de cette mort soit répandu. »

Ataliba, guéri de sa blessure, mais

foible encore & languissant, avoit eu le chagrin d'apprendre que la défaite des Chancas ne l'avoit que trop bien vengé. Il gémissoit sur sa victoire, roulant dans sa pensée, avec inquiétude, les dangers qu'affrontoient pour son fils, ses amis & ses Peuples, lorsqu'il s'entendit annoncer l'arrivée de Corambé. Surpris, impatient d'apprendre quel sujet peut le ramener, il ordonne qu'on l'introduise. Corambé paroît devant lui. » Inca, lui dit-il, c'en est fait; l'Empire est à toi sans partage; tes ennemis sont tous détruits ou désarmés; Huascar est le seul qui te reste; il est captif, on te l'amène. »

A peine il achevoit ces mots, Ataliba, transporté de joie, se leve, l'embrasse, & lui dit: » Invincible guerrier, j'attendois tout de toi & de celui qui te seconde; mais ce prodige a passé mon attente & les vœux que j'osois former. Acheve de mettre le comble au bonheur de ton Roi. Il est pere;

il ressent les alarmes d'un pere. Où est mon fils ? où l'as-tu laissé ? pourquoi n'est-il pas avec toi ? — Ton fils il a vu des dangers dont le plus courageux s'étonne. — Et sans doute il les a bravés ? Réponds. Ce silence est terrible. — Que te dirois-je , hélas ! pour la première fois il voyoit l'horreur des batailles. La Nature a des mouvemens que la vertu ne peut dompter. — Ciel ! qu'entends-je ? Il a fui ! il s'est couvert de honte ! il a déshonoré son pere ! — Eût-il mieux valu qu'exposé à une mort inévitable , il s'y fût livré ? — Plût au ciel ! — Eh bien , console-toi. Il s'est comblé de gloire , & il est mort digne de toi. — Il est mort ! — Ton armée te l'apporte en pleurant : il en fut l'amour & l'exemple. Jamais , dans un âge si tendre , on n'a montré tant de valeur. »

Ce coup terrible pénétra jusqu'au fond de l'ame d'un pere ; mais il la

soulagea , même en la déchirant. Il tombe accablé de douleur ; & alors deux sources de larmes coulent de ses yeux. » Ah, cruel ! par quelle épreuve, disoit-il , vous avez préparé mon cœur à la constance ! Vous avez pu calomnier mon fils ! & moi j'ai pu vous croire ! Ah ! cher enfant ! pardonne : des larmes éternelles expieront mon erreur. La gloire même de ta mort ne me la rend que plus cruelle. Jour désastreux ! combat funeste ! ah ! c'est ainsi que le ciel venge le crime d'une guerre impie ; les vaincus, les vainqueurs en partagent la peine horrible ; & sa colère les confond. »

Il fallut prendre , pour ce pere affligé, le soin de son nouvel Empire. Cette riche & vaste conquête , fruit des travaux de onze regnes , & qu'il avoit faite en un jour , Cusco , réduite sous ses loix , son rival même prisonnier & mis en son pouvoir , rien ne le touche. Il demande son fils. Le

cortége s'avance. Le corps enveloppé dans l'enseigne fatale, est déposé sous ses yeux. L'Inca le regarde en silence. Il fait signe au cortége & à sa Cour de s'éloigner. On lui obéit ; & seul au fond de son palais avec l'objet de sa douleur, il s'enferme, il approche, & d'une main tremblante il souleve le voile, il découvre ce corps sanglant, il jete un cri, & se renverse, comme frappé du coup mortel. Immobile & glacé lui-même, il est sans couleur & sans voix ; & quand il a repris ses sens, & que sa douleur se ranime, il s'y abandonne tout entier. Cent fois il embrasse son fils, & cent fois, collant sa bouche sur ses levres éteintes, & de son sein pressant ce cœur qui ne bat plus contre le sien, il demande au ciel de pouvoir le ranimer, en expirant lui-même. Tantôt, contemplant la blessure, il lave de ses pleurs le sang qui s'en est épanché ; tantôt ses regards immobiles, fixés sur les yeux

de son fils, semblent y rechercher la vie : » Ah ! dit-il, si ce corps glacé pouvoit revivre ! si ces yeux pouvoient me revoir ! Hélas ! plus d'espérance ! Ils sont fermés ces yeux ; ils le sont pour jamais. Ses grâces, sa beauté, ses vertus, rien n'a pu prolonger ses jours ; & d'un fils qui faisoit ma gloire & ma félicité, voilà ce qui me reste ! » C'est ainsi qu'oubliant ses prospérités, son triomphe, il s'abimoit dans sa douleur.

Après qu'elle fut épuisée, & que la nature affoiblie fut tombée de cet accès dans un stupide abattement, ce pere malheureux se laissa détacher des tristes restes de son fils. Ses amis, & sur-tout Alonzo, essayoient de le consoler. » Ah ! laissez-moi, disoit-il, payer à la Nature le tribut d'une ame sensible. J'ai bu la coupe du bonheur, j'en ai épuisé les délices ; l'amertume est au fond, jè veux m'en abreuver. Mon fils, mon cher fils m'a donné tant

de douces illusions ! tant de flatteuses espérances ! La douleur suit la joie ; hélas ! elle fera plus longue. C'est sans retour , c'est pour jamais que la joie a quitté mon cœur. »

On lui parla de sa puissance , du soin de l'affermir , des moyens de la conserver. » Qu'en ferois-je , dit-il , de cette puissance accablante ? Suis-je un Dieu , pour veiller sur un Empire immense , pour être sans cesse & par-tout présent à ses besoins ? Qu'on m'amene mon frere. Oui , je veux l'appaiser ; je veux que , témoin de mes larmes , il en soit touché , qu'il me plaigne , & qu'il me trouve encore plus malheureux que lui. »

Huascar , chargé de liens , parut devant Ataliba. » Vois , lui dit ce pere affligé , vois , cruel , ce que tu me coûtes. — Il te sied bien , répond le farouche Huascar , de me reprocher une mort , quand dix mille Incas égorgés sont les victimes de ta rage ! Tu

pleures , tigre ! tu le dois ; mais est-ce là ce que tu pleures ? Va voir le meurtre qu'on a fait des Peuples sujets de tes peres , Cusco , ses palais & ses temples regorger du sang des vieillards , & des femmes & des enfans , ses murs saccagés , ses campagnes qui ne sont plus que des tombeaux ; & pleure ton fils , si tu l'oses. »

Ces terribles mots étoufferent dans le cœur d'Ataliba le sentiment de son propre malheur : le Roi prit la place du pere. Il regarde ses Lieutenans , & les interroge des yeux. Leur silence même est l'aveu de ce qu'il vient d'entendre. » Il est donc vrai , dit-il , & par une aveugle fureur on m'a rendu exécration à la terre ! Cela seul manquoit à mes maux. » Alors , renversé sur son trône , & détournant les yeux pour ne pas voir la lumiere , il reste dans l'accablement , & ne respire que par de longs sanglots. » Jusqu'à l'instant où ton fils a péri , lui dit Palmore avec tristesse , j'ai pu com-

mander à tes Peuples; mais du moment qu'ils l'ont vu tomber, leur douleur, transformée en rage, n'a plus connu de frein. Punis-les, si tu veux, de l'avoir trop aimé; ou pardonne à leur désespoir, dont la cause n'est que trop juste, & dont l'excuse est dans ton cœur. Ils ont vengé ton fils, comme l'auroit vengé son pere. »

» Huascar, reprit Ataliba, après un long & douloureux silence, voilà les excès effroyables où se portent les Nations, lorsqu'une fois la discorde & la guerre ont rompu les nœuds les plus saints, & chassé des cœurs la nature. Etouffons ces fureurs dans nos embrasemens. Reprends ton sceptre & ton Empire, & pardonne-moi tes malheurs. »

Huascar indigné le repousse, & lui dit : » Va, meurtrier de ma famille, va régner sur des morts, t'asseoir sur des ruines, & t'applaudir, en contemplant des massacres & des débris. Tel est

l'Empire que tu m'offres. Je ne veux de toi que la mort. Garde tes présens, ta pitié ; garde les fruits de tes forfaits ; qu'ils en éternisent la honte , & que , pour mieux te détester , les malheureux que je te laisse soient condamnés à t'obéir. »

» Tu fais , lui dit Ataliba , que les crimes que tu m'imputes ne sont pas les miens , tu le fais ; mais ta douleur te rend injuste. Je laisse au temps à la calmer. Un jour tu te ressouviendras que j'ai détesté la guerre , que je t'ai demandé la paix , que je te la demande encore , plus pénétré , plus accablé que toi des maux que nous nous sommes faits. Alors tu retrouveras ton frere tel que tu le vois aujourd'hui , traitable , humain , sensible & juste. Adieu. Je te laisse en ces murs , captif , il est vrai , mais n'ayant qu'à vouloir , pour cesser de l'être. Le jour même que , sur l'autel du Soleil notre pere , tu consentiras , avec moi , à nous jurer une al-

liance & une paix inviolable, ton trône, ton Empire, tout te sera rendu.»

CHAPITRE XXXVII.

LA citadelle de Cannare fut la prison du Roi captif. Le vainqueur y laissa une garde fidele sous le sévere Corambé. Il envoya Palmore gouverner en son nom les Etats de Cusco; & lui, rendant, sur son passage, aux vallons de Riobamba, de Muliambo, d'Ilinça, les laboureurs qu'il en avoit tirés, il retourne à Quito sans pompe, accompagné du lit funebre qui portoit son malheureux fils.

L'arrivée d'Ataliba fut le tableau le plus touchant d'une désolation publique. Sa famille éplorée vient au-devant de lui; un Peuple nombreux l'accompagne; mais aucune voix ne s'élève pour féliciter le vainqueur, on n'est oc-

cupé que du pere ; & si la nuit déroboit à ses yeux tout ce Peuple qui l'environne , aux gémissemens échappés à travers un vaste silence , il se croiroit dans un désert , où quelques malheureux égarés & plaintifs implorent le secours du ciel.

Dans cette foule , & au milieu de la famille de l'Inca , paroît une femme éperdue. Ses voiles déchirés , sa tête échevelée , son sein meurtri , ses yeux égarés , sa pâleur , les convulsions de la douleur dans tous les traits de son visage , ses mains qu'elle tend vers le ciel , tout annonce une mere , & une mere au désespoir.

Du plus loin que l'Inca la voit , il descend de son siège , il va au-devant d'elle ; & la recevant dans ses bras ,
 » Ma bien-aimée , lui dit-il , le Soleil notre pere a rappelé ton fils ; il dispose de ses enfans. Heureux celui que l'innocence , la vertu , la gloire , l'amour accompagnent jusqu'au tombeau ! Il a

fait la moisson , il quitte le champ de la vie. Ton fils a peu vécu pour nous , mais assez pour lui-même : il emporte avec lui ce que les ans donnent à peine , & ce qu'un instant peut ravir , les regrets & l'amour du monde. Affligeons-nous de lui survivre : l'homme à plaindre est celui qui pleure , & non pas celui qui est pleuré. Mais , par un excès de douleur , n'accusons pas la destinée ; ne reprochons pas au Soleil d'avoir repris un de ses dons. » Vérités consolantes pour de moindres douleurs , mais trop foible soulagement pour le cœur d'une mere ! Elle demande à voir son fils ; on apporte à ses pieds ce que la mort lui en a laissé ; & à l'instant , avec un cri qui part du fond de ses entrailles , elle se jete sur ce corps inanimé , elle l'embrasse , elle le serre étroitement , elle l'inonde de ses larmes , jusqu'à ce qu'elle-même , étouffée , expirante , elle ait perdu le sentiment de la vie & de la douleur.

L'Inca ,

L'Inca, dans les bras d'Alonzo, sentoît rouvrir, à cette vue, toutes les plaies de son cœur; le jeune homme mêloit ses larmes aux larmes de son ami; & les neveux de Montezume, témoins de la désolation d'une auguste famille, pensoient à leurs propres malheurs.

Aciloé (c'étoit le nom de cette mere infortunée) fut portée dans son palais; & l'Inca se rendit au temple, où le corps de son fils, arrosé de parfums, fut déposé, en attendant le jour destiné à ses funérailles.

Après un humble sacrifice pour rendre grâces au Soleil, l'Inca sortit du temple; & sous le portique où son Peuple l'environnoit, il éleva la voix & demanda silence. » Ma cause étoit juste, dit-il, & notre Dieu l'a protégée; mais l'aveugle ardeur de mes troupes à nous venger, mon fils & moi, a déshonoré ma victoire; & c'est moi qui porte la peine des excès commis en mon

nom. Peuple , je veux bien expier ce qu'on a fait d'injuste & d'inhumain. Mais c'est assez pour votre Roi d'être malheureux , n'achevez pas de l'accabler en le croyant coupable. Il ne l'est point. J'étois expirant à Cannare , lorsqu'on y a versé tant de sang ; j'étois éloigné de Cusco , lorsqu'on l'a saccagée ; & j'ai détesté ces fureurs. Je vous conjure , au nom du Dieu qui m'en punit , de m'en épargner le reproche. Puisse mon nom être effacé de la mémoire des hommes , avant qu'on y ajoute le surnom de cruel ! le Roi mon frere , que le sort a mis entre mes mains , sera , malgré lui-même , un exemple de clémence. Cependant si le cri de la calamité retentit jusqu'à vous , & s'il vous fait entendre qu'Ataliba fut violent & sanguinaire ; ô mon Peuple ! élevez la voix , & répondez qu'Ataliba fut malheureux.»

Le soir même , avec Alonzo , soulagant son ame oppressée : » Mon ami ,

lui dit-il , tu fais toute l'horreur que nos discordes m'inspiroient ; l'événement a passé mes craintes ; & dans cet abîme de maux , je vois trop s'accomplir mes funestes pressentimens. Vouloir la guerre , c'est vouloir tous les crimes & tous les malheurs à la fois. Dire à des meurtriers , qu'on assemble pour l'être , d'user de modération , c'est dire aux torrens des montagnes de suspendre leur chute & de régler leur cours. Aucun Roi ne fera jamais plus résolu que je l'étois à réprimer l'emportement & les abus de la victoire ; & voilà cependant que des millions d'hommes me regardent comme un fléau.»

» Hélas ! Prince , lui dit Alonzo , l'homme en proie à ses passions , est si foible contre lui-même & si peu sûr de se dompter ! comment pourroit-il s'assurer d'une multitude effrénée , à qui lui-même il a donné l'affreuse liberté du mal ? Mais tout cet Empire

est témoin que l'inflexible Roi de Cusco vous a forcé de tirer le glaive. Ne vous accablez point vous-même d'un injuste reproche ; & si les malheureux que la guerre a faits, vous accusent, laissez à vos vertus répondre de votre innocence , & repoussez l'injure par la clémence & les bienfaits. »

Ces mots consolans releverent le courage d'Ataliba ; & sa douleur fut suspendue jusqu'au jour qu'il avoit marqué pour les funérailles de son fils. C'étoit la fête du Soleil , lorsque , repassant l'équateur , il rentre dans notre hémisphere , & revient donner le printemps & l'été aux climats du nord. C'étoit aussi la fête de la Paternité.

Fin du Tome second.

- CHAPITRE XXI. Suite de ce voyage.
Arrivée de Molina à Quito. 47
- CHAPITRE XXII. Pizarre, de retour
à Panama, prend la résolution de se
rendre en Espagne, pour faire auto-
rifer & seconder son entreprise.
Pendant son voyage, Alvarado,
Gouverneur de la Province de Ga-
timala dans le Mexique, forme le
dessein de tenter la conquête du Pé-
rou. Il y envoie un vaisseau avec
deux Mexicains, la sœur & l'ami
d'Orozimbo. Ce vaisseau est poussé
sur la mer du Sud, & il y éprouve
un long calme. 57
- CHAPITRE XXIII. Il aborde à l'isle
Christine. 74
- CHAPITRE XXIV. Séjour des Espa-
gnols & des deux Mexicains dans
cette isle. 83
- CHAPITRE XXV. Le vaisseau retourne
vers le Pérou. Il fait naufrage à la
vue du port de Tumbès. Les deux
Mexicains se sauvent à la nage &

- retrouvent Orozimbo. 96
- CHAPITRE XXVI. La guerre civile menace de s'allumer dans le Royaume des Incas. Ataliba, pour engager son frere à le laisser en paix, veut employer la médiation d'Alonzo de Molina; & dans cette vue il lui raconte comment ce Royaume a été fondé; ses accroissemens; le partage qu'en a fait entre ses deux fils le Roi, pere des deux Incas. 107
- CHAPITRE XXVII. Dans un sacrifice fait au Soleil, pour le succès de l'ambassade, Alonzo voit Cora, l'une des Vierges sacrées, il l'aime, & il en est aimé. 121
- CHAPITRE XXVIII. Eruption du volcan de Quito. Alonzo enleve Cora de l'asyle des Vierges; il la séduit; il la ramene. 131
- CHAPITRE XXIX. Ambassade d'Alonzo de Molina à la Cour de Cusco. 148
- CHAPITRE XXX. Suite de ce voyage.

T A B L E

Des Chapitres du second Volume.

- C**HAPITRE XVIII. Descente de Pizarre sur la côte de Catamès. Il passe à l'isle *Del Gallo*. Presque tous ses compagnons l'abandonnent. Il ne lui en reste que douze, avec lesquels il se retire dans l'isle de la Gorgone, pour y attendre du secours; mais il est rappelé lui-même. Page 3
- C**HAPITRE XIX. Avant de s'en retourner, il va reconnoître la côte & le port de Tumbès. Accueil qu'il y reçoit. Molina se sépare de lui, & reste parmi les Indiens. Molina prend la résolution d'aller à Quito, pour avertir Ataliba du danger qui le menace, & l'aider à s'en garantir. 19
- C**HAPITRE XX. Voyage de Molina de Tumbès à Quito. 30

- Description de Cusco ; ses richesses. Fête du Mariage , célébrée à Cusco au solstice d'hiver. 159
- CHAPITRE XXXI. Description des dehors de Cusco. Entretien d'Alonzo avec un Prêtre du Soleil, qu'il trouve labourant la terre. 172
- CHAPITRE XXXII. Les espérances de la paix sont tout à coup renversées. La guerre se déclare entre les deux Incas. 181
- CHAPITRE XXXIII. Ataliba , Roi de Quito , assemble son armée. Il sort de ses Etats , s'assure du fort de Cannare , & va au-devant de l'ennemi. 190
- CHAPITRE XXXIV. Huascar , Roi de Cusco , marche à la tête de ses Peuples. Bataille de Tumibamba. L'armée de Quito est vaincue ; Ataliba est fait prisonnier. Il s'échappe de sa prison. 203
- CHAPITRE XXXV. Les Cannarins , soulevés en faveur du Roi de Cus-

co, assiégent dans leur forteresse les troupes du Roi de Quito. Eclipse du Soleil. Défaite des Cannarins. Bataille de Sascahuana. Le Roi de Cusco est vaincu. Il est pris. Le fils aîné du Roi de Quito est tué dans cette bataille. 218

CHAPITRE XXXVI. Le corps du jeune Prince est apporté au Roi son pere. Entrevue d'Ataliba & d'Huascar, son prisonnier. 234

CHAPITRE XXXVII. Retour d'Ataliba à Quito, avec le corps du jeune Prince. 246

Fin de la Table du Tome II.

en ... dans leur ...
le ... de ...
le ... de ...
le ... de ...
le ... de ...
le ... de ...
le ... de ...

QUATRE XXXVI. Le ...
le ... de ...
le ... de ...
le ... de ...

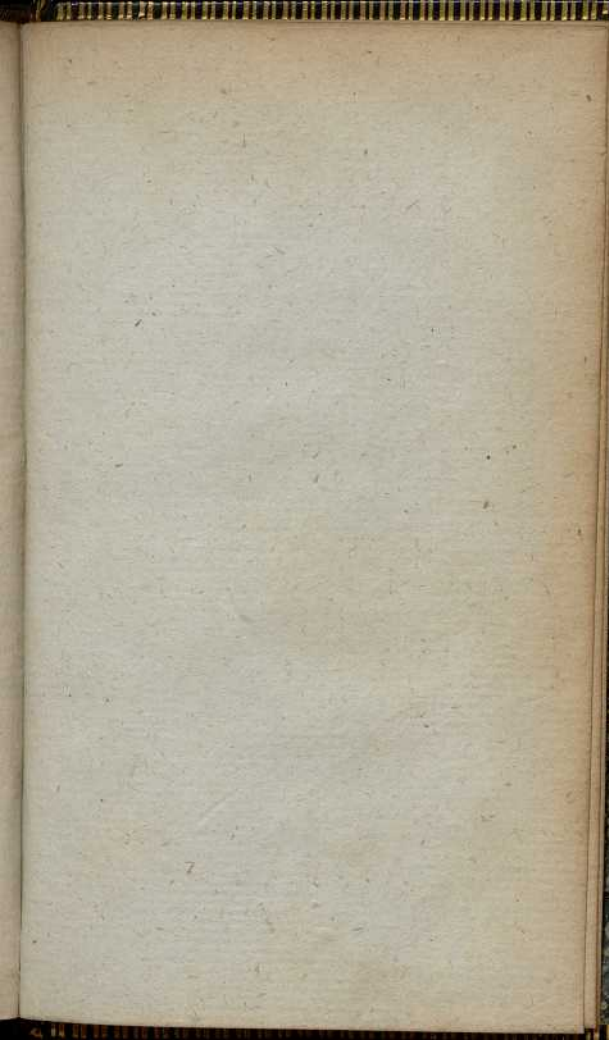
QUATRE XXXVII. ...
le ... de ...
le ... de ...

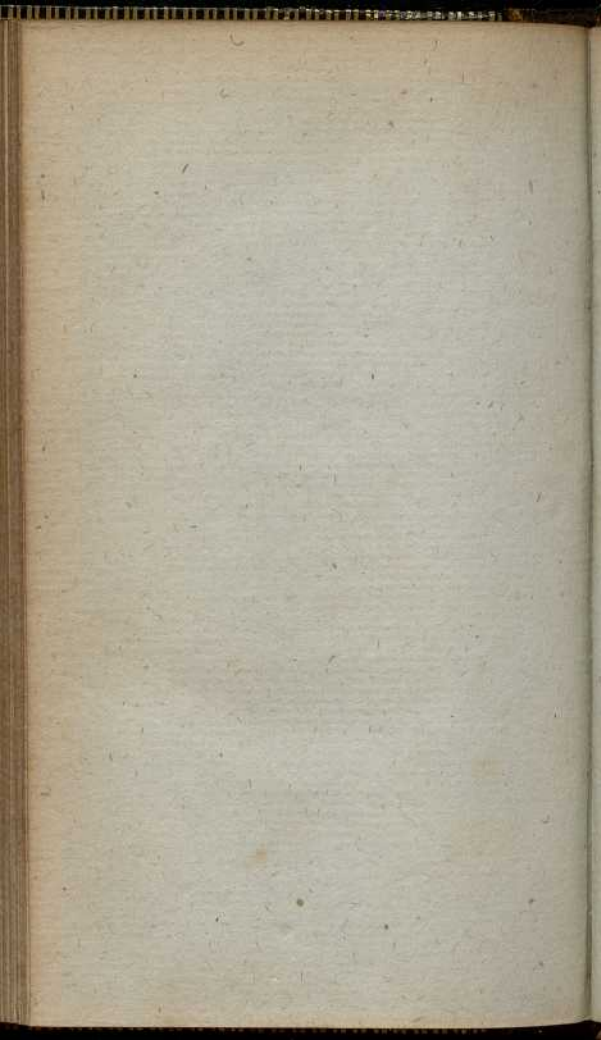
le ... de ...
le ... de ...
le ... de ...

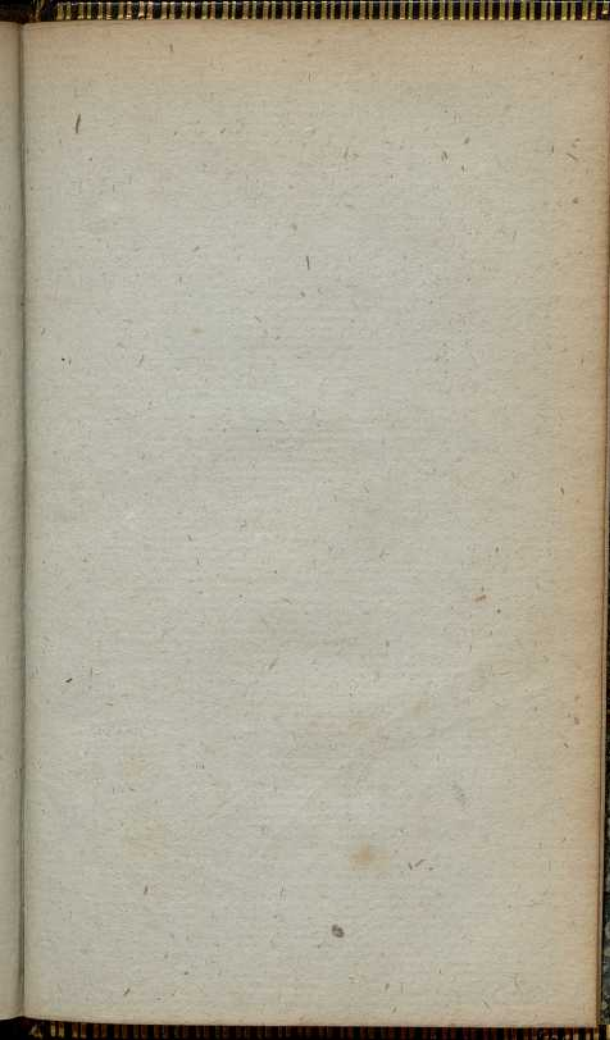
le ... de ...
le ... de ...
le ... de ...

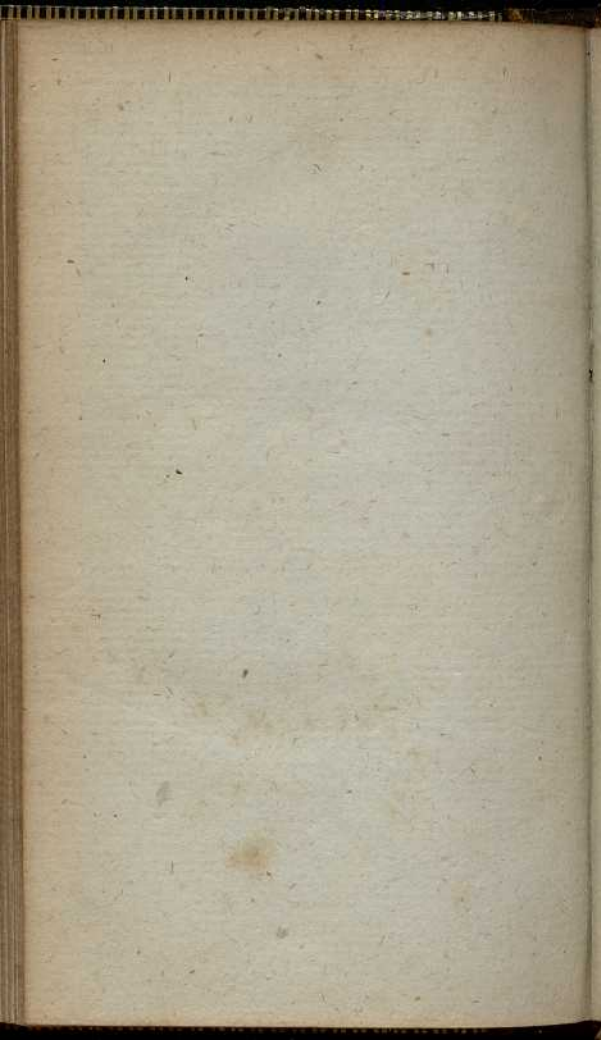
le ... de ...
le ... de ...
le ... de ...

le ... de ...
le ... de ...
le ... de ...









1873
A/

